

First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Banking, Trade and Commerce

Chair:

The Honourable JERAHMIEL S. GRAFSTEIN

Wednesday, May 11, 2005 Thursday, May 12, 2005 Wednesday, May 18, 2005 Thursday, May 19, 2005 (in camera)

Issue No. 13

First, second and third meetings on:

Issues dealing with productivity and competitiveness

Thirteenth meeting on:

Consumer issues arising in the financial services sector

WITNESSES: (See back cover)

Première session de la trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent des

Banques et du commerce

Président :

L'honorable JERAHMIEL S. GRAFSTEIN

Le mercredi 11 mai 2005 Le jeudi 12 mai 2005 Le mercredi 18 mai 2005 Le jeudi 19 mai 2005 (à huis clos)

Fascicule nº 13

Première, deuxième et troisième réunions concernant :

Les diverses questions relatives à la productivité et la compétitivité

Treizième réunion concernant :

Les questions concernant les consommateurs dans le secteur des services financiers

TÉMOINS : (Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Jerahmiel S. Grafstein, *Chair*The Honourable W. David Angus, *Deputy Chair*and

The Honourable Senators:

* Austin, P.C.

(or Rompkey, P.C.)

Biron

Chaput

Fitzpatrick

Harb

Hervieux-Payette, P.C.

* Kinsella

(or Stratton)

Kelleher, P.C.

Oliver

Plamondon

Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Chaput substituted for that of the Honourable Senator Massicotte (May 16, 2005).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Jerahmiel S. Grafstein Vice-président : L'honorable W. David Angus

Les honorables sénateurs :

* Austin, C.P.

(ou Rompkey, C.P.)

Biron

Chaput

Fitzpatrick

Harb

Hervieux-Payette, C.P.

* Kinsella
(ou Stratton)

Kelleher, C.P.

Oliver

Plamondon

Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modification de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Chaput substitué à celui de l'honorable sénateur Massicotte (le 16 mai 2005).

Published by the Senate of Canada

Publié par le Sénat du Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5 Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada-Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, November 23, 2004

The Honourable Senator Grafstein moved, seconded by the Honourable Senator Banks:

That the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce be authorized to examine and report on issues dealing with productivity, in particular the rate of productivity in Canada and in relation to our major trading partners (especially the United States); the extent to which the rate of productivity is limiting economic growth and the well-being of Canadians; and federal and other measures that could be taken to enhance Canada's rate of productivity growth and competitiveness; and

That the committee submit its final report no later than June 30, 2005.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des Journaux du Sénat du mardi 23 novembre 2004

L'honorable sénateur Grafstein propose, appuyé par l'honorable sénateur Banks.

Que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce soit autorisé à étudier, pour en faire rapport, diverses questions relatives à la productivité, notamment le taux de productivité du Canada, en soi et par rapport à celui de nos principaux partenaires commerciaux (surtout les États-Unis), les effets de ce taux de productivité sur la croissance économique et le bien-être des Canadiens, et les mesures fédérales et autres qui pourraient être prises pour améliorer le taux de croissance de la productivité et la compétitivité du Canada; et

Que le Comité présente un rapport final sur ces questions au plus tard le 30 juin 2005.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat, Paul C. Bélisle Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 11, 2005 (27)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day, at 3:36 p.m., in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Jerahmiel S. Grafstein, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Biron, Fitzpatrick, Grafstein, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Moore, Oliver, Plamondon and Tkachuk (11).

In attendance: June Dewetering, Acting Principal, Jean Dupuis and Sheena Starky, Analysts, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 23, 2004, the committee began its consideration on issues dealing with productivity and competitiveness.

WITNESSES:

The Fraser Institute:

Niels Veldhuis, Senior Research Economist.

As an individual:

Jean-Marc Suret, Director, School of Accountancy, Laval University and Fellow CIRANO.

Information Technology Association of Canada:

Bernard Courtois, President and Chief Executive Officer.

Centre for the Study of Living Standards:

Andrew Sharpe, Executive Director.

Atlantic Institute for Market Studies:

Bruce Winchester, Director of Research Services.

The Chair made an opening statement.

Mr. Veldhuis, Mr. Suret and Mr. Courtois made statements and answered questions.

At 4:57 p.m., the committee suspended.

At 4:59 p.m., the committee resumed.

Mr. Winchester and Mr. Sharpe made statements and answered questions.

At 6:08 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 11 mai 2005 (27)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 15 h 36 dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Jerahmiel S. Grafstein (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Biron, Fitzpatrick, Grafstein, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Moore, Oliver, Plamondon et Tkachuk (11).

Sont présents : June Dewetering, directrice intérimaire; Jean Dupuis et Sheena Starky, analystes, Bibliothèque du Parlement.

Sont également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 23 novembre 2004, le comité entreprend l'examen des diverses questions relatives à la productivité et à la compétitivité.

TÉMOINS :

Institut Fraser:

Niels Veldhuis, économiste principal de recherche.

À titre personnel:

Jean-Marc Suret, directeur, École de comptabilité, Université Laval et Fellow CIRANO.

Association canadienne de la technologie de l'information :

Bernard Courtois, président-directeur général.

Centre d'études des niveaux de vie :

Andrew Sharpe, directeur exécutif.

Atlantic Institute for Market Studies:

Bruce Winchester, directeur des services de recherche.

Le président fait une déclaration.

MM. Veldhuis, Suret et Courtois font des déclarations et répondent aux questions.

À 16 h 57, la séance est suspendue.

À 16 h 59, la séance reprend.

MM. Winchester et Sharpe font des déclarations et répondent aux questions.

À 18 h 8, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, May 12, 2005 (28)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day, at 10:47 a.m., in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Jerahmiel S. Grafstein, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Grafstein, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Moore, Oliver, Plamondon and Tkachuk (9).

In attendance: June Dewetering, Acting Principal, and Sheena Starky, Analyst, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 23, 2004, the committee continued its consideration on issues dealing with productivity and competitiveness.

WITNESSES:

The Conference Board of Canada:

Paul Darby, Vice-President and Chief Economist.

CAW Canada:

Jim Stanford, Economist.

Statistics Canada:

John R. Baldwin, Director, Micro Economic Studies and Analysis Division.

C.D. Howe Institute:

Yvan Guillemette, Policy Analyst.

As an individual:

Wimal Rankaduwa, Associate Professor, Department of Economics, University of Prince Edward Island.

The Chair made an opening statement.

Mr. Darby, Mr. Stanford and Mr. Baldwin made statements and answered questions.

At 12:43 p.m., the committee suspended.

At 12:48 p.m., the committee resumed.

Mr. Guillemette and Mr.Rankaduwa made statements and answered questions.

At 1:28 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, le jeudi 12 mai 2005 (28)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 10 h 47 dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Jerahmiel S. Grafstein (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Grafstein, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Moore, Oliver, Plamondon et Tkachuk (9).

Sont présents: June Dewetering, directrice intérimaire; et Shennea Starky, analyste, Bibliothèque du Parlement.

Sont également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 23 novembre 2004, le comité poursuit l'examen des diverses questions relatives à la productivité et à la compétitivité.

TÉMOINS :

Le Conference Board du Canada:

Paul Darby, vice-président et économiste en chef.

TCA Canada:

Jim Stanford, économiste.

Statistique Canada:

John R. Baldwin, directeur, Division des études de l'analyse microéconomique.

Institut C.D. Howe:

Yvan Guillemette, analyste de politique.

À titre personnel:

Wimal Rankaduwa, professeur associé, Département de science économique, Université de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le président fait une déclaration.

MM. Darby, Stanford et Baldwin font des déclarations et répondent aux questions.

À 12 h 43, la séance est suspendue.

À 12 h 48, la séance reprend.

M. Guillemette et Rankaduwa font des déclarations et répondent aux questions.

À 13 h 28, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Wednesday, May 18, 2005 (29)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day, at 4:35 p.m., in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Jerahmiel S. Grafstein, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Chaput, Grafstein, Harb, Moore and Oliver (6).

In attendance: June Dewetering, Acting Principal, Jean Dupuis and Sheena Starky, Analysts, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 16, 2004, the committee continued its consideration of consumer issues arising in the financial services sector. (For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, November 18, 2004.)

WITNESSES:

Royal Canadian Mounted Police:

Chief Superintendent Peter M. German, Director General, Financial Crime:

Superintendent J.R. (John) Sliter, Director, Integrated Market Enforcement Branch, Federal and International Operations.

The Chair made an opening statement.

Chief Superintendent German made a statement and, with Superintendent Sliter, answered questions.

At 5:11 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 19, 2005 (30)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met in camera this day, at 11:02 a.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Jerahmiel S. Grafstein, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Chaput, Grafstein, Harb, Moore, Oliver and Tkachuk (7).

In attendance: June Dewetering, Acting Principal, Jean Dupuis and Sheena Starky, Analysts, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 23, 2004, the committee continued its consideration on issues dealing with productivity and competitiveness.

OTTAWA, le mercredi 18 mai 2005 (29)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 35 dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Jerahmiel S. Grafstein (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Chaput, Grafstein, Harb, Moore et Oliver (6).

Sont présents: June Dewetering, directrice intérimaire; Jean Dupuis et Sheena Starky, analystes, Bibliothèque du Parlement.

Sont également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 15 novembre 2004, le comité entreprend l'examen des questions concernant les consommateurs dans le secteur des services financiers. (Le texte complete de l'ordre de renvoi figure au fascicule nº 1 des délibérations du comité du 18 novembre 2004.)

TÉMOINS :

Gendarmerie royale du Canada:

Surintendant principal Peter M. German, directeur général, Criminalité financière;

Surintendant J.R. (John) Sliter, directeur, Division des équipes intégrées de la police des marchés, Affaires fédérales et internationales.

Le président fait une déclaration.

Le surintendant principal German fait une déclaration et, avec le surintendant Sliter, répond aux questions.

À 17 h 11, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 19 mai 2005 (30)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à huis clos à 11 h 2 dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Jerahmiel S. Grafstein (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Chaput, Grafstein, Harb, Moore, Oliver et Tkachuk (7).

Sont présents : June Dewetering, directrice intérimaire; Jean Dupuis et Sheena Starky, analystes, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 23 novembre 2004, le comité poursuit l'examen des diverses questions relatives à la productivité et à la compétitivité.

It was agreed that senator's staff be permitted to stay in the room during the in camera meeting.

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

At 12:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Il est convenu que le personnel des sénateurs est autorisé à assister à la séance à huis clos.

Conformément à l'alinéa 92(2)f) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

À 12 h 10, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité, Gérald Lafrenière Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, May 11, 2005

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 3:36 p.m. to examine and report on issues dealing with productivity.

Senator Jerahmiel S. Grafstein (Chairman) in the chair.

[English]

The Chairman: Honourable senators, good afternoon. Welcome to the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce. This is an experimental round table, and we welcome our first witnesses, as well as men and women in our audience who are watching on the World Wide Web from coast to coast to coast. There were over 85,000 hits in our last hearing, and we have heard from every region of the country. We will be broadcast delayed on CPAC; hence, I want to welcome all after you.

Before turning over the floor to our witnesses, I should like to say a few words on what we hope to accomplish today and tomorrow on this round table. We all know and accept how important Canada's productivity and global competitiveness is to our economy and our standard of living. For the past 60 years, since the Second World War, productivity has accounted for between one quarter and one third of our standard of living in Canada. Increasing our productivity is now the only way, in our belief, to increase our living standards.

There have been numerous studies and reports on productivity. I and my fellow committee members have read some of them in preparation for our round table. Before we finalize our report, we will have read them all.

We are taking a very comprehensive approach for our examination of productivity issues over the next few days. We are bringing together some of Canada's foremost and thoughtful experts, including our witnesses today, on the subject, together with expertise embodied by members of the committee. We are asking for the public's input in this hearing as well so that we can better understand the role the federal government can play in helping, as they should, our industries become more productive and more competitive.

These are some of the questions we hope to have addressed. Should we be investing more in public education? Does our tax regime need reform? Is the regulatory burden on the industrial and financial sectors dampening productivity? Is there more that the government could do, or less perhaps, to help Canadians profit in the new economy?

We do not know. I do not know. That is what we are endeavouring to discover by these discussions.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 11 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 15 h 36 pour examiner, afin d'en faire rapport, les questions concernant la productivité.

Le sénateur Jerahmiel S. Grafstein (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président: Mesdames et messieurs, soyez les bienvenus à la réunion du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce. Nous tenons aujourd'hui une table ronde expérimentale et nous souhaitons la bienvenue à nos premiers témoins ainsi qu'à toutes les personnes qui regardent nos délibérations sur Internet aux quatre coins du pays. Le site de nos délibérations a enregistré lors de la dernière réunion 85 000 visites et nous avons reçu des commentaires de toutes les régions du pays. Nos délibérations seront transmises en différé sur CPAC. Bienvenue à tous.

Avant de céder la parole à nos témoins, j'aimerais expliquer brièvement ce que nous comptons accomplir avec la table ronde d'aujourd'hui et celle de demain. Nous sommes tous conscients de l'importance de la productivité et de la compétitivité internationales du Canada pour notre économie et notre niveau de vie. Depuis 60 ans, soit depuis la Seconde Guerre mondiale, entre le quart et le tiers de notre niveau de vie au Canada est directement lié à notre productivité. Nous croyons que la seule façon d'améliorer notre niveau de vie, c'est d'accroître notre productivité.

De nombreux rapports et études ont été publiés sur la productivité. Mes collègues et moi-même en avons lus quelquesuns pour préparer la table ronde d'aujourd'hui. Avant de mettre la dernière main à notre rapport, nous les aurons tous lus.

Au cours des jours qui viennent, nous ferons un examen très large de la productivité. Nous réunirons certains des experts en la matière les mieux cotés, y compris nos témoins d'aujourd'hui, et nous miserons aussi sur les connaissances spécialisées des membres du comité. Nous sollicitons par ailleurs la contribution du public à nos travaux afin que nous puissions mieux comprendre le rôle que le gouvernement fédéral peut jouer, comme il se doit, pour aider nos industries à accroître leur productivité et leur compétitivité.

Nous espérons obtenir des réponses à certaines questions. Devrions-nous investir davantage dans l'éducation publique? Faudrait-il réformer notre régime fiscal? La réglementation des secteurs industriel et financier est-elle un fardeau qui étouffe la productivité? Le gouvernement pourrait-il faire davantage, ou devrait-il réduire ses interventions, afin d'aider les Canadiens à tirer profit de la nouvelle économie?

Nous ne connaissons pas les réponses à ces questions. Je ne les connais pas. Nous espérons que ces tables rondes nous aideront à les trouver.

Before we begin, I should like to remind those of you watching us over the Internet and on CPAC's delayed broadcast that we want your input into this hearing as well. This is a new experiment; we are seeking to get the public's input as we study this matter.

Productivity, as you know, is a monumental problem in every region of the country. If you have a comment on something you are seeing here, or thoughts of improving Canada's productivity, we invite you to send us an email at banking-banque@senate.sen.parl.gc.ca. That will be emblazoned across the Internet screen. Thank you very much to our staff for doing that.

That address is on the screen right now, and we will super it a number of times during the course of these round tables. We want Canadians, experts and the public alike, to email us your views and any views you might have about the evidence you might hear today and tomorrow.

By the way, that does not exclude our experts. If you disagree with each other, or if you hear something today or tomorrow that you disagree with or agree with, we want to hear from you as well.

[Translation]

Productivity is a huge problem in all regions of the country. If you have any comments or suggestions on ways to improve productivity in Canada, we invite you to write to us at the address that is now appearing on the screen and that will appear several times during the round tables.

[English]

A final word about the inspiration for these hearings. It was our excellent deputy chair, the Honourable David Angus, who convinced us on the committee that productivity and competitiveness was a vital topic to keep Canada growing. We want to thank him, not only for his idea but also for his continuing support for this particular experimental hearing.

Let us begin. If the productivity equals the effectiveness with which inputs are transformed into outputs, how can the Canadian government improve that effectiveness?

We have with us today Niels Veldhuis, who is a senior research fellow with The Fraser Institute. All of us have very interesting comments to make about The Fraser Institute, but nobody can question its great expertise. Jean-Marc Suret is a Ph.D. fellow of the Center for Interuniversity Research and Analysis on Organizations and a professor at Laval University. Last, but not least, we have with us Bernard Courtois, who is the president and CEO of the Information Technology Association of Canada.

Avant de donner la parole à nos témoins, j'aimerais rappeler à ceux qui suivent nos délibérations sur Internet et qui écouteront la retransmission différée sur CPAC que nous souhaitons aussi recueillir vos commentaires. Nous tentons une nouvelle expérience puisque nous sollicitons les commentaires du public dans le cadre de cet examen de la productivité.

Comme vous le savez, toutes les régions du pays ont de sérieux problèmes de productivité. Si ce que vous entendez ici vous inspire des commentaires ou si vous avez des idées sur la façon d'améliorer la productivité du Canada, nous vous invitons à nous envoyer un courriel à banking-banque@senate.sen.parl.gc.ca. L'adresse s'affichera à l'écran du site Internet. Je remercie notre personnel d'avoir fait le nécessaire.

L'adresse s'affiche actuellement à l'écran et elle s'affichera périodiquement tout au long de ces tables rondes. Nous voulons que les Canadiens, les experts tout autant que le grand public, nous envoient leurs observations par courriel en réaction aux témoignages d'aujourd'hui et de demain.

Je signale que cette consigne vaut aussi pour nos experts. Si vous n'êtes pas d'accord les uns avec les autres ou si vous entendez aujourd'hui des propos avec lesquels vous êtes en accord ou en désaccord, nous vous prions de nous le faire savoir.

[Français]

La productivité est un problème monumental dans toutes les régions du pays. Si vous avez des commentaires et des suggestions sur la façon d'améliorer la productivité du Canada, nous vous invitons à nous écrire à l'adresse qui apparaît à l'écran en ce moment et qui apparaîtra à plusieurs reprises pendant la durée des tables rondes.

[Traduction]

J'aimerais apporter une dernière précision au sujet de la raison d'être des présentes audiences. Notre excellent vice-président, l'honorable David Angus, a convaincu ses collègues du comité que la productivité et la compétitivité sont deux facteurs déterminants de la croissance soutenue de l'économie canadienne. Nous tenons à le remercier, non seulement pour cette idée mais aussi pour l'appui qu'il a donné à ces audiences expérimentales.

Commençons. Si la productivité correspond à l'efficacité avec laquelle nous transformons les intrants en extrants, que peut faire le gouvernement canadien pour améliorer cette efficacité?

Nous accueillons aujourd'hui Niels Veldhuis, économiste principal de recherche à l'Institut Fraser. Chacun de nous aurait des commentaires fort intéressants à faire au sujet de l'Institut Fraser mais aucun de nous ne peut mettre en doute son grand savoir-faire. Jean-Marc Suret est titulaire d'un doctoral et fellow au Centre interuniversitaire en analyse des organisations et professeur à l'Université Laval. Notre dernier témoin, mais pas le moindre, est Bernard Courtois, président et directeur général de l'Association canadienne de la technologie de l'information.

As we have advised you in the past, you have five minutes each. We have your briefs. They are all excellent. As I have said to you at the outset, if you wish to respond to each other or to us, orally or in writing or by email, please feel free to do so.

Mr. Veldhuis, please proceed.

Mr. Niels Veldhuis, Senior Research Economist, The Fraser Institute: Let me start by thanking the members of the committee for the opportunity to present today. I do so as a representative of The Fraser institute, but the opinions that I express here today are my own.

I will try to keep my comments to five minutes. You have my full brief. I hope you will take the time after the meeting to read it in full, if you have not done so already.

Productivity growth is an essential part of determining future living standards. First, let me take a step back and try to explain how Canada has done over the last 20 years in terms of living standards, and then I will address productivity.

Figure 1 on page 2 of my brief displays the average incomes in Canada relative to that in the U.S. The most commonly used measure of living standards is GDP per capita. You will see that, in 1985, GDP per person in Canada relative to the U.S. was 88 percent. That has since fallen to 84 percent in 2004.

The same figure also displays personal disposable income. Personal disposable income is the income that Canadians have after the payment of direct taxes. Personal disposable income also includes government transfers. You can see that Canada's income relative to the U.S. has fallen from 80 percent in 1985 to 67 percent in 2004, quite a substantial decrease.

The main question that we are here to address is why our incomes have fallen relative to the United States. The OECD recently released a study entitled "Going for Growth," which investigated ways to improve living standards.

Labour productivity increases, the ultimate driver of real income growth, requires producing an incrementally larger amount of output per hour worked.

I think most economists and most people here would agree with that. Productivity growth, the increased efficiency with which we produce our output, is essential for increased living standards. An examination of labour productivity growth in Canada reveals that we have a serious problem.

Figure 2 on page 3 of my brief displays GDP per hour worked in Canada relative to that of the U.S. In 1985, GDP per hour worked was 90 percent of that in the U.S. That has since fallen to

Comme nous vous l'avons déjà fait savoir, vous avez cinq minutes chacun. Nous avons reçu vos mémoires. Ils sont tous excellents. Comme je vous l'ai dit d'entrée de jeu, si vous souhaitez faire des observations supplémentaires aux autres témoins ou autres membres du comité, oralement, par écrit ou par courriel, n'hésitez pas à le faire.

Monsieur Veldhuis, allez-y.

M. Niels Veldhuis, économiste principal de recherche, Institut Fraser: J'aimerais d'abord remercier les membres du comité de m'avoir invité à me joindre à vous aujourd'hui. Je le fais à titre de représentant de l'Institut Fraser mais les opinions que je vais exprimer aujourd'hui n'engagent que moi.

Je vais essayer de m'en tenir aux cinq minutes imparties. Vous avez reçu mon mémoire. J'espère que vous prendrez le temps de le lire en entier après la réunion, si vous ne l'avez pas déjà fait.

La croissance de la productivité est l'un des facteurs déterminants de la progression des niveaux de vie. Permettezmoi d'abord de faire un retour en arrière et d'expliquer comment les niveaux de vie au Canada ont évolué au cours des 20 dernières années, après quoi je vous parlerai de productivité.

La figure 1 à la page 2 de mon mémoire illustre les revenus moyens au Canada comparativement à ceux des États-Unis. Le PIB par habitant est la mesure des niveaux de vie la plus souvent utilisée. Vous noterez qu'en 1985, le PIB par habitant au Canada s'élevait à 88 p. 100 de celui des États-Unis. En 2004, cette proportion était tombée à 84 p. 100.

La même figure illustre aussi la progression du revenu personnel disponible. Le revenu personnel disponible est le revenu qu'ont les Canadiens après avoir payé les impôts directs. Le revenu personnel disponible inclut aussi les transferts du gouvernement. Vous pouvez constater que le revenu au Canada par rapport aux États-Unis est passé de 80 p. 100 en 1985 à 67 p. 100 en 2004, ce qui est un recul appréciable.

Nous sommes là surtout pour tenter de déterminer pourquoi nos revenus ont régressé par rapport à ceux des États-Unis. L'OCDE a publié récemment une étude intitulée « Objectif croissance » qui avait pour but de faire le point sur les moyens à mettre en oeuvre pour améliorer le niveau de vie.

Les augmentations de la productivité du travail, déterminant ultime de la croissance du revenu réel, exigent une production différentielle toujours plus grande par heure de travail.

Je crois que la plupart des économistes et la plupart des gens en conviendraient. La croissance de la productivité, l'efficacité accrue avec laquelle l'économie produit ses résultats, est essentielle à la croissance soutenue du niveau de vie. Un examen de la croissance de la productivité du travail révèle que nous avons un sérieux problème au Canada.

La figure 2 à la page 3 de mon mémoire illustre le PIB par heure de travail au Canada comparativement à celui des États-Unis. En 1985, le PIB par heure travaillée était de 90 p. 100 82 percent. You also will see that Canada has decreased dramatically from 2001 to 2004.

In an international context, our labour productivity growth does not look much better. Figure 3 on page 4 displays average growth in labour productivity, GDP per hour worked, over the last 10 years. Canada ranks eighteenth out of 24 nations. Ireland, which ranked first, had labour productivity growth that was three times that of Canada.

One of the key determinants of labour productivity growth is the amount of capital that each worker has to work with. Workers that have more capital are able to produce more per hour, are able to demand higher incomes and thus increase their standard of living.

Governments play an important role in creating an environment with high levels of investment and high rates of productivity. There are many determinants of business investment — openness to trade, the education of the population, and regulations. One of the most important determinants, and the one that is damaging the investment climate in Canada, is business taxation.

Jurisdictions that penalize business investment, and thus capital, reduce the incentive for businesses to invest. Business taxes also reduce the amount of money that businesses have to reinvest in capital equipment and in new technology. This is why the economic research has consistently found that business taxes are an economically damaging way to raise revenue — that is, they are economically more costly than sales taxes, payroll taxes or personal income taxes.

Table 1 on page 5 of my brief displays the extent to which each of the G7 countries use particular taxes. You will see that Canada makes the highest use of the most damaging taxes — that is income taxes and profit taxes. Table 2 on page 6 details what is called the marginal effective tax rate on capital. This is the tax rate on capital if you include all business taxes — corporate income taxes, sales taxes on business inputs, depreciation schedules and capital taxes. You will see that Canada has the third highest marginal effective rate on capital among the industrialized countries. Only Germany and China have higher rates.

If governments are going to enhance our living standards and productivity, then we must reduce the marginal effective tax rate on capital. We must create an environment where businesses have the incentive to invest. Our specific recommendations are listed on the last page of my brief.

comparativement à celui des États-Unis. Il n'est plus que de 82 p. 100. Vous verrez que le Canada a enregistré un recul très marqué entre 2001 et 2004.

Dans un contexte international, la croissance de la productivité du travail du Canada n'est guère plus reluisante. La figure 3 à la page 4 illustre la croissance moyenne de la productivité du travail, PIB par heure de travail, au cours des dix dernières années. Le Canada se classe au 18^e rang des 24 pays étudiés. L'Irlande, qui se classe au premier rang, avait une croissance de la productivité du travail trois fois supérieure à celle du Canada.

L'un des principaux déterminants de la croissance de la productivité du travail est la quantité de capital dont dispose chaque travailleur. Les travailleurs qui disposent d'un capital plus abondant sont capables de produire davantage par heure travaillée, sont en mesure d'exiger des revenus supérieurs et ainsi rehausser leur niveau de vie.

Les gouvernements jouent un rôle important pour créer un environnement économique où les niveaux d'investissement dans l'entreprise et les taux de croissance de la productivité sont élevés. Il existe plusieurs déterminants de l'investissement des entreprises, comme l'ouverture au commerce international, le niveau de compétence des travailleurs et la réglementation. Un des déterminants les plus importants, et qui freine l'investissement au Canada, est la fiscalité des entreprises.

Les gouvernements qui pénalisent l'investissement des entreprises, et par conséquent les capitaux, réduisent l'incitation à l'investissement des entreprises. Par ailleurs, l'impôt des entreprises réduit les sommes que les entreprises peuvent réinvestir dans les biens d'équipement et les nouvelles technologies. Voilà pourquoi la recherche économique a toujours déterminé que l'impôt des entreprises est une source de revenu qui nuit à l'économie, c'est-à-dire qu'il représente des coûts beaucoup plus élevés que la taxe de vente, les charges sociales et l'impôt sur le revenu des particuliers.

Le tableau 1 à la page 6 de mon mémoire illustre pour chacun des pays du G7 la part de chacun des impôts en pourcentage du total des impôts. Vous constaterez que le Canada est le pays qui recourt le plus aux impôts les plus dommageables, c'est-à-dire l'impôt sur le revenu et l'impôt sur les bénéfices. Le tableau 2 à la page 7 illustre le taux marginal réel d'imposition sur les investissements. Il s'agit du taux de l'impôt sur le capital, toutes les sources d'impôt sur les entreprises confondues — impôt sur le revenu des sociétés, taxe de vente sur les intrants d'entreprises, barèmes d'amortissement et impôt sur le capital. Vous constaterez que parmi les pays industrialisés, le Canada se classe au troisième rang par son taux marginal réel d'imposition sur les investissements. Seules l'Allemagne et la Chine ont des taux plus élevés.

Si nos gouvernements souhaitent améliorer notre niveau de vie et notre productivité, ils doivent réduire le taux marginal réel d'imposition sur les investissements. Nous devons créer un climat qui incitera les entreprises à investir. Nos recommandations se trouvent à la dernière page du mémoire.

First is immediately eliminating the corporate capital tax. This is probably one of the most damaging taxes in Canada, as I am sure you are aware. It is a tax on equity and debt. It is scheduled to be eliminated completely by 2008, but removing it before then will dramatically reduce the marginal effective tax rates and increase capital investment.

Second is reducing the corporate income tax rates and increasing the small business tax threshold. Reducing the corporate income tax rates will stimulate capital investments and increasing the threshold for small business will reduce a barrier to growth. The research shows that small businesses grow until they reach the threshold and limit their growth thereafter. Increasing this threshold will increase the incentives for small business to grow.

Third is eliminating the corporate income surtax, which currently stands at 4 percent. Fourth is adjusting capital cost allowances to better reflect the true cost of replacing assets.

The federal government should encourage the provinces to harmonize sales taxes. Many provinces levy sales taxes on business inputs, which is another form of capital taxes.

Last is to reduce the middle and upper income tax rates. This will enable Canada to retain skilled workers and to provide citizens with the incentive to take risks, engage in entrepreneurial activity and to save and invest.

I look forward to answering your questions.

[Translation]

Mr. Jean-Marc Suret, Director, School of Accountancy, Laval University and Fellow CIRANO, as an individual: My remarks will be quite close to those made by my colleague. I will address the problem of financing for technology start-ups. That is an essential part of productivity gains. They must be able to develop themselves and then develop products, services and ideas that will help other companies improve their productivity.

[English]

The Chairman: Normally, we require that submissions be made in French and English. This submission is in French. The translation was slow. We have allowed this witness to go forward. I assume that senators have no objection to this. It is an excellent brief. I wanted to remark that it was not the fault of the witness. We simply did not get it done in time, but we hope to have it shortly. I see that senators agree. Mr. Suret, please continue.

Dans un premier temps, il faut éliminer immédiatement l'impôt sur le capital des entreprises. Comme vous le savez sans doute, c'est probablement l'impôt le plus dommageable prélevé au Canada. C'est une taxe sur l'avoir propre et la dette des entreprises. Elle est censée d'être supprimée complètement d'ici 2008, mais si elle était supprimée avant cela, cela réduirait énormément le taux marginal réel d'imposition et entraînerait une augmentation des dépenses d'investissement.

Dans un deuxième temps, il faudrait réduire le taux de l'impôt sur le revenu des sociétés et relever le seuil d'imposition des petites entreprises. La réduction du taux d'imposition du revenu des sociétés stimulera les dépenses d'investissement et le relèvement du seuil d'imposition des petites entreprises fera disparaître l'un des obstacles à la croissance. Les données de recherche révèlent que les petites entreprises poursuivent leur croissance jusqu'à ce qu'elles atteignent le seuil et limitent leur croissance par la suite. Le relèvement de ce seuil inciterait les petites entreprises à poursuivre leur croissance.

Troisièmement, il faut éliminer immédiatement la surtaxe sur le revenu des sociétés qui s'établit actuellement à 4 p. 100. Quatrièmement, il faut réviser la déduction pour amortissements afin de mieux refléter les coûts réels du remplacement des actifs.

Le gouvernement fédéral devrait encourager les provinces à harmoniser leurs taxes de vente. De nombreuses provinces prélèvent des taxes de vente sur les intrants des entreprises, ce qui constitue une autre forme de taxe sur le capital.

Enfin, il faut réduire les taux d'imposition des revenus moyens et élevés. Cela améliorera la capacité du Canada de retenir ces travailleurs spécialisés et créera des incitatifs pour les entrepreneurs et favorisera les économies et l'investissement.

Je répondrai volontiers à vos questions.

[Français]

M. Jean-Marc Suret, directeur, École de comptabilité, Université Laval et Fellow CIRANO, à titre personnel : Mes propos ne seront pas trop éloignés de ceux de mon collègue. Je vais aborder la problématique du financement des jeunes sociétés technologiques. C'est un élément essentiel au gain de productivité. Elles doivent, d'une part, pouvoir se développer elles-mêmes et ensuite, développer des produits, des services et des idées qui vont aider les autres entreprises pour améliorer leur productivité.

[Traduction]

Le président: Nous exigeons normalement que les mémoires soient soumis en français et en anglais. Ce mémoire est en français. L'interprétation était lente. Nous avons permis que le témoin poursuive son exposé. Je suppose que les sénateurs n'y voient aucune objection. C'est un excellent mémoire. Je tiens à préciser que ce n'est pas la faute du témoin. Nous n'avons tout simplement pas pu obtenir la traduction à temps et j'espère que nous la recevrons sous peu. Je vois que les sénateurs sont d'accord. Monsieur Suret, veuillez continuer.

[Translation]

Mr. Suret: We have measured the costs and the difficulties facing technology companies in obtaining financing. The results are quite frightening. The start-up companies that we met spend up to 50 per cent of the amounts they raise looking for financing. It is between 30 per cent and 50 per cent, in other words, a start-up company that raises \$500,000 will have to spend \$250,000 in some cases. The timeframe for obtaining funds is on average 12 months. Sometimes they wait 24 months.

It is clear that in these circumstances, the company is at an extremely significant competitive disadvantage in comparison with American companies where it takes about six months to obtain funds, where the amounts they obtain are four or five times higher, and where costs to obtain funds are much lower.

We wondered why that is. One of the reasons — it is also relatively serious — in our opinion, is government intervention. Government programs are detrimental in terms of financing small companies, and many of these programs have been analyzed. I am going to address the most significant one: labour sponsored funds.

As you know, labour sponsored funds are programs throughout Canada that, at present, collect about 70 to 80 per cent of the funds that enter the venture capital industry. Each year, this represents about \$2 billion in Canada, 80 per cent of which is subsidized through tax expenditures. So the cost in Canada is about \$1.6 billion per year. That is a huge tax expenditure. In our opinion, this tax expenditure is totally ineffective. We determined that only 30 per cent of the funds which were raised by labour sponsored funds went to private start-up companies. The rest went into bonds, stocks in large corporations, or projects of all kinds. The funds do not even respect the spirit that guided their creation.

Canada has invented the most ineffective corporate intervention model. Our brief contains a table that summarizes the cost per dollar invested of various programs in the United States, Israel, the United Kingdom, and so on. Every dollar invested in a small company, through a labour sponsored fund — especially the ones in Quebec — costs the public purse four dollars. The Americans can do it at no cost, and it costs the English between 30 and 40¢ per dollar, if we convert the currency.

Financing these projects is not cost-effective at all. We have measured performance of these projects at 8 per cent per year since the funds were created. That means we have created a program that takes money from taxpayers and gives it to the least profitable companies in the economy. It is penalizing the entire economy.

[Français]

M. Suret: Nous avons mesuré les coûts et les difficultés que rencontrent les entreprises technologiques pour se financer. Les résultats sont assez effrayants. Les jeunes entreprises que nous avons rencontrées dépensent jusqu'à 50 p. 100 du montant qu'elles vont lever pour aller chercher ce financement. C'est entre 30 et 50 p. 100, c'est-à-dire qu'une jeune société qui va chercher un demi-million va devoir dépenser dans certains cas 250 000 dollars. Les délais d'obtention des fonds sont en moyenne de 12 mois. Ils peuvent atteindre 24 mois.

On comprendra dans ces circonstances que l'entreprise est sujette à un désavantage concurrentiel extrêmement important par rapport à des sociétés américaines où les délais d'obtention des fonds sont de l'ordre de six mois, où les montants obtenus sont quatre à cinq fois plus élevés et où les coûts d'obtention des fonds sont beaucoup moins grands.

On s'est demandé pourquoi. L'une des raisons — elle est aussi relativement grave — à notre avis, c'est l'intervention gouvernementale. C'est-à-dire que des programmes gouvernementaux nuisent au financement des petites entreprises et plusieurs de ces programmes ont été analysés. Je vais intervenir sur le plus important, celui des fonds de travailleurs.

Les programmes de fonds de travailleurs, vous connaissez le principe, sont des programmes répandus à travers le Canada qui, actuellement, collectent à peu près 70 à 80 p. 100 des fonds qui rentrent dans l'industrie du capital de risque. Cela représente chaque année quelque chose comme deux milliards de dollars au Canada qui sont subventionnés à 80 p. 100 par des dépenses fiscales. Donc le coût à travers le Canada est de l'ordre de 1,6 milliard de dollars annuellement. C'est une dépense fiscale énorme. Cette dépense fiscale est, à notre avis, totalement inefficace. Nous avons mesuré que 30 p. 100 des fonds seulement, qui étaient levés par les fonds de travailleurs, allaient dans des sociétés fermées en croissance. Le reste va en obligations, en actions de grandes entreprises ou en projets de toutes sortes. Les fonds ne respectent même pas l'esprit qui a présidé à leur création.

Le Canada a inventé le modèle le plus inefficace d'intervention auprès des entreprises. Vous avez un tableau dans le mémoire qui récapitule le coût par dollar investi de différents programmes aux États-Unis, en Israël, au Royaume-Uni, et cetera. Chaque dollar investi dans une petite entreprise, par l'intermédiaire d'un fonds de travailleurs — surtout ceux du Québec — coûte quatre dollars au trésor public. Les Américains arrivent à le faire avec zéro dollar, les Anglais arrivent à le faire avec 30 ou 40 ¢ par dollar, si on traduit en devises.

La rentabilité des projets financés est extrêmement faible. Nous mesurons un taux de rendement des projets financés qui est de moins 8 p. 100 par année depuis la création de ces fonds. C'est-à-dire qu'on a créé un programme qui prend de l'argent auprès des contribuables et qui va l'attribuer aux sociétés les moins rentables de l'économie. C'est donc ici une pénalité que l'on impose à la totalité de l'économie.

This is hardly beneficial for investors, and that leads to another problem, one that is different but one that we must nevertheless address. It takes money away from Canadian taxpayers. They will be poorer when they retire than they would have been if the program had not existed. Why invest in that? Simply because they are drawn to the tax credits. They are under the impression that each dollar of tax credits they receive is worth more than a dollar. They are drawn to that and invest billions in it. They are investing their retirement savings and getting poorer. That is a heavy responsibility for a government.

The final point highlighted by my Ontario colleagues is the crowding out effect. This kind of government intervention leads to the flight of private capital, and the loss of private capital, which is so important to the economy, is more significant than the contribution of subsidized funds.

All in all, we are seeing a reduction in available funding for Canadian start-up companies. My colleagues estimate that this reduction means 400 fewer investments per year in Canada, which represents \$1 billion less for technology start-up companies. That is how an ill-conceived government program in which the federal government participates, penalizes companies. In our opinion, it is one of the explanations for the serious difficulties facing companies, all the more so since a quasi-monopoly has been created in certain regions.

In Quebec in particular, government funds represent 80 per cent of available funds. That means that all aspects of competition in the capital market have been removed, competition that is essential to facilitate the financing of small companies.

[English]

The Chairman: Did you say that it is 80 per cent in Quebec?

Mr. Suret: Yes, 80 per cent of the venture capital is linked to government intervention.

The Chairman: Is that the same across the country?

Mr. Suret: No.

The Chairman: What would be the percentage in Ontario?

Mr. Suret: It is less in Ontario because the structure of the labour-sponsored funds is different in Ontario.

[Translation]

People can withdraw their money from the labour sponsored funds in Ontario after five or seven years. That means the funds do not grow much. That is very costly for the government. The money is put in these funds and withdrawn after five years. In Quebec, people who put money into a labour sponsored fund must leave it there until they retire, which means that the funds grow year after year. The largest fund to date is \$6 billion. The others are growing. The structure is not quite the same, so Quebec

La rentabilité pour les investisseurs est extrêmement faible, et là on touche à un autre problème qui est différent mais qui, quand même, doit nous interpeller. On appauvrit les contribuables canadiens. Ils seront à la retraite moins riches qu'ils ne le seraient si ce programme n'existait pas. Pourquoi investissent-ils làdedans? Tout simplement parce qu'ils sont attirés par des crédits d'impôt. Ils ont l'impression que chaque dollar de crédit d'impôt qu'ils vont recevoir vaut beaucoup plus qu'un dollar. Ils sont attirés et vont y mettre des milliards. Ils y placent leurs épargnes pour la retraite et s'appauvrissent. C'est une lourde responsabilité des gouvernements.

Le dernier point qui a été mis en évidence par mes collègues ontariens est l'effet d'éviction. L'intervention du gouvernement sous cette forme fait fuir les capitaux privés et la diminution des capitaux privés, qui sont fort importants dans l'économie, est plus importante que l'apport des fonds subventionnés.

Au total, on assiste à une réduction des fonds disponibles pour les jeunes entreprises au Canada. Mes collègues estiment que cette réduction implique 400 investissements de moins annuellement au Canada, ce qui représente un milliard de moins dans les jeunes sociétés technologiques. Voilà donc comment un programme gouvernemental mal conçu, auquel participe le gouvernement fédéral, pénalise les entreprises. C'est, à notre avis, l'une des explications de la très grande difficulté qu'éprouvent les entreprises, d'autant qu'on a créé un quasi-monopole dans certaines régions.

Au Québec en particulier, les fonds gouvernementaux représentent 80 p. 100 des fonds disponibles. Ce qui fait qu'on a enlevé tout élément de concurrence dans ce marché du capital, concurrence qui est un élément essentiel pour faciliter le financement des petites entreprises.

[Traduction]

Le président : Avez-vous dit que c'est 80 p. 100 au Québec?

M. Suret: Oui, 80 p. 100 des capitaux de risque résultent d'une intervention gouvernementale.

Le président : Est-ce que le pourcentage est le même dans tout le pays?

M. Suret: Non.

Le président : Quel serait le pourcentage en Ontario?

M. Suret : Il est inférieur en Ontario parce que la structure des fonds de travailleurs y est différente.

[Français]

Les gens peuvent retirer leur argent des fonds de travailleurs en Ontario après cinq ou sept ans. Ce qui fait que les fonds grossissent peu. Cela coûte très cher au gouvernement. L'argent est mis dans ces fonds et retiré au bout de cinq ans. Au Québec, quelqu'un qui met de l'argent dans un fonds de travailleurs doit le laisser jusqu'à la retraite, ce qui fait que les fonds grossissent d'année en année. Le plus important des fonds à collecter jusqu'à maintenant est de six milliards de dollars. Les autres grossissent.

is more penalized than the other provinces because of this particular structure.

[English]

The Chairman: Thank you. Mr. Courtois, please proceed.

[Translation]

Mr. Bernard Courtois, President and Chief Executive Officer, Information Technology Association of Canada: Thank you, Mr. Chairman. I will make my remarks in English, but I would be pleased to participate in the discussion in French or English.

[English]

The information and communications technology industry — ICT — represented by our association is highly globalized. Many of our companies sell most, if not all, of their products and are designed sometimes from the outset to operate on a global market and not in the Canadian market. We have an interest in productivity and competitiveness from that angle because we operate very much in a global competitive environment.

Our particular interest is the special role of our industry as it becomes more and more recognized as the driver and enabler of productivity in the rest of the economy. We live at the heart of competitiveness and productivity. In that vein, I cannot understate the importance of the topic that this committee is examining today.

We believe that at this time Canada needs a wake-up call on the subject of productivity and competitiveness. There is a danger of a sense of complacency in this country. While we are doing pretty well, in order to truly retain our place in the future, we need a sense of intensity around these issues. In terms of the link between productivity and ICT, we have a position paper, which has been distributed, that touches upon the mounting evidence that investment in ICT, and, in particular, the use of ICT and how enterprises and governments change how they do things, truly drives productivity in a modern economy. The papers also note that productivity comes from investing, not just in productive equipment but also in people and their skills. Productivity is not only about cutting costs, which of course are essential for competitiveness and therefore growth of enterprises, but also about growing output.

We have a number of references in the brief about the way in which the tight link of ICT, which is more and more pervasive in all kinds of operations and sectors of our economy, is at the heart of productivity. I will not review all of that, although there is considerable evidence.

La structure n'est pas tout à fait la même, donc le Québec est plus pénalisé que les autres provinces à cause de cette structure particulière.

[Traduction]

Le président : Merci. Monsieur Courtois, allez-y.

[Français]

M. Bernard Courtois, président-directeur général, Association canadienne de la technologie de l'information: Merci monsieur le président. Je vais présenter mes commentaires en anglais, mais il me fera plaisir de participer à la discussion en français ou en anglais par la suite.

[Traduction]

L'industrie des technologies de l'information et de la communication (TIC) que représente notre association est très mondialisée. Un grand nombre des entreprises membres de notre association vendent la plupart, sinon la totalité, de leurs produits sur les marchés internationaux et non pas sur le marché canadien et se sont parfois donné cette vocation dès leur création. Nous nous intéressons à la productivité et à la compétitivité dans ce contexte-là parce que nous évoluons sur un marché mondial très concurrentiel.

Nous nous intéressons tout particulièrement au rôle spécial que joue notre industrie. En effet, c'est un fait de plus en plus admis qu'elle contribue à faciliter et à accroître la productivité dans les autres secteurs de l'économie. Nous sommes au coeur même de la compétitivité et de la productivité. Cela étant, je ne saurais trop insister sur l'importance du sujet qu'examine le comité aujourd'hui.

Nous croyons qu'il est grand temps de tirer la sonnette d'alarme au sujet de la productivité et de la compétitivité au Canada. Nous courons le risque de ne pas voir venir le danger. S'il est vrai que les choses vont assez bien, si nous voulons réellement conserver notre place à l'avenir, nous devons nous intéresser sérieusement à ces questions. Nous avons préparé un document d'information sur le lien entre la productivité et les TIC qui vous a été distribué et qui fait état de données qui prouvent de plus en plus que l'investissement dans les TIC, l'utilisation accrue des TIC et l'adoption de nouvelles méthodes de travail par les entreprises et les gouvernements augmentent réellement la productivité dans une économie moderne. Le document démontre aussi que pour accroître la productivité il faut investir non seulement dans les biens d'équipement mais aussi dans les travailleurs et leur perfectionnement. Pour accroître la productivité, il ne suffit pas de réduire les coûts, ce qui est bien entendu essentiel pour assurer la compétitivité et, partant, la croissance des entreprises, mais il faut aussi accroître la production.

Notre mémoire contient de nombreux exemples qui illustrent le lien étroit entre la productivité et les TIC qui sont de plus en plus utilisées dans une foule d'activités et de secteurs de notre économie. Je ne m'attarderai pas sur ce lien qui est amplement documenté.

There is also mounting evidence that the economic importance of our sector is dual. We are a fairly large sector, with about 550,000 employees, a disproportionate share of private-sector R & D. We represent about 5 per cent of GDP, and eight or nine times that in terms of what we do in R & D in the Canadian economy from the private sector. We are living at the heart of innovation and productivity. That causes us to look at our industry in a broader way. We tend to look at our industry and its future as being heavily linked to the productivity and success of the other sectors of our economy and of how Canadian governments use productive technology.

We are also noticing, as Mr. Veldhuis has pointed out and as we point out in our brief, evidence of the prosperity gap and the productivity gap between ourselves and the United States. We refer to the various studies of the Institute for Competitiveness and Prosperity that point out that we have built one of the world's most competitive and prosperous economies, but they admonish that we cannot stand still, that our trading partners in both the developed and the developing worlds continue to advance, and that strengthening productivity is the most significant challenge facing Canadians. For us, the reference to what is happening in both the developed and developing worlds resonates significantly.

Our industry is at the heart of another significant phenomenon that is sweeping the world at this time. Another global shift of labour is taking place. First, it was manufacturing, and we can all see what is happening to manufacturing in developed countries and what happened first in Mexico and then other jurisdictions and then China. That same phenomenon is now happening with knowledge work. Knowledge work in some ways is easier to move around than manufacturing plants. There is not as much physical plant to move around, and you do not have to be as close to the market. Our industry, by making the movement of knowledge no cost, and also by being at the forefront of using the kind of knowledge work that can be moved around, is living this in both ways.

That is causing us to say that we must not try to play ostrich and deny this phenomenon. We must strategize to succeed in it and find our successful place. That causes us to say that there is a great danger of complacency. The gap in productivity between Canada and the U.S. has not been explained. It has been analyzed, and some of the sources have been found. Generally, it comes from under-investment in Canada compared to the U.S., but why Canadian enterprises under-invest compared to their peers is not quite clear. We have some intuitive reasons. Certainly the low Canadian dollar caused a sense of complacency, perhaps. Another phenomenon that might cause a sense of complacency here is that the developing economies, as they get large — China, India and so on — will consume more and more of our natural resources.

Il y a de plus en plus de raisons de croire que notre secteur a une importance économique à deux niveaux. Nous sommes un secteur assez important qui compte environ 550 000 employés et qui est à l'origine d'une part disproportionnée de la R-D du secteur privé. Notre secteur représente environ 5 p. 100 du PIB mais sa contribution à la R-D privée dans l'économie canadienne est huit ou neuf fois supérieures à cela. Nous sommes au coeur même de l'innovation et de la productivité. Cela nous amène à voir notre industrie dans une perspective beaucoup plus large. Nous avons tendance à croire que notre industrie et son avenir sont étroitement liés à la productivité et à la réussite des autres secteurs de notre économie et à la façon dont les gouvernements canadiens utilisent les technologies productives.

Nous avons aussi constaté, comme M. Veldhuis vous l'a dit et comme nous le rappelons dans notre mémoire, qu'il se creuse entre nous et les États-Unis un écart de prospérité et de productivité. Nous faisons état des diverses études réalisées par le Institute for Competitiveness and Prosperity qui rappelle que nous avons créé l'une des économies les plus concurrentielles et les plus prospères du monde mais qui nous met en garde contre l'immobilisme puisque nos partenaires commerciaux des pays industrialisés et en développement continuent d'avancer et que l'amélioration de la productivité est l'un des défis les plus importants qu'auront à relever les Canadiens. Nous prenons très à coeur la mention de ce qui se fait tant dans les pays industrialisés que dans les pays en développement.

Notre industrie est au cœur d'un autre phénomène important qui balaie le monde à l'heure actuelle. En effet, un bouleversement mondial du marché du travail est en cours. Il a d'abord touché le secteur de la fabrication et nous sommes tous témoins des changements survenus dans le secteur de la fabrication dans les pays industrialisés et de ce qui s'est produit d'abord au Mexique puis dans d'autres pays et enfin en Chine. Le même phénomène touche maintenant les industries du savoir. Le travail dans le secteur du savoir se déplace plus facilement que les usines de fabrication. Il n'est pas nécessaire de déplacer autant d'usines et il n'est pas nécessaire d'être situé près des marchés. Notre industrie vit ces transformations de deux façons parce qu'elle mise sur la diffusion sans frais du savoir et parce qu'elle est un fer de lance du travail intellectuel qui peut aisément être déplacé.

Force nous est de constater que nous ne pouvons pas jouer à l'autruche et nier l'existence de ce phénomène. Nous devons assurer notre réussite en l'exploitant de façon stratégique. Voilà pourquoi nous craignons la complaisance. L'écart de productivité entre le Canada et les États-Unis n'a pas été expliqué. Il a été analysé et certains des facteurs ont été recensés. Cet écart résulte généralement du sous-investissement au Canada comparativement aux États-Unis mais nous n'avons pas encore su expliquer pourquoi les entreprises canadiennes investissent moins. Nous avons cerné quelques raisons de façon intuitive. Il est indéniable que la faiblesse du dollar canadien favorise une certaine complaisance. Cette complaisance peut aussi résulter du fait que les économies industrialisées en pleine expansion — la Chine, l'Inde, et cetera — consommeront de plus en plus de nos ressources naturelles.

There is a great danger that Canada and Canadians will feel they are doing pretty well around that and a danger that we could slip back into being hewers of wood and drawers of water. As the Institute for Competitiveness and Prosperity says, we need to avoid a vicious, downward economic spiral of under-investment, reduced productivity, reduced capacity to invest and further reduced productivity, et cetera, where we would miss out on the promise that we have because Canada has the capacity to succeed in a knowledge-based economy. We would give that up if we fall for the complacency that will come from the success in selling our natural resources.

Looking at how we can intervene in that, ITAC is particularly concerned about the relatively low rate of investment in productivity, particularly in information and communication technology, within Canada's small and medium-sized business sector. That sector, which employs most Canadians and created 36 per cent of net new jobs in 2002-03, is seriously underutilizing information and communications technologies. We refer in our briefs to CeBI's reports and studies and their "Fast Forward 4.0" report highlighting the problem.

Minister Emerson also referred to that, saying that "while some Canadian firms are global leaders in the generation and production of ICT, too many Canadian firms, mostly in the small and medium-sized enterprise sector, have been slow to adopt powerful new technologies." That has negative implications for Canadian competitiveness. We have seized on that as a challenge. In March, we announced the creation of an "eTeam," composed of the senior executives who work with the SME market in Canada to try to find ways in common of breaking down the barrier to adoption of productivity-enhancing ICT solutions by these businesses.

We think other public policy initiatives may be required. The Industry Minister has talked about the interest in tax incentives to spur adoption, and we think the time is appropriate to give this idea further study, particularly since countries we compete with have already established measures to accelerate adoption. We refer to Japan, for example, which has recently introduced significant investment incentives for acquisition of ICT equipment. The U.K. in 2004 introduced a 50 per cent first-year allowance on ICT assets by small and medium companies. Those are the types of ideas we will have to implement. There is a range of things we need to do. We need to look at our tax system to make it better performing. We will need to look at some incentives as well to spur greater productivity by our SMEs.

I will conclude with this need for a call to action or wake-up call that we think is required at a broader level. In its January 2005 release, the Institute for Competitiveness and

Le Canada et les Canadiens risquent d'en venir à croire qu'ils se tirent assez bien d'affaire, ce qui nous ferait perdre du terrain et nous ramènerait à l'époque où nous n'étions que des bûcherons et des porteurs d'eau. Comme le dit l'Institute for Competitiveness and Prosperity, nous devons éviter la spirale économique néfaste du sous-investissement, de la productivité réduite, la capacité d'investir réduite qui entraîne une réduction de la productivité, et cetera, dont la conséquence serait que le Canada ne réaliserait pas tout le potentiel qu'il a pour réussir dans l'économie du savoir. Nous risquerions de tomber dans ce piège de la complaisance qui s'installera si nous nous contentons de vendre avec succès nos ressources naturelles.

L'ACTI, soucieuse d'éviter ce piège, se préoccupe du taux relativement faible des investissements propres à accroître la productivité, particulièrement dans les technologies de l'information et des communications, dans le secteur des petites et moyennes entreprises au Canada. Ce secteur, dans lequel travaillent la plupart des Canadiens et qui a créé 36 p. 100 des nouveaux emplois nets en 2002-2003, sous-utilise sérieusement les technologies de l'information et des communications. Nous mentionnons dans notre mémoire les rapports et études de l'Initiative canadienne pour le commerce électronique et son rapport intitulé « Pour une progression rapide 4.0 » qui décrit bien le problème.

Le ministre Emerson l'a aussi évoqué en disant « certaines entreprises canadiennes sont des chefs de file mondiaux dans la création et la production de technologies de l'information et des communications, mais elles sont encore trop nombreuses, surtout parmi les PME, à se montrer lentes à adopter de nouvelles technologies puissantes... ». Cela a des conséquences négatives sur la compétitivité du Canada. Nous avons décidé de relever le défi. En mars, nous avons annoncé la création d'une « équipe électronique » composée de cadres supérieurs qui travaillent avec les PME canadiennes afin de trouver ensemble des moyens d'inciter ces entreprises à adopter des solutions TIC propres à accroître leur productivité.

Nous croyons qu'il faudra d'autres initiatives publiques. Le ministre de l'Industrie a évoqué la possibilité d'utiliser des incitatifs fiscaux pour favoriser l'adoption de ces technologies et nous croyons que le moment est venu d'explorer plus avant cette option compte tenu surtout du fait que les pays avec lesquels nous sommes en concurrence ont déjà pris des mesures pour accélérer le rythme d'adoption de ces solutions. Nous songeons tout particulièrement au Japon, par exemple, qui a récemment mis en place des mesures d'incitation à l'investissement pour l'acquisition de matériel de TIC. En 2004, le Royaume-Uni a accordé aux petites et moyennes entreprises une allocation de 50 p. 100 pour l'année d'acquisition des actifs de TIC. Voilà le genre d'idée que nous devrons nous-mêmes mettre en place. Il y a toute une gamme de choses que nous devons faire. Nous devons réformer notre régime fiscal pour le rendre plus performant. Nous allons devoir lancer des initiatives pour accroître la productivité de nos PME.

J'aimerais dire en guise de conclusion qu'il est grand temps de tirer la sonnette d'alarme. Dans un communiqué de janvier 2005, l'Institute for Competitiveness and Prosperity recommande un Prosperity recommends an action plan to encourage business, government and individuals to work together to realize Canada's prosperity potential. At ITAC, we definitely believe it is time to convene some means for Canadians — we are a small nation, after all, in the global scene — to come together to develop such a strategy as a pressing matter.

The Chairman: Thank you, Mr. Courtois. You took the words out of the committee's mouth. We are the wake-up call. We are preparing an action plan. That is why we are here today. I appreciate you affirming our mission statement.

Senator Angus: Welcome, gentlemen, to the awake Senate. You have probably read many contrary things about senators. We do believe in the need, as the chairman said, for a wake-up call to Canadians. We have convened you here — along with our audience that we hope is watching and listening out there in cyber land. I think you will have noticed, Mr. Courtois, that we are trying to take advantage of some of the information and communications technology that you speak of. We are hoping to derive some greater productivity in terms of our own contribution to public policy.

I will start with a few short things that might set the tone for further questioning. You have all emphasized the big productivity gap as between Canada and the United States. That gap has been there for a long time. It seems to have widened substantially since 1973, as far as can I see. That may not be a magic date, but some writers suggest it is.

Is it just with the U.S? We are now in a globalized economy. I see personally, in my small way, a problem in terms of a productivity gap between the North American marketplace, in which we are, granted, a relatively minor player, and the global competitors such as Asia, India and China. Would you comment on that, please?

Mr. Courtois: I see it as coming from both ends. The United States is, like Canada, in today's world, a high-cost jurisdiction. You must be careful about that notion of high-cost jurisdiction, but obviously, in our industry, if you are looking for the cost of an engineer or a Ph.D. in software development in China or India, it will not be in the same order as what we have here. Canada would be viewed more as a middle-cost jurisdiction because we have a range of advantages.

With the U.S., it is really the output and the prosperity gap. As a Canadian, I see no reason why we should accept a prosperity gap with the U.S. With other countries, it is a different thing. We are in a period of transition that will last some time, where some countries have costs that are so much lower than ours that we must adjust, and we must adjust in part by using those countries as part of our production chain. Otherwise, we will simply lose out.

I will presume that you can look at productivity growth from year to year. It really depends where you started. Another country can grow its productivity faster than ours but may be less productive to start with. However, at the moment, the cost gap is plan d'action visant à encourager les entreprises, le gouvernement et les particuliers à travailler ensemble pour réaliser le potentiel de prospérité du Canada. À l'ACTI, nous croyons que le moment est venu de mobiliser les Canadiens — nous sommes après tout un petit pays sur la scène internationale — pour qu'ensemble nous élaborions de toute urgence une telle stratégie.

Le président : Merci, monsieur Courtois. Vous nous avez enlevé les mots de la bouche. Nous sommes là pour tirer la sonnette d'alarme. Nous sommes à élaborer un plan d'action. C'est pour cela que nous sommes réunis aujourd'hui. Je vous remercie d'avoir livré notre énoncé de mission.

Le sénateur Angus: Bienvenue, messieurs, au Sénat réveillé. Vous avez sans doute lu des comptes rendus assez négatifs au sujet des sénateurs. Comme l'a dit le président, nous croyons qu'il est temps de réveiller les Canadiens. Nous vous avons convoqués pour cela, vous et tous ceux qui, nous l'espérons, nous regardent et nous écoutent sur Internet. Vous aurez sans doute remarqué, monsieur Courtois, que nous tentons de tirer profit de certaines des technologies de l'information et des communications dont vous nous avez parlé. Nous espérons ainsi accroître notre productivité et notre contribution à l'élaboration des politiques publiques.

J'aimerais aborder rapidement quelques points qui donneront le ton pour la suite de la période des questions. Vous avez tous insisté sur l'énorme écart de productivité entre le Canada et les États-Unis. Cet écart existe depuis très longtemps. Il me semble qu'il s'est énormément creusé depuis 1973. Ce n'est peut-être pas un repère magique, mais certains auteurs croient que oui.

Cet écart existe-t-il uniquement entre nous et les États-Unis? L'économie est maintenant planétaire. J'ai constaté pour ma part un écart de productivité entre le marché nord-américain, sur lequel nous ne pesons pas lourd, toutes proportions gardées, et les concurrents mondiaux que sont l'Asie, l'Inde et la Chine. Pouvez-vous me dire ce que vous en pensez?

M. Courtois: L'écart existe aux deux niveaux. Les États-Unis sont, tout comme le Canada, un pays où les coûts sont élevés. C'est une notion à manier avec prudence mais il est bien clair que dans notre industrie, si l'on compare le coût d'un ingénieur ou d'un titulaire de doctorat en création de logiciels en Chine ou en Inde, cela n'a rien de comparable aux coûts que nous constatons ici. Le Canada est un pays à coûts moyens puisque nous avons toute une gamme d'avantages.

Quant aux États-Unis, l'écart touche la production et la prospérité. En tant que Canadien, je ne vois pas pourquoi nous accepterions un écart de prospérité par rapport aux États-Unis. Quant aux autres pays, c'est autre chose. Nous sommes dans une période de transition qui durera quelque temps encore où nous devons nous adapter au fait que les coûts de certains pays sont de beaucoup inférieurs aux nôtres et nous devrons nous adapter à la situation en partie en utilisant ces pays comme s'ils faisaient partie de notre chaîne de production. Sans cela, nous serons perdants.

J'imagine qu'on peut analyser la croissance de la productivité d'une année sur l'autre. Cela dépend du point de départ. Un autre pays peut avoir une croissance de la productivité plus rapide que la nôtre mais avoir été moins été moins productif au départ. Or, à

so high between ourselves and those developing countries that it will have a tsunami effect on our economy if we do not adjust. Looking at productivity gains means not only looking at how we operate at home but also how we integrate a global supply chain.

Mr. Veldhuis: If you look at figure 3 page 4 of my brief, you will see labour productivity growth in all of the industrialized countries. Canada falls behind most industrialized countries, and neither Canada nor the U.S. are among the top performers. Ireland, for one, has dramatically changed its economic environment to one that attracts business investment and increases productivity, and they have done so in a short amount of time. Canada can certainly look to Ireland as an example. Norway, Sweden and Finland are countries that use damaging taxes to a much lower degree than Canada. Canada can learn from certainly learn from these countries.

[Translation]

Mr. Suret: In terms of innovation, since that is the part that we have spent the most time looking at, Canada appears to behave somewhat like OECD member countries, however it is the countries outside the OECD that move most quickly in terms of growth in innovation, patents, the working of a patent, and so on. In terms of growth rates, we are being outpaced by countries like Israel, Finland, Sweden and others. We often compare Canada to OECD member countries and we say that it is not all that bad. But it is the countries that are outside the OECD that are doing much better than we are. We have a problem with respect to innovation and innovative companies.

[English]

Senator Angus: You have each mentioned one reason for the productivity gap, be it in a global sense or a U.S.-Canada sense. For example, Mr. Suret talked about the lack of available investment monies, venture capital, at the proper costs here to businesses. Mr. Veldhuis talked about the business taxes. These taxes, as far as we know, at least, and to be totally non-partisan for the moment in the atmosphere in which we find ourselves, are being used to support a lifestyle that is very Canadian. The government has to get the monies to finance, as an example, our health care system. These business taxes — which, I agree, are very punitive, and I have for many years been outspoken on the subject; they are a great disincentive for Canadian productivity. What would you replace those tax revenues with? Again, since you raised it, Mr. Veldhuis, would you care to comment on that?

Mr. Veldhuis: In short, nothing. One of the critical aspects of generating revenues is that it is easier to generate them from a larger base than a small base. If you decrease business taxes, you will grow your base. Even if you do not replace those taxes, you will get increased revenues because your base is that much larger. If you want to replace them and keep revenue neutral from the

l'heure actuelle, l'écart-coûts est si grand entre nous et les pays en développement que cela aura sur notre économie l'effet d'un tsunami si nous ne nous adaptons pas. L'analyse des gains de productivité n'exige pas uniquement que nous fassions un bilan de nos activités au Canada, mais aussi que nous analysions notre place dans la chaîne mondiale des fournisseurs.

M. Veldhuis: Si vous vous reportez à la figure 3 à la page 4 de mon mémoire, vous verrez l'illustration de la croissance de la productivité du travail dans tous les pays industrialisés. Le Canada se classe derrière la plupart des pays industrialisés et ni le Canada ni les États-Unis ne se trouvent parmi les meilleurs de la classe. L'Irlande, pour sa part, a transformé en profondeur son économie de telle sorte qu'elle attire maintenant les investisseurs et accroît sa productivité, transformation qu'elle a faite en très peu de temps. Le Canada peut certainement prendre l'Irlande en exemple. La Norvège, la Suède et la Finlande recourent beaucoup moins que le Canada aux impôts dommageables pour l'économie. Le Canada peut certainement tirer des leçons de l'expérience de ces pays.

[Français]

M. Suret: En termes d'innovation, puisque c'est la partie que nous avons davantage regardée, le Canada semble se comporter à peu près comme l'OCDE, par contre ce sont les pays hors OCDE qui se démontrent plus rapide en termes de croissance de l'innovation, croissance des brevets, croissance des brevets exploités et ainsi de suite. Nous nous faisons dépasser par des pays comme Israël pour les taux de croissance, la Finlande, la Suède et autres. Souvent, nous comparons le Canada à l'OCDE et nous nous disons que cela ne va pas si mal. Mais ce sont les pays en dehors de l'OCDE qui vont beaucoup mieux que nous. Nous avons un problème au niveau de l'innovation et des sociétés innovantes.

[Traduction]

Le sénateur Angus: Vous avez mentionné chacun une raison de l'écart de productivité par rapport aux États-Unis et au reste du monde. Par exemple, M. Suret a dit que les entreprises manquaient de capitaux, de capitaux de risque, à des coûts raisonnables. M. Veldhuis a parlé des impôts des entreprises. Compte tenu du climat actuel, je veux essayer de faire fi de toute partisanerie, mais ces impôts, d'après ce que l'on sait du moins, servent à appuyer un mode de vie très canadien. Le gouvernement doit avoir l'argent nécessaire pour financer notre régime de soins de santé, par exemple. Le régime fiscal des entreprises — je suis d'accord avec vous, ce sont des impôts punitifs; je le dis d'ailleurs à qui veut l'entendre depuis de nombreuses années; ils sont un obstacle à la productivité du Canada. Par quoi remplaceriez-vous ces recettes fiscales? Puisque vous avez soulevé la question, monsieur Veldhuis, pourriez-vous y répondre?

M. Veldhuis: En bref, je ne les remplacerais pas. L'une des caractéristiques de l'obtention de revenus, c'est qu'il est plus facile de les obtenir à partir d'une assiette fiscale plus étendue. En diminuant l'impôt des entreprises, on élargira cette assiette. Même si ces impôts ne sont pas remplacés, les recettes fiscales seront accrues parce que l'assiette en sera d'autant élargie. Si vous teniez

get-go, I would say replace them with taxes that are less damaging. Go with the model that Sweden has gone with, or that Finland has gone with — sales taxes, more payroll taxes and those other less damaging taxes.

Senator Angus: You are right in the parish where this subject is often discussed. For example, we have frequently discussed with officials from the Department of Finance the subject of capital gains tax. You have mentioned that. You talked about the capital tax.

Recently, we talked about tax incentives for charitable giving, which in itself can have rather an interesting effect on productivity. I think you would agree. The Finance people tell us that they cannot afford to lose that revenue, that if they do the whole structure and balance of our economy will shift. I have never accepted that. Do you have some kind of concrete data to show that it would be — I do not think the right word is revenue neutral. I think what you are saying is that if we abolish those punitive business taxes, the increased productivity and the new revenues generated from those businesses would replace other taxes, such as, income tax monies; is that right?

Mr. Veldhuis: That is right. It is known as the virtuous circle. You reduce taxes, increase economic activity and you get more revenue. Within Canada, there have been good examples of that, in primarily Alberta and Ontario, and to some degree in Saskatchewan, where they have reduced taxes and are now able to spend more money per person than before. Reducing taxes has increased revenues in their case.

[Translation]

Mr. Suret: There has been widespread use in Canada of what we call up-front credits. We provide a tax credit to encourage behaviour, and we do so at the outset. Virtually all studies in the world show that this type of intervention is ineffective. It leads to all kinds of behaviour that does not make sense economically, since people will invest for the tax credit and forget about monitoring the company, the investment and so on. Recommendations are unanimous; most countries have abandoned up-front credits in favour of back-end credits. When you have a back-end credit in the form of a capital gains exemption, for example, you pay close attention to your investment. If, regardless of what happens to your investment, you have the tax credit, you do not monitor it.

Senator Angus: Can you explain why Canada uses these upfront credits?

Mr. Suret: The big difference between Canada and other countries is that it has not reviewed these intervention programs. In Israel or the United States, or other countries, a program lasts four or five years; it is re-evaluated, analyzed and changed. The labour-sponsored funds program dates back to 1979. It has not

à les remplacer et à veiller à ce que cette mesure soit dès le départ sans effet sur les revenus, il faudrait alors les remplacer par des impôts moins dommageables. Vous pourriez adopter le modèle de la Suède ou de la Finlande, c'est-à-dire des taxes de vente, une augmentation des charges sociales et d'autres impôts moins dommageables.

Le sénateur Angus: Vous parlez à des gens qui ont souvent discuté de ce sujet. Par exemple, j'ai fréquemment discuté de l'impôt sur les gains de capital avec des fonctionnaires du ministère des Finances. Vous avez mentionné cet impôt. Vous avez aussi parlé de l'impôt sur le capital.

Récemment, nous avons discuté d'incitatifs fiscaux au titre des dons de charité, des mesures qui peuvent aussi avoir un effet intéressant sur la productivité. Je crois que vous en conviendrez avec moi. Les fonctionnaires des Finances nous disent que nous n'avons pas les moyens de perdre ces revenus, car leur perte modifierait toute la structure et l'équilibre de notre économie. Nous n'avons jamais accepté cet argument. Avez-vous des données concrètes montrant que ces mesures seraient sans effet sur les revenus — si je puis m'exprimer ainsi? Si j'ai bien compris, vous avez dit que nous abolissons ces impôts punitifs sur les entreprises, l'augmentation de la productivité et les nouveaux revenus obtenus de ces entreprises pourraient remplacer d'autres taxes, entre autres l'impôt sur le revenu. Est-ce exact?

M. Veldhuis: C'est exact. On parle dans ce cas de cercle vertueux. En réduisant les impôts, ont augmente l'activité économique et on obtient des revenus accrus. On en a de bons exemples au Canada même, surtout en Alberta et en Ontario, ainsi qu'en Saskatchewan dans une certaine mesure. Ces provinces ont réduit leurs impôts et sont maintenant en mesure de dépenser plus d'argent qu'auparavant par citoyen. En réduisant leurs impôts, elles ont augmenté leurs revenus.

[Français]

M. Suret: On a beaucoup utilisé au Canada ce que nous appelons les crédits immédiats « up front ». Nous donnons un crédit d'impôt pour encourager un comportement et on le donne à l'entrée. À peu près toutes les études à travers le monde démontrent que ce type d'intervention est inefficace. Cela apporte toute sorte de comportements qui sont économiquement aberrants, puisque les gens vont investissent pour le crédit d'impôt et oublient de surveiller l'entreprise, l'investissement et ainsi de suite. Les recommandations sont unanimes, la plupart des pays ont abandonné les crédits immédiats pour aller vers les crédits à la sortie. Quand vous avez un crédit à la sortie sous la forme par exemple, d'une exemption du gain en capital, vous allez faire très attention à votre placement. Si, de toute façon, quelque soit ce qu'il advient de votre placement, vous avez le crédit d'impôt, vous ne le surveillez pas.

Le sénateur Angus : Pouvez-vous expliquer pourquoi le Canada a utilisé ces crédits immédiats?

M. Suret: La grande différence entre le Canada et les autres pays c'est qu'il ne révise pas ces programmes d'intervention. Quand on regarde Israël ou les États-Unis, ou les autres pays, un programme dur quatre ou cinq ans, on le réévalue, on l'analyse et on le change. Quand on parle des fonds des travailleurs, c'est un

been changed since then. Small investment companies in the United States have changed their program at least four or five times with the help of Senate committees. In Canada, we do not change programs, even when they do not work.

[English]

Senator Harb: I am somewhat of a contrarian here. To a large extent, we are all dizzy when it comes to looking at productivity. We think we know it, but I have some doubt. Let me run an example by you, and you can tell me whether or not I am right.

When we deal with productivities, we can look at clusters. For example, let us look at information technology or technology as a whole. I am aware of at least one Canadian company that has offices in North America as well as in Latin America, Europe and Asia. That company conducts its business in such a way that a research and development project is conducted on a 24-hour basis. There is a labour pool in North America that works on it for a certain portion of that 24 hours, and then it moves to Europe and finally to Asia. It continues on a 24-hour basis until they produce it. Where does that fit in the equation of measuring productivities?

What factor do you use? Obviously, there are different factors. An engineer here is paid, say, \$50,000, in India, \$25,000, and in China perhaps \$12,000. We are talking about a Canadian company that is selling its product. If you were to use a parallel type of corporation, say, one that used low-tech, that is probably a different animal all together. I would like your comment on that.

If we talk about input and output as a measure of productivity, ideally, you want to have 100 per cent efficiency. That is fine. The reality of what are you talking about is what goes in between the input and the output. You are talking about the variations between Canada and the other countries. Recently, the UN issued a report stating that, in terms of standard of living and quality of life, Canada is the second best country in the world. I need your comment on that. How do we measure whether we are better off as a society or worse off as a society when it comes to the question of productivity, keeping in mind my examples?

Mr. Courtois: Our industry is the poster child for the phenomenon you just talked about. When people are locating things around the world so that work on a project continues, when the time comes to have work done in our time zone, we want some of that work, if not all of it, to be in Canada as opposed to the U.S. or Brazil. Yes, there are jurisdictions in the world where the cost of an engineer or Ph.D. is lower than in Canada, but we have certain other advantages. Risk is always an important element. Proximity to the customer if something goes wrong is another element — in other words, how long it takes for your

programme qui date de 1979. Il est inchangé depuis cette période. Les petites sociétés d'investissements aux Etats-Unis ont changé leur programme au moins à quatre ou à cinq reprises par l'intermédiaire de commissions sénatoriales d'ailleurs. Au Canada, on ne change pas les programmes, même quand ils ne marchent pas.

[Traduction]

Le sénateur Harb: Je ne suis pas nécessairement du même avis. Dans une grande mesure, nous sommes tous étourdis lorsque nous examinons la productivité. Nous pensons connaître ce sujet, mais j'en doute. Je vais vous en donner un exemple et vous pourrez me dire si j'ai tort ou raison.

Quand nous examinons la productivité, nous examinons des grappes. Par exemple, nous pouvons examiner la technologie informatique ou la technologie dans son ensemble. Je connais au moins une entreprise canadienne qui compte des bureaux en Amérique du Nord, en Amérique latine, en Europe et en Asie. L'entreprise est ainsi structurée que ses projets de R et D sont menés 24 heures sur 24. L'effectif nord-américain travaille à ces projets pendant une certaine partie de ces 24 heures, puis le travail se poursuit en Europe et enfin, en Asie. Les recherches se poursuivent 24 heures sur 24 jusqu'à la production. Comment cette réalité est-elle prise en compte dans la mesure de la productivité?

Sur quels facteurs se fonde-t-on? Il y a bien sûr différents facteurs. Ici, un ingénieur est payé 50 000 \$, supposons, 25 000 \$ en Inde et peut-être 12 000 \$ en Chine. Il s'agit d'une entreprise canadienne qui vend ses produits. On ne pourrait pas comparer une telle entreprise avec un autre type de société, par exemple, une entreprise à faible technologie. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Si on évalue la productivité en fonction des intrants et des extrants, on souhaitera idéalement une efficacité totale. C'est très bien. Mais dans les faits, ce que l'on examine se situe entre les intrants et les extrants. Vous parlez de la différence entre le Canada et les États-Unis. Les Nations Unies ont récemment publié un rapport montrant qu'au titre des conditions ou de la qualité de vie, le Canada est au second rang des meilleurs pays du monde. Qu'en pensez-vous? Compte tenu des exemples que j'ai donnés, comment peut-on mesurer les résultats pour une société en ce qui a trait à la productivité?

M. Courtois: Notre industrie est un exemple patent du phénomène dont vous avez parlé. Lorsque des entreprises s'établissent un peu partout dans le monde pour que des projets puissent être réalisés de façon continue, nous voulons qu'une partie de ce travail, sinon la totalité, soit réalisée au Canada plutôt qu'aux États-Unis ou au Brésil, lorsque ce travail se fait dans nos fuseaux horaires. Il existe bien sûr des pays où les services d'ingénieurs ou de scientifiques coûtent moins cher qu'au Canada, mais notre pays offre d'autres avantages. Le risque est toujours un élément important. Il faut également tenir compte de la proximité

product developers to go and see the people who doing the R & D, et cetera? We have a range of things, including our quality of life and including the openness of our society.

In our industry, the most successful labs look like the United Nations — they include people from around the world. Canada's openness is a great advantage in being able to attract these people.

In productivities and competitiveness, it is not just a question of cost of what you get as output and quality for those costs. We are not completely out of the ballgame just because some of our costs are higher. It is a question very often of building a critical mass of expertise around a particular ability to generate innovation that will cause people to come back time and again and not move that around. In that sense, governments have often helped start advanced industries in countries like Canada by taking some government work and putting it into the private sector where you create a critical mass around which those people are then used to try to sell those services around the world.

Here I return to the question of taxes. Taxes and a more efficient tax system are important, and you need to keep working at it. However, it must be a range of solutions to succeed in today's world. There are opportunities that we miss in terms of innovation

We tend to view our public spending as a problem, instead of looking for opportunities. We spend \$130 billion a year on health care as a country, but we are not looking for opportunities to generate innovation. Every country in the world faces the same problems. We have the ability, with a single-payer system perhaps, to generate innovations that can generate businesses that will supply the health care system that will sell their services around the world, but we do not view it that way. We do not even fund our health care system so that it can invest in innovation for the longer term. The investments for the longer term get to compete with investments for how many beds are available in emergency next month, and it tends to suboptimize the investment in our system.

There are many things where we spend our public money in a way that we are not looking for opportunities for innovation and fostering Canada's success in this environment. It is not just a question of throwing money at things.

The Chairman: Mr. Courtois, just as I admonish the senators to be more productive in their answers, that means more concise, I hope you and others would be as well. We want to hear from all our witnesses and senators. Thank you for the information, which is important, but let us make it more concise. Mr. Veldhuis, did you want to respond?

par rapport au client en cas de problème — autrement dit, combien de temps il faut à ceux qui mettent au point votre produit pour consulter ceux qui s'occupent de la R et D, etc. Nous offrons divers avantages, y compris notre qualité de vie et l'ouverture de notre société.

Dans notre secteur, les laboratoires les plus prospères ressemblent aux Nations Unies — on y trouve des gens du monde entier. L'ouverture du Canada est très avantageuse pour attirer ces travailleurs.

La productivité et la compétitivité ne se mesurent pas seulement au coût des extrants et à la qualité de ces coûts. Nous ne perdons pas totalement notre compétitivité parce que certains de nos coûts sont plus élevés. Très souvent, ce qu'il faut, c'est réunir une masse critique de compétences quant à une capacité particulière d'innover afin que les gens reviennent chercher nos services. À cet égard, les gouvernements ont souvent aidé les secteurs de pointe dans des pays comme le Canada en confiant certains travaux du gouvernement au secteur privé, pour créer cette masse critique à laquelle on peut ensuite avoir recours pour vendre ces services ailleurs dans le monde.

Mais permettez-moi de revenir à la question des impôts. Il est important d'avoir un régime fiscal plus efficace et il faut constamment y veiller. Cependant, dans le monde d'aujourd'hui, la réussite dépend de toute une gamme de solutions. Nous ratons des occasions d'innover.

Nous avons généralement tendance à considérer les dépenses gouvernementales comme un problème, au lieu d'évaluer les possibilités. Le Canada dépense 130 milliards de dollars par année au titre des soins de santé, mais nous ne cherchons pas d'occasions d'innover. Tous les pays du monde ont les mêmes problèmes. Nous avons la capacité, dans un régime de payeur unique peut-être, de stimuler l'innovation afin que soient créées des entreprises qui fourniront leurs services aux régimes de soins de santé et pourront vendre leurs services partout dans le monde; mais nous ne voyons pas la chose sous cet angle. Nous ne donnons même pas à notre régime de soins de santé les fonds dont il aurait besoin pour investir à long terme dans l'innovation. Les investissements à long terme sont en concurrence avec les investissements nécessaires pour avoir suffisamment de lits aux urgences le mois prochain, et cela nuit à l'optimisation des investissements dans notre régime.

Il y a bien des choses à quoi nous dépensons les deniers publics sans pour autant chercher des possibilités d'innovation ou tenter de promouvoir la réussite du Canada dans ce genre d'environnement. Il ne s'agit pas simplement de jeter de l'argent ici et là.

Le président: Monsieur Courtois, permettez-moi simplement de rappeler à l'ordre les sénateurs en leur demandant d'être plus productifs dans leurs réponses, et j'entends par là plus concis, et j'espère qu'il en ira de même pour vous et pour les autres. Nous voulons donner la chance à tous nos témoins ainsi qu'à tous les sénateurs de se faire entendre. Merci pour ce renseignement, qui est important certes, mais employons-nous à être plus concis. Monsieur Veldhuis, vouliez-vous répondre?

Mr. Veldhuis: Let me quickly address health care. This is probably one industry that is becoming a drag on productivity in Canada. Health care consumes about 10 per cent of gross domestic product.

Senator Angus: It is becoming a drag.

Mr. Veldhuis: It is becoming a drag on productivity because Canada does not invest in the advanced technologies.

Senator Angus: As Mr. Courtois said.

Mr. Veldhuis: That is correct. The single-payer system is the second most expensive in the world. We do not get the technologies because we do not have the right incentives for innovation; that is a huge problem.

In terms of the senator's question on standard of living and the UN report, I have not looked at the UN report. However, if we want to improve our quality of life, we must produce more goods and services and increase our incomes. If we have more income, we can obviously spend more on health care, education and on the things that maybe the UN report has judged to be quality-of-life indicators.

Senator Hervieux-Payette: If I look at your recommendation on page 6, you list a number of items where you say we should do this and that. If you were prioritizing — and I show my bias — would you say the adjustment of capital cost allowances to better reflect the true costs of replacing assets would be one of the first three?

Mr. Veldhuis: Yes, absolutely. If you look at the figures that the Department of Finance puts out, they calculate welfare gains based on the per dollar tax reduction. The largest welfare gain comes from capital cost allowances. This affects new and incremental investment so that would be first in terms of increasing welfare. Second would be capital taxes, and the third would probably be corporate income taxes.

Senator Hervieux-Payette: Not one of you has talked very extensively about the decrease of foreign investment in Canada compared to other countries, and that we are less attractive. Whoever feels comfortable responding, I should like to know your opinion on how we could stimulate more investment. More investment would mean, I suppose, more productivity. I will leave that pending and ask my question to Mr. Suret.

[Translation]

Mr. Suret, a few years ago, a study was conducted on the Quebec and B.C. models for labour sponsored funds. It seems that the B.C. model was more profitable, because it was managed

M. Veldhuis: Permettez-moi de dire un mot rapidement au sujet de la santé. C'est probablement une industrie qui de plus en plus freine la productivité au Canada. La santé consomme environ 10 p. 100 du produit intérieur brut.

Le sénateur Angus : Cela devient un fardeau.

M. Veldhuis: Cela devient en effet un fardeau pour la productivité parce que le Canada n'investit pas dans les technologies de pointe.

Le sénateur Angus : Comme l'a dit M. Courtois.

M. Veldhuis: C'est exact. Ce système où il n'y a qu'une seule personne qui paie est au second rang des systèmes les plus coûteux du monde. Nous n'avons pas les technologies parce que nous n'avons pas les bons incitatifs pour l'innovation, et cela est un énorme problème.

Pour revenir à la question du sénateur concernant le niveau de vie et le rapport des Nations Unies, je n'ai pas lu ce rapport. Par contre, si nous voulons améliorer notre qualité, nous devons produire davantage de biens et de services et augmenter nos revenus. Avec un meilleur revenu, il est évident que nous pouvons dépenser davantage pour la santé, l'éducation et tous ces éléments qui sont peut-être, selon le rapport des Nations Unies, des indicateurs de la qualité de vie.

Le sénateur Hervieux-Payette: Si on regarde votre recommandation à la page 6, on peut voir plusieurs éléments pour lesquels vous préconisez de faire ceci ou cela. S'il fallait établir des priorités — et je montre ici mes couleurs —, diriez-vous que l'une des trois premières priorités devrait être d'ajuster la déduction pour amortissement afin de mieux refléter les coûts de remplacement?

M. Veldhuis: Tout à fait. Lorsqu'on regarde les chiffres du ministère des Finances, on voit qu'il a calculé les gains en matière de bien-être en fonction d'une réduction fiscale par dollar. Le gain le plus important vient de la déduction pour amortissement. Cela affecte les investissements nouveaux mais aussi les investissements graduels, de sorte que c'est l'élément le plus important si l'on veut améliorer le bien-être social. Vient ensuite l'impôt sur le capital, puis probablement l'impôt sur le revenu des entreprises.

Le sénateur Hervieux-Payette: Aucun d'entre vous n'a parlé très longuement de la diminution des investissements étrangers au Canada par rapport à la situation des autres pays, ni du fait que nous sommes moins intéressants pour les capitaux étrangers. J'aimerais savoir comment selon vous nous pourrions stimuler l'investissement étranger, si vous vous sentez suffisamment à l'aise pour répondre à cette question. J'imagine qu'une augmentation des investissements équivaudrait à une augmentation de la productivité. Je vais m'arrêter là mais j'adresse cette question à M. Suret.

[Français]

Monsieur Suret, il y a quelques années, une étude a été effectuée au sujet des fonds des travailleurs de modèles québécois ainsi que ceux de la Colombie-Britannique. Il semble que le

like a private fund. I did an update, since the comparison dates back several years. These people boasted of exceptional performance. I will let you do the assessment.

In your opinion, what would be the impact of putting an immediate end to federal tax credits? We would recover several billion dollars and re-establish the federal fiscal balance. Don't Quebec workers and people working in this field currently have enough funds to invest in Quebec? In other words, stopping will not have a negative impact on the Quebec economy, but a positive impact, if I understand your comments correctly.

Mr. Suret: An economy like Quebec's would need \$250 million per year in venture capital if returns in research and development were to be as high as they are in Israel, which is a model in terms of R & D. The FSTQ collects a billion dollars a year and we think it has enough to invest for the next 10 years. So putting an end to this tax credit would absolutely not have a detrimental impact on financing for companies. The governance problems you referred to are particularly serious in Quebec, since we are in an incredible situation where the people investing the money have two seats on the board of directors, which has 17 seats, whereas the union, which does not invest a cent, has 15. The structure is slightly different in the other provinces where the governance problems are a little less serious. However, performance, and my Ontario colleagues have looked at that as well, is more or less the same with a few exceptions. Some labour-sponsored funds are doing slightly better, and they are the ones associated with large banks like Roynat, which has a labour-sponsored fund. We start to wonder when the Royal Bank starts to receive tax credits for labour-sponsored funds.

Senator Hervieux-Payette: Mr. Courtois, you talked about Japan where there is either a tax credit or a 50 per cent accelerated depreciation. I want to go back to your colleague's comments on investments in the health sector. The vast majority of these investments are in the public sector. Do you have a miracle cure to accelerate the use of new medical technology, knowing that the federal government is in somewhat of an ambiguous situation? We already have an \$800 million fund to upgrade medical equipment in hospitals, and we realized that part of that sum was put, for Quebec, in an Ontario bank account. Do you have a recommendation for the federal government to improve performance in this extremely important sector that represents several billion dollars, if we take into account the federal government and the provincial governments? It seems that equipment is not improving over time. The same is true for

modèle de la Colombie-Britannique était plus performant parce qu'il était géré comme un fonds privé. Je fais une mise à jour puisque cette comparaison date de quelques années. Ces gens se vantaient d'une performance extraordinaire. Je vais vous laisser faire l'évaluation.

D'après vous, quel serait l'impact de cesser immédiatement les crédits d'impôts du gouvernement fédéral? On récupérerait quelques milliards de dollars et on rétablirait la l'équilibre fiscal au fédéral. Les travailleurs québécois et les gens oeuvrant dans ce domaine n'ont-ils pas assez de fonds actuellement pour investir au Québec? Autrement dit, si on cesse, on ne créera pas un choc négatif à l'économie du Québec, mais bien un choc positif, si j'ai bien compris vos propos.

M. Suret: Une économie comme celle du Québec a besoin pour l'investissement en capital de risque de démarrage, de 250 millions de dollars par année si elle était aussi performante en recherche et développement qu'Israël, qui est un modèle en terme de RND. Le fonds des travailleurs (FSTQ) ramasse un milliard de dollars par année et nous considérons qu'il a de quoi investir pendant les 10 prochaines années. Donc, mettre fin à ce crédit d'impôt ne créerait absolument pas un choc sur le financement des entreprises. Les problèmes de gouvernance que vous avez évoqués sont particulièrement graves au Québec puisque nous sommes dans une situation invraisemblable où les gens qui investissent de l'argent là-dedans ont deux sièges au conseil d'administration, qui en compte 17, alors que le syndicat qui ne met pas un cent en a 15. La structure est un peu différente dans les autres provinces où les problèmes de gouvernance sont un peu moins graves. Par contre, la performance, et mes collègues ontariens l'ont examinée aussi, est à peu près la même à quelques exceptions près. Quelques fonds de travailleurs vont un peu mieux et ce sont ceux associés aux grandes banques comme la Roynat, qui a un fonds de travailleurs. Lorsqu'on accorde un crédit d'impôt aux titres des fonds de travailleurs à la Banque Royale du Canada, on commence à se poser des questions.

Le sénateur Hervieux-Payette: Monsieur Courtois, vous parlez de l'expérience japonaise où c'est soit un crédit d'impôt ou 50 p. 100 des dépréciations accélérées. Je reviens sur les propos de votre collègue sur les investissements dans le secteur de la santé. Ce sont en grande majorité des investissements faits dans le secteur public. Avez-vous un remède miracle pour accélérer l'utilisation des nouvelles technologies dans le domaine de la santé sachant que le gouvernement fédéral est dans une situation un peu ambiguë? On a déjà un fonds de 800 millions de dollars pour améliorer les équipements dans les hôpitaux et on s'est aperçu qu'une partie de cette somme était placée pour le Québec dans un compte de banque en Ontario. Avez-vous une recommandation à faire au gouvernement fédéral dans le but d'améliorer la performance dans ce secteur extrêmement important représentant plusieurs dizaines de milliards de dollars, si on

laboratories in other sciences. University laboratories are in ruins. If money is invested in education, it must be used for equipment and not buildings.

Mr. Courtois: As regards sciences in general in universities, the federal government can intervene directly at certain levels, especially at the postsecondary level. We must, in fact, build capacity both in terms of equipment and in terms of the number of students at the most advanced levels, because we are lagging behind the United States in this area. As in most companies today, there is a shortage of funding in the education system. Some companies want to provide assistance from the pre-school level right to the end. As for the health care system, it is not easy because of the federal and provincial jurisdictional issues. As an association involved in technology and as simple taxpayers, we see huge sums of money going from one jurisdiction to the other without necessarily any performance criteria on the receiving end.

In our opinion, there should be good faith in dealing with the problem of interference in other areas of jurisdiction, but when people sit down at the table, could they not develop common strategies to make a distinction between long-term investments and not allow short-term problems from preventing us from ever resolving the problem? If we cannot become more efficient, the problems will still exist two or three years down the road. It is a vicious circle. We need communication and good faith. We think the money is there. It can be controlled, at least at the provincial level and through agreements between the federal and provincial levels of government. It needs to be invested differently.

Senator Massicotte: When we talk generally about the productivity gap, to draw a comparison with the United States, there are two or three sectors in particular that explain 80 per cent of our differences. In forestry, for example, we are more productive than our US neighbours. The other sectors are electronics and services. Can you be more specific about these sectors? Where are our deficiencies and where are we behind in comparison with the United States?

Mr. Courtois: We have examined several sectors, including retail, some manufacturing sectors, and some financial subsectors. In this last area, there are sectors in Canada that are major users of productive and not-so-productive technology. Our team examined sectors that were similar, and we noted that there was underinvestment in Canada as compared to the United States.

Senator Massicotte: Which sectors are less productive than in the United States? The Bank of Canada conducted a study on that two or three years ago.

parle de l'ensemble du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux. Il semble que les équipements ne s'améliorent pas avec le temps. C'est la même chose pour les laboratoires dans les autres sciences. Les laboratoires d'universités sont en décrépitude. Si des sommes sont investies dans le domaine de l'éducation, elles doivent l'être pour des équipements et non pour les bâtiments.

M. Courtois: En ce qui concerne les sciences en général dans les universités, le gouvernement fédéral a la possibilité d'intervenir directement à certains niveaux, surtout au postsecondaire. Il faut effectivement bâtir la capacité à la fois dans les équipements et dans le nombre d'étudiants dans les niveaux plus avancés parce que nous tirons de l'arrière dans ce domaine par rapport aux États-Unis. Comme la plupart des entreprises de nos jours, il y a un manque de financement dans le système d'éducation. Selon les entreprises, certaines veulent aider du préscolaire jusqu'à la fin des études. Pour ce qui est du système de santé, ce n'est pas facile à cause des questions de juridiction fédérale-provinciales. À la fois en tant qu'association impliquée dans la technologie et en tant que simples payeurs de taxes, nous voyons passer d'énormes sommes d'argent d'une compétence juridictionnelle à l'autre sans qu'il y ait nécessairement de critères de performance à l'autre bout.

Il faudrait de la bonne foi selon nous au problème d'interférence dans les autres compétences, mais quand les gens se réunissent autour de la table, ne pourrait-il pas se développer des stratégies en commun pour distinguer entre les investissements à long terme et ne pas laisser les problèmes à court terme faire qu'on ne résolve jamais le problème. Si on n'est pas capable d'améliorer notre efficacité, dans deux ou trois ans les problèmes seront encore là. C'est un cercle vicieux. Cela prend de la communication et de la bonne foi. L'argent est là selon nous. Il peut être contrôlé, du moins au niveau provincial et par des ententes entre les différents paliers, provincial et fédéral. Il s'agit de l'investir différemment.

Le sénateur Massicotte: Lorsqu'on parle en général et d'écart de productivité, pour faire une comparaison avec les États-Unis, il y a deux ou trois secteurs en particulier qui expliquent 80 p. 100 de nos différences. Dans le secteur forestier, par exemple, notre productivité est plus élevée que nos voisins américains. Les autres secteurs sont l'électronique et les services. Pouvez-vous être plus spécifique quant à ces secteurs? Où se situent nos lacunes et nos retards par rapport aux États-Unis?

M. Courtois: On a examiné quelques secteurs, dont le commerce au détail, certains des secteurs manufacturiers et certains sous-secteurs dans le domaine financier. Dans ce dernier domaine, il y a des secteurs au Canada qui sont de gros utilisateurs de technologies productives et d'autres moins productives. Notre équipe s'est penchée sur les secteurs qui étaient similaires, et on a noté qu'il y avait sous-investissement au Canada par rapport aux États-Unis.

Le sénateur Massicotte : Quels secteurs sont moins productifs que ceux des États-Unis? La Banque du Canada a fait une étude à ce sujet il y a deux ou trois ans. **Mr. Courtois:** I only looked at sectors that should be linked logically. If there are sectors that use less technology in Canada, that invest less, it must be those that are less productive.

Senator Massicotte: Perhaps someone else would like to comment. Can you name two or three specific sectors where we are lagging behind the United States? Because we cannot generalize, since there are sectors where we have the upper hand.

[English]

Mr. Veldhuis: I have not looked at the sector-specific date, although I am sure Mr. Andrew Sharpe has. I am not concerned with which sectors are productive. The proper role of the government is to create an environment in which all sectors can be productive. We need to look less at specific sectors, specific assets and specific firms and talk more generally about the environment as a whole.

The Chairman: On that point, we have aggregate productivity measures from Statistics Canada. We will make those available. As Senator Massicotte points out, if we are into macroeconomics nothing will happen. We want to know, site specifically, which industries are lagging behind and why. If we make generic policy recommendations, we will end up with a generic policy result, which is nowhere. If we make specific policy recommendations, then we can have people held accountable. Governments are to be held accountable, and sectors should be held accountable.

Mr. Courtois: From what we have seen, there are some sectoral differences. Mr. Sharpe might have some information on that. Generally, we do not know why. You can find, in the peer to peer sector, in Canada and the U.S, comparable-sized firms. We intuitively surmise, which means that we guess, about the reasons why certain industries lag behind. The low Canadian dollar at some times gave us a sense of complacency. Because the Canadian market is smaller than the American market vis-à-vis a risk-reward relationship, we are going to put more money on the table because we will make more money in the U.S. in a comparable size firm because the market is bigger, but that is all surmise. We do not really know.

[Translation]

Senator Massicotte: Ten or 15 years ago, the United States invested billions of dollars in technology. Economists everywhere wondered why they were not seeing results or returns on their investments. We started seeing results five or seven years ago. How can you explain that?

M. Courtois: J'ai regardé seulement les secteurs qui devraient être liés logiquement. S'il y a des secteurs qui utilisent moins les technologies au Canada, qui investissent moins, ce doit être ceux qui sont les moins productifs.

Le sénateur Massicotte: Peut-être que quelqu'un d'autre voudrait intervenir. Quels sont les deux ou trois secteurs particuliers où nous sommes en retard par rapport aux Etats-Unis? Parce qu'on ne peut pas généraliser étant donné qu'il y a des secteurs où nous sommes avantagés.

[Traduction]

M. Veldhuis: Je n'ai pas examiné les données sectorielles, contrairement à M. Sharpe, j'en suis sûr. Ce ne sont pas les secteurs qui sont productifs qui m'intéressent. Le rôle du gouvernement consiste à créer un climat dans lequel tous les secteurs peuvent être productifs. Nous devons moins accorder notre attention à certains secteurs spécifiques, à certains éléments spécifiques et à certaines entreprises spécifiques mais parler de façon plus générale de l'environnement dans son ensemble.

Le président: À ce sujet, Statistique Canada mesure la productivité dans son ensemble. Nous allons distribuer ces données. Comme le signale le sénateur Massicotte, si on reste dans le domaine macroéconomique, il ne se passera rien. Nous voulons savoir, site par site, quelles sont les industries qui ont pris du retard et pourquoi. Si nous formulons des recommandations de politique de façon générique, nous aboutirons à une politique générique aussi, ce qui ne mène nulle part. Si nous formulons des recommandations de politique précises, à ce moment-là nous pouvons demander des comptes. Il faut que les gouvernements rendent compte de ce qu'ils font et il faut que les secteurs de l'économie le fassent également.

M. Courtois: D'après ce que nous avons pu voir, il y a effectivement des différences sectorielles. M. Sharpe a peut-être des données à ce sujet. Mais en règle générale, nous ignorons pourquoi. On constate, par exemple, dans les secteurs homologues qu'au Canada et aux États-Unis les entreprises sont de taille comparable. Nous faisons des suppositions de façon intuitive, ce qui veut dire que nous devinons, quant aux raisons pour lesquelles certaines industries prennent du retard. Il arrive aussi que la faiblesse du dollar canadien nous rende un peu paresseux. Comme le marché canadien est plus petit que le marché américain en ce qui concerne l'adéquation risques-avantages, nous mettons automatiquement plus d'argent sur la table parce que nous gagnerons davantage aux États-Unis en investissant dans une entreprise de taille comparable étant donné qu'aux États-Unis le marché est plus gros, mais tout cela, ce sont des hypothèses. En fait, nous n'en savons rien.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Aux États-Unis, il y a 10 ou 15 ans passés, des milliards de dollars ont été investis dans le secteur de la technologie. Tous les économistes se demandaient pourquoi on ne voyait pas de résultats ou de retour sur les placements. Depuis cinq ou sept ans, on commence à voir les résultats. Quelle explication pourriez-vous offrir à cela?

Mr. Courtois: Mr. Greenspan was the first to realize it. He was very sceptical until the late 1990s. He saw the investments, but he did not see the impact on national productivity. In the late 1990s, it started to become obvious. Productivity analysts realized that the effect on productivity came from the way in which we changed our operations to take advantage of what technology had to offer. Experts say that in this sector, there will be even more innovation to come in the next 10 years than there was in the last 10 years. And in the last 10 years, we have seen wireless technology, the Internet, and so on. But there are no productivity gains if the government does not change the way it works in order to take advantage of it. That is why there was a delay of several years between the initial investment and now.

Senator Massicotte: Money is not the solution, we need change.

Mr. Courtois: It cannot be a passive thing. We cannot just throw money on new technology and expect results, we really have to think hard about our operations.

Senator Massicotte: In the medium and long term, there is a direct link between a country's savings rate, the world's savings rate and the investment rate. We hope that with a high investment rate we will get high productivity. The link is a direct one. In the short term, there is not necessarily this link but when you look at Canada, the USA and many western countries, the savings rate is very low. Historically, it is the lowest we have ever seen in Canada for the last 40 or 50 years. First of all, there is a concern because people are saying that if the savings rate is so low, eventually our investment rate will be low. So that means the economy will suffer over the long term. Do you have anything to say about that? Are we right in believing that?

Mr. Suret: The savings rate is relatively low. What would be a bit more worrisome would be the inability of people to fund their retirement. That is a problem. In terms of investment, what is important is to know where the investment is going. If we have programs that skew, so to speak, the allocation of funds and if we set things up so that billions of dollars are going to the least productive projects in an economy, we may have the savings rate we want, but we will never get anywhere. Not only do we need savings, but they actually then have to go to the best products, the best projects and the best businesses. That is not what we have right now. That is not what we are observing and that is where the concern lies.

Senator Massicotte: Today, our investment rate is far higher than our savings rate. We are borrowing money from other sectors or other countries as such and, indirectly, the argument is given that this affects the Canadian dollar. It is negative. Eventually, we will have to settle that question.

Mr. Suret: The differential in the exchange rate has more to do with it than that imbalance, but I will let the macroeconomists take care of that one.

M. Courtois: Monsieur Greenspan a été le premier à le réaliser. Il a été très sceptique jusqu'à la fin des années 1990. Il voyait ces investissements, mais il ne voyait pas l'impact sur la productivité nationale. Vers la fin des années 1990, cela a commencé à se manifester. Les analystes de la productivité ont réalisé que l'effet sur la productivité venait de la façon dont on changeait nos opérations pour prendre avantage de ce qu'offrait la technologie. Les experts disent que dans ce secteur, encore plus d'innovations s'en viennent au cours des dix prochaines années que dans les derniers dix ans. Et dans les derniers dix ans, il y a eu le sans-fil, Internet, et cetera. Mais la productivité ne se fait pas si le gouvernement ne change pas sa façon de fonctionner afin d'en prendre avantage. C'est pour cela qu'il y a eu un recul de quelques années entre le moment de l'investissement et maintenant.

Le sénateur Massicotte : L'argent n'est pas la solution, il faut changer.

M. Courtois : Cela ne peut pas être passif. On ne peut pas juste lancer de l'argent en s'achetant de nouvelles technologies et compter sur des résultats. Il faut vraiment réfléchir à nos opérations.

Le sénateur Massicotte : À moyen terme et à long terme il y a une lien direct entre le taux d'épargne d'un pays, le taux d'épargne mondial et le taux d'investissement. On espère qu'avec un taux d'investissement élevé on ait une productivité élevée. Le lien est direct. À court terme, il n'y a pas nécessairement un lien, mais quand vous regardez le Canada, les États-Unis et bien des pays de l'Ouest, le taux d'épargne est très bas. Historiquement, c'est le plus bas qu'on ait jamais vu au Canada depuis 40 ou 50 ans. D'abord, il y a une crainte, parce que les gens se disent que si le taux d'épargne est aussi bas, éventuellement notre taux d'investissement sera bas. Par conséquent, l'économie va souffrir à long terme. Auriez-vous des commentaires à faire à cet égard? Est-ce exact de croire cela?

M. Suret: Le taux d'épargne est relativement bas. Ce qui serait un peu plus inquiétant, serait la possibilité pour les gens de financer leur retraite. C'est un problème. En termes d'investissement, ce qui est important, c'est de savoir où va l'investissement. Si on a des programmes qui tordent en quelque sorte l'allocation des fonds et si on s'arrange pour que des milliards aillent vers les projets les moins productifs d'une économie, on a beau avoir le taux d'épargne qu'on veut, on n'arrivera nulle part. Il faut non seulement qu'il y ait de l'épargne, mais il faut ensuite qu'elle aille aux meilleurs produits, aux meilleurs projets et aux meilleures entreprises. Ce n'est pas ce qu'on a actuellement. Ce n'est pas ce qu'on observe et c'est cela qui est inquiétant.

Le sénateur Massicotte : Aujourd'hui, notre investissement est beaucoup plus élevé que notre taux d'épargne. On emprunte de l'argent d'autres secteurs ou d'autres pays comme tels et, indirectement, on donne l'argument que cela affecte le dollar canadien. C'est négatif. Éventuellement, il faudra régler cette question.

M. Suret : Le différentiel du taux de change joue plus que ce déséquilibre, mais je vais laisser les macroéconomistes s'arranger avec cela.

Senator Plamondon: My question is about labour-sponsored funds and it is for Mr. Suret. I have problems understanding that, on the one hand, you are saying that labour-sponsored funds, especially in Quebec, are going into bond funds and private corporations that are in a growth period and therefore do not actually need extra funds. On the other hand, you are saying that if those funds were invested in small venture companies, then it would not be productive. I would like to know when it would be advisable to invest in something risky rather than in a sure thing based on what you were telling us before about the labour-sponsored funds?

My second question: What are our priorities? My question is for the three witnesses. Is it enough to cut costs or should we not invest in human beings, instead? This brings me back to education. Are our children and future generations being trained to be critical thinkers, to innovate, to think or will they simply be trained to do work that will give them good grades and that won't leave much room for critical thinking? Have you stopped to look at this faculty that people have to be objective and to be able to think in order to innovate?

Mr. Courtois, you were addressing technology. You can have a technology which is very productive today, but which, tomorrow, will be replaced by another one and trashed by the consumers. I am thinking about computers and their paraphernalia.

My third question concerns the fact that Canadian business is less and less Canadian because of acquisitions and globalization. For example, Canada wants to increase from 30 per cent to 100 per cent the amount of pension funds that can be invested outside of Canada. Do you think that could harm productivity?

Mr. Suret: As far as labour-sponsored funds go, I said the funds invested about 30 per cent of their assets in small private corporations. The rest goes to bonds and elsewhere. The first thing it tells us is that there is not a big enough pool of profitable investments and they cannot invest all the funds that they have.

In the Quebec case, they are pulling in \$1.3 billion a year and they can only invest about \$200 million. They have to invest the rest where they can so they have to take on investment projects with a very low profit margin.

Senator Plamondon: So the fund is economically viable but not its objective. Is that it?

Mr. Suret: The fund does not have enough good projects to ensure its economic viability. So it has to invest in all kinds of things and you wind up with the results that you get. It is a question of imbalance between what is being done and real needs. On the other hand, the real needs, as we know them, and what is called the equity gap, present themselves during the first stages of a business start-up. That is where the State has to step in.

Le sénateur Plamondon: Ma question concerne le fonds des travailleurs et elle s'adresse à M. Suret. J'ai de la misère à comprendre que d'un côté, vous dites que les fonds de travailleurs vont, au Québec particulièrement, vers les fonds d'obligations, vers les sociétés fermées qui sont en croissance, donc qui n'ont pas besoin de fonds supplémentaires. D'un autre côté, vous nous dites que si ces fonds étaient investis dans de petites sociétés à risque, ce ne serait pas productif. J'aimerais savoir quant est-ce qu'il serait conseillé d'investir dans quelque chose à risque plutôt que d'investir dans quelque chose de certain par rapport à ce que vous nous disiez sur le fonds des travailleurs?

Ma deuxième question: quelles sont nos priorités? Ma question s'adresse aux trois témoins. Couper dans les coûts estil suffisant ou ne devrions-nous pas investir plutôt dans l'être humain? Je reviens à l'éducation. Est-ce que nos enfants et les générations qui s'en viennent sont formés à être critiques, à innover, à penser ou simplement seront-ils formés à produire des travaux qui vont générer des notes et qui ne laisseront pas beaucoup de place pour une pensée critique? Vous êtes-vous attardé à la faculté que les gens ont d'être objectifs et de pouvoir penser pour pouvoir innover?

Monsieur Courtois, vous nous parlez des technologies. Vous pouvez avoir une technologie, qui est très productive aujourd'hui, mais qui, demain, sera remplacée par une autre, et les consommateurs la mettront à la poubelle, je pense aux ordinateurs et à tout ce qui est connexe.

Ma troisième question concerne le fait que les entreprises canadiennes sont de moins en moins canadiennes, et ceci à cause des acquisitions en relation avec la mondialisation. Par exemple, le Canada veut augmenter de 30 p. 100 à 100 p. 100 l'investissement de ses fonds de retraite à l'extérieur du Canada. Croyez-vous que cela puisse nuire à la productivité?

M. Suret: Concernant les Fonds de travailleurs, j'ai dit que les fonds investissaient environ 30 p. 100 dans des petites sociétés fermées. Le reste est composé d'obligations et autres. Cela traduit une première chose, c'est-à-dire l'absence d'un bassin suffisant d'investissements rentables, et ils ne sont pas capables d'investir la totalité des fonds qu'ils acquièrent.

Dans le cas du Québec, il a 1,3 milliard de dollars par année et on peut investir environ 200 millions de dollars. Ils sont obligés d'investir le reste où ils peuvent et ils sont donc obligés de prendre des projets d'investissement très peu rentables.

Le sénateur Plamondon: Le fonds est donc rentable, mais pas l'objectif du fonds. Est-ce bien cela?

M. Suret: Le fonds n'a pas assez de bons projets pour assurer sa rentabilité. Il est donc obligé d'investir un peu n'importe où et on se retrouve avec les résultats qu'on a. C'est un problème de déséquilibre entre l'intervention et les besoins réels. Par ailleurs, les besoins réels tels qu'on les connaît, et ce qu'on appelle l'écart d'équité, se situent au niveau des premières phases de démarrage des entreprises. C'est là que l'État doit intervenir.

Now, with labour-sponsored funds, they can intervene just about anywhere. They even have the right to invest, as they do, in real estate in Poland and in terms of Canadian competitivity, I cannot see how investing in that sector over there can be useful.

As for your second question, I share your concern about universities. The Soros Foundation is doing a lot of good work on that right now. They are very worried, more specifically, about business taking over universities. They allege that more and more people will be trained to produce in the short term and that short-term research will be done with business in mind, rather than doing fundamental research. So I quite share your concern in that area.

Mr. Courtois: Our sector has a view on this which is not necessarily where the problem comes in. It is true that Canada has to continue building up a strong scientific capacity because that is absolutely essential in today's world. However, in our sector, we are seeing that success for a country like Canada is not generating more science PhDs than India or more engineers than China. We won't be able to do that. So, what advantages do we have? Our graduates, then, must be able to think critically and they need a broader education, education in the aspects of human interactivity.

We are noticing that business has a weakness on the selling and marketing side of products. There is a danger of producing innovations that do not generate jobs or improvements in quality of life in Canada because we are weaker than some others in marketing our ideas even though we are considered as being a very open country.

You need a broader education for this and there is something lacking in what we are teaching our youth in that area. We have to educate them to have more open minds. They also have to be able to interact with people and customers because you have to sell to those people. It is true that we represent business and that is the kind of knowledge we want to see, but we realize that for a country like Canada, you need more than just a focused education.

Senator Plamondon: So there is a deficiency in that sector.

Mr. Courtois: Yes, absolutely.

[English]

Senator Oliver: I have two brief questions about productivity for Mr. Courtois. You mentioned the word "clusters" in your direct testimony and in an answer. Would it improve our productivity in Canada if we had more technology clusters in large university towns like Vancouver, Toronto, Montreal and Halifax? Halifax has six universities. We could start commercializing some of the research we did there. Would that help with productivity?

Or, dans les Fonds de travailleurs, ils peuvent intervenir à peu près n'importe où. Ils ont même le droit d'investir comme ils le font dans l'immobilier en Pologne, et je ne vois pas comment cela peut rapporter, en terme de compétitivité canadienne, d'investir là-bas dans ce secteur.

Concernant votre seconde question, je partage votre inquiétude au niveau des universités. Il y a un très bon travail qui se fait présentement par la Fondation Soros sur cette problématique. Ils sont très inquiets, en particulier, de la mainmise des entreprises sur les universités. Ils allèguent que de plus en plus les gens seront formés à produire à court terme, on fera de la recherche à court terme dans une optique d'entreprise et non plus dans l'optique fondamentale. Je partage donc tout à fait votre inquiétude sur cet aspect.

M. Courtois: Notre secteur a une perspective à ce sujet qui n'est pas nécessairement là où entre en jeu la problématique. Il est vrai que le Canada doit continuer à se bâtir une capacité scientifique forte, parce que dans le monde d'aujourd'hui c'est absolument essentiel. On s'aperçoit toutefois que, dans notre secteur, le succès pour un pays comme le Canada n'est pas de générer plus de docteurs en science que l'Inde ou plus d'ingénieurs que la Chine. Nous ne pourrons pas le faire. Quels sont donc nos avantages? Il faut justement que nos diplômés aient un sens critique et qu'ils reçoivent une formation plus large, une formation dans les aspects d'interactivité humaine.

Nous remarquons dans l'entreprise une faiblesse du côté du marketing et de la mise en marché des produits. Il y a un danger de produire des innovations qui ne génèrent pas d'emplois ou d'amélioration du niveau de vie au Canada, parce que nous sommes moins forts que certains autres dans le domaine des idées de marketing, et ce même si nous sommes considérés un pays très ouvert.

Cela nécessite une formation plus complète et il y a une lacune du côté de la formation de nos jeunes. Il faut les former afin qu'ils aient un esprit plus ouvert. Il faut aussi qu'ils fassent preuve d'interaction avec les gens et les clients, car il faut vendre à des gens. C'est vrai que nous sommes des entreprises et ce sont les connaissances que nous voulons voir, mais nous réalisons que, pour un pays comme le Canada, cela prend davantage qu'une formation étroite.

Le sénateur Plamondon : C'est donc un secteur défaillant.

M. Courtois: Oui, tout à fait.

[Traduction]

Le sénateur Oliver: J'aurais deux petites questions à poser à M. Courtois en ce qui concerne la productivité. Dans votre témoignage comme dans votre réponse, vous avez parlé de « grappes ». La productivité canadienne serait-elle meilleure si nous avions plus de grappes technologiques dans les grandes villes universitaires comme Vancouver, Toronto, Montréal et Halifax? Halifax compte six universités. Nous pourrions commencer à commercialiser certains travaux de recherche qui y ont été faits. Cela améliorerait-il la productivité?

If we had more electronic business solutions in procurement, supply chain management and so on led by government so that industry would start to employ it as well, would this help our productivity in Canada?

Mr. Courtois: Yes to both. Obviously, cluster are extremely high performing in an economy. They create a critical mass and things get attracted to them. Governments, on the other hand, cannot create clusters. Clusters have to come. You need a combination of a university environment and a business environment built around a specialty that can be world beating, and you build around that.

Senator Oliver: Can government be a catalyst for it?

Mr. Courtois: Yes, the government can put in money. Sometimes, when we see a real cluster developing, government can put in some enhancement money when the right formula is there. The right formula must be the combination of something that is driven by the market, a market pull as opposed to technology push or skills push. Community has to get involved. We are getting to know what the formula is for clusters. You cannot create them, but when you see them beginning to happen, you can accelerate them a bit.

The government as a lead user makes a big difference. When you are talking about commercialization of innovations, governments spend a lot of money. They can get the virtuous circle. They get the benefit of innovation, and they can help stimulate, at early stages of commercialization, as a lead user. Hence, they get the double benefit of not only improving their operations but also taking something that is at an early stage of commercialization and giving it that extra push. Governments should very much count on that. In our industry, many people are worldwide successes, and in many cases government business at the start has been quite instrumental in that. We are not advocating that you throw money at it. We are advocating cases where governments can be better as a result.

Mr. Veldhuis: I disagree. We have a government innovation agenda that has reached over \$9 billion, another \$800 million allocated in the 2005 budget, and our R & D as a percentage of GDP is still low. It is declining relative to other countries, to the U.S. Again, this notion that activist government will somehow stimulate innovation and progress does not bear any fruit. Government is there to provide the type of environment that gives businesses the incentive to come in and invest in R & D.

Notre productivité serait-elle également meilleure au Canada si le gouvernement adoptait davantage de solutions commerciales électroniques au niveau des acquisitions, de la gestion de la chaîne d'approvisionnement, et cetera, ce qui ferait que l'industrie emboîterait le pas?

M. Courtois: Oui dans les deux cas. Il est évident que dans une économie, quelle qu'elle soit, les regroupements sont extrêmement performants. Ils créent une masse critique et ont l'effet d'un aimant. En revanche, les gouvernements ne peuvent pas créer de grappes. Les grappes doivent venir spontanément. Il faut au départ un environnement universitaire et un environnement d'affaires qui se combinent dans une spécialité pour devenir un exemple pour le reste du monde, et à partir de là le mouvement suit

Le sénateur Olivier : Mais le gouvernement peut-il faire fonction de catalyseur?

M. Courtois: Oui, il peut injecter de l'argent. Il arrive, lorsqu'une grappe est en train de se constituer, que le gouvernement puisse mettre un peu d'argent pour accélérer les choses lorsque la formule est la bonne. Mais la bonne formule doit être une combinaison de plusieurs éléments, quelque chose qui est poussé par le marché, quelque chose qui soit entraîné par le marché plutôt que poussé par la technologie ou telle ou telle compétence. Il faut également que la collectivité intervienne. Nous commençons à bien connaître quelle est la bonne formule pour les grappes. Il est impossible d'en créer, mais lorsqu'on en voit apparaître, on peut accélérer un peu le mouvement.

Lorsque le gouvernement est le principal utilisateur, cela peut faire une grosse différence. Et lorsqu'il s'agit de commercialiser l'innovation, les gouvernements dépensent beaucoup d'argent. Ce sont eux qui peuvent rendre le cercle virtueux. Ce sont eux qui tirent profit de l'innovation et ils peuvent contribuer à la stimuler, au tout début de la commercialisation, parce qu'ils sont les utilisateurs principaux. Par conséquent, ils en tirent un double bénéfice, non seulement en améliorant leur propre fonctionnement, mais également en prenant quelque chose qui en est au tout début de la commercialisation en lui donnant un petit coup de pouce supplémentaire. Les gouvernements devraient beaucoup compter là-dessus. Chez nous, il v a beaucoup de gens qui ont réussi à l'échelle mondiale et, bien souvent, les commandes de l'État au tout début du processus ont été extrêmement utiles. Nous ne préconisons pas pour autant au gouvernement de jeter de l'argent dans ce genre de choses. Ce que nous disons, c'est qu'il y a des exemples où les gouvernements se porteraient mieux s'ils intervenaient financièrement.

M. Veldhuis: Je ne suis pas d'accord. Le programme de l'innovation du gouvernement canadien a dépassé les 9 milliards de dollars, 800 millions de plus lui ont été ajoutés dans le budget de 2005, mais le pourcentage de notre PIB consacré aux dépenses en R et D reste faible. Il diminue par rapport aux autres pays, par rapport aux États-Unis. Ici encore, l'idée qu'un gouvernement militant dans ce domaine puisse on ne sait trop comment stimuler l'innovation et le progrès ne tient pas la route. Le gouvernement est là pour créer un environnement tel que l'entreprise soit poussée à intervenir et à investir dans la R-D.

Mr. Courtois: If I may, to put a perspective on that, you have to understand the role of government and the role of business. It is not the role of government to commercialize; that is the role of business. However, it is the role of government to build up our country's scientific capability. Businesses will then use the individuals to sell products from that. When you get the roles right, then you can do the spending right.

Mr. Veldhuis: I disagree. Look at the countries that have high rates of productivity growth. They create the type of environments where businesses invest in technology and are leading edge in technological process. Government intervention, throughout history, has failed at providing those types of innovations.

The Chairman: We will be interested in your emails to us about both those positions.

Senator Tkachuk: You said payroll taxes were less a drag on productivity than corporate taxes. Could you explain that further? I always thought that payroll taxes were a drag on productivity.

Mr. Veldhuis: In terms of productivity, the main thing that affects productivity is the amount of capital that workers have. If you penalize or take away the incentive to invest in capital, that will harm your standard of living the most. Therefore, taxes that are a direct tax on capital, such as corporate income taxes, capital taxes, sales taxes on business inputs, are the taxes that will have the most detrimental effect.

Senator Tkachuk: We are running EI surpluses. Those surpluses are then directed into general government revenue. Obviously, they are in excess of what is needed to do the program. Therefore, if the worker had kept it, there would be more savings and more investment. All of those things would be happening that are not happening because that money is just used up.

Mr. Veldhuis: That is right. I do not disagree with you. Certainly, if you reduce the taxes on individuals, payroll and income taxes, you will get increased savings and increased investment and increased risk taking and entrepreneurial activity. Which one is more harmful in terms of the economy? The research shows it is capital taxes rather than payroll taxes.

Senator Tkachuk: Because of the shortfall, our Canada Pension Plan is now 9.9 percent, either paid individually as self-employed or split by working for somebody else. All that cash is to pay back for programming that has already been spent over the last two or three decades; that is the reason that we are short. Is that a huge drag on productivity? That is coupled with the fact that it is low-income earners, those between \$3,500 and \$40,000, that are

M. Courtois: Si vous me permettez, pour mettre les choses un peu en contexte, il importe de bien comprendre le rôle du gouvernement et le rôle de l'entreprise. Il n'appartient pas au gouvernement de vendre, c'est à l'entreprise à le faire. Par contre, le gouvernement a pour rôle de donner au pays une capacité scientifique. À ce moment-là, l'entreprise va utiliser des gens pour vendre des choses qui sont issues de cela. Lorsque les rôles sont bien assumés, à ce moment-là on peut dépenser à bon escient.

M. Veldhuis: Je ne suis pas d'accord. Regardez les pays où la productivité augmente très rapidement. Ces pays se donnent un environnement tel que l'entreprise peut investir dans la technologie et rester à la fine pointe. L'histoire a montré que l'intervention de l'État n'a jamais réussi à produire ce genre d'innovation.

Le président : Nous aimerions beaucoup que vous nous fassiez parvenir par courriel vos positions dans ces deux cas.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez dit que les impôts sur la masse salariale étaient moins pénalisants pour la productivité que l'impôt sur les bénéfices des entreprises. Pourriez-vous être un peu plus précis? J'ai toujours cru personnellement que les taxes sur la masse salariale freinaient la productivité.

M. Veldhuis: En ce qui concerne la productivité, le principal élément qui influe sur la productivité est le capital dont disposent les travailleurs. Si on pénalise, si on élimine tout ce qui incite à investir en capital, c'est cela qui nuira le plus au niveau de vie. Ainsi, tout ce qui taxe directement le capital, par exemple, les taxes sur le revenu des entreprises, l'impôt sur le capital, la taxe de vente sur les intrants commerciaux, tout cela a l'effet le plus néfaste qui soit sur la productivité.

Le sénateur Tkachuk: Le fonds de l'assurance-emploi est constamment excédentaire. Ces excédents sont versés au Trésor public. Manifestement, le gouvernement touche plus que ce qu'il lui en coûte pour gérer ce programme. Par conséquent, si les salariés pouvaient garder cet argent, ils pourraient économiser davantage et donc investir davantage aussi. Il y a toutes sortes de choses qui pourraient se produire et qui ne se produisent pas parce que cet argent disparaît.

M. Veldhuis: C'est exact, je n'en disconviens pas. Il est certain que si on réduit la fiscalité qui frappe les particuliers, les cotisations sociales et l'impôt sur le revenu, l'épargne augmentent, l'investissement augmente, la prise de risques augmente aussi, de même que l'activité des entreprises. Pour l'économie, qu'est-ce qui est le plus nuisible? Les travaux de recherche démontrent que l'impôt sur le capital est plus nuisible que les taxes sur la masse salariale.

Le sénateur Tkachuk: En raison du déficit, le Régime de pensions du Canada est actuellement à 9,9 p. 100 de taux de cotisation, des cotisations qui sont payées par les travailleurs autonomes ou conjointement par le salarié et par son employeur. Tout cet argent sert à payer des dépenses qui ont déjà été faites depuis 20 ou 30 ans, et c'est pour cette raison qu'il y a un trou dans la caisse. Est-ce un frein énorme pour la productivité? Cela

paying all of the need for future generations rather than it being split all the way up. That must be a drag on productivity.

Mr. Veldhuis: It is even worse than those that are earning \$40,000. If you look at the 1997 reforms, most people would be outraged if they knew where most of the money came from. Most of the money came from freezing the exemption, not increasing the \$3,500 exemption at inflation. Therefore, our newspaper carriers are the ones that saved this program.

Does it have a drag on productivity? It certainly has a drag on savings, the amount of money that lower-income earners have to save. The government has not done a good job of addressing the fact that we could get more savings out of lower-income people if we had the right sort of programs.

The RRSP program is good if you earn a certain amount of money; but if you are a low-income earlier, there could be different programs, like prepaid tax programs, where you pay the tax first and then you do not pay any tax when you take it out. There are other ways of inducing lower-income people to save.

Senator Angus: I am told by some guru in the field that in terms of the Canada-U.S. productivity gap, one of the negative factors that we face here in Canada, quite apart from the ones you have mentioned, has to do with our cold climate. I was surprised to hear that, and then I thought about it. In certain industries, there are expenses involved with heating, and clothing and working conditions are other factors. Is there anything to this?

Mr. Courtois: I am not sure. I have not heard that as being one of the negative factors. Indeed, if anything, in history, it has probably been a positive. Sometimes when people face challenges, they try harder and in more innovative ways. The fact that we are ahead of the rest of the world in telecommunications has often been attributed, at least in part, to our climate because we have to.

Mr. Veldhuis: If you look at Hong Kong in the 1950s — this is an island that has no natural resources and is virtually a rock. It has been remarkable in improving living standards, probably the highest rate of economic growth because it is the most economically free economy. The government does not get involved. It is easy there to invest and to create business and jobs.

s'ajoute au fait que ce sont les petits salariés, ceux qui gagnent entre 3 500 \$ et 40 000 \$ par an qui paient tout ce dont auront besoin les générations à venir, au lieu qu'il y ait partage équitable tout le long de l'échelle. Cela doit sûrement nuire à la productivité.

M. Veldhuis: C'est encore pire que ceux qui gagnent 40 000 \$. Lorsqu'on regarde les réformes de 1997, la plupart des gens seraient outrés d'apprendre d'où venait l'essentiel de tout cet argent. Le plus clair de tout cet argent venait du gel de l'exemption, de sa non-indexation. Par conséquent, ce sont les petits livreurs de journaux qui ont été le salut du programme.

Cela nuit-il à la productivité? Cela nuit assurément à l'épargne, à ce que les petits salariés doivent économiser. Le gouvernement n'a pas vraiment fait grand-chose pour exploiter le fait qu'avec des programmes bien conçus, les petits salariés seraient en mesure d'épargner davantage.

Les REER sont un excellent vecteur pourvu qu'on gagne suffisamment d'argent. Mais pour les petits salariés, il pourrait y avoir d'autres types de programmes, par exemple, des programmes permettant d'épargner une partie de son revenu après impôt, ce qui en exonérerait le produit au moment où on l'utilise. Il y a toutes sortes d'autres façons d'inciter les petits salariés à économiser.

Le sénateur Angus: Un de ces gourous de la finance me disait, en parlant de l'écart de productivité entre le Canada et les États-Unis, que l'un des facteurs négatifs dont nous sommes victimes ici au Canada, en plus de ceux que vous avez déjà mentionnés, est la rigueur de notre climat. J'étais très étonné de l'entendre dire cela, mais ensuite j'y ai réfléchi. Il est certain que certaines industries doivent dépenser de l'argent pour le chauffage, les vêtements, les conditions de travail, etc. Cet argument a-t-il une certaine validité?

M. Courtois: Je ne suis pas certain. Je n'ai jamais entendu parler de cela dans les facteurs négatifs. Au contraire, cela a probablement été, historiquement parlant, un facteur plutôt positif. Lorsque la vie n'est pas facile, les gens réagissent parfois en faisant preuve de plus de courage et de plus d'ingéniosité. Le fait que, dans le domaine des télécommunications nous soyons loin en avance par rapport au reste du monde, a souvent été attribué, en partie du moins, à la rigueur de notre climat qui faisait que nous n'avions pas le choix.

M. Veldhuis: Si on songe à ce qu'était Hong Kong dans les années 50 — une île dépourvue de ressources naturelles, un rocher quasiment nu —, on voit bien que cette enclave a réussi de façon assez remarquable à améliorer sa qualité de vie, et elle affiche probablement le taux de croissance économique le plus élevé parce que c'est également l'économie la plus libre. Le gouvernement n'intervient absolument. Il est donc facile d'y investir, de créer de l'activité économique et des emplois.

[Translation]

Senator Massicotte: Mr. Suret, your business has a good reputation and you do a lot of research. Do you agree with the answer that we got before that taxes on the workforce are less important than taxes on capital to increase productivity?

Mr. Suret: The capital tax is in fact the key element.

Senator Massicotte: How important is infrastructure in comparison with productivity? Should it be financed by the federal government or by the municipal government?

Mr. Suret: We could start by cleaning up the tax system and regaining funds in terms of tax expenditures. These are things that we do not often think about. We could clean up the vast majority of tax expenditures and come up with enough money to provide a partial or total capital gains exemption. It would be a simple shift. There is no need to come up with other ways of financing. The people at C.D. Howe have been making those recommendations for a long time.

[English]

Senator Massicotte: Productivity is deemed to be the solution to the coming demographic challenge we have in our country. What could we do to help? Obviously, productivity is measured per capita, and a lower percentage of our population will be working 20 years from now than it is today. What should we do to help achieve that significant productivity gain we must have to even maintain our quality of life?

Mr. Veldhuis: The only way we will maintain the programs Canadians have chosen — health care and education — is to grow the base of our economy. The only way you do that is to get workers producing more per hour that they work. The only way to do that is to get the business investment that we need. You also need the human capital, but Canada does well on human capital. You need the business investment, and the way you do that is by not penalizing business investment.

The Chairman: I want to make a comment. Perhaps you can respond in writing.

When we start gathering these analyses, either comparing us to the United States or comparing us to the OECD or to other countries — high cost, low cost, soft climate, hard climate — it is clear that Canada is facing a crisis of productivity, wherever you look. We are underproducing, and it is a form of economic separation. We are economically separating ourselves from the more productive countries in the world.

When you think about this, perhaps you will come back to us with some specific recommendations that we could make. This is very troubling to all of us. You can sense it by each of the senators

[Français]

Le sénateur Massicotte : Monsieur Suret, votre entreprise a une bonne réputation et vous faites beaucoup de recherche. Êtes-vous d'accord avec la réponse qu'on a obtenue tantôt selon laquelle les taxes de la main-d'oeuvre sont moins importantes que les taxes sur le capital pour augmenter la productivité?

M. Suret : La taxe sur le capital est effectivement l'élément clé.

Le sénateur Massicotte : Quelle importance peut-on donner à l'infrastructure par rapport à la productivité? Devrait-elle être financée par le gouvernement fédéral ou par le gouvernement municipal?

M. Suret: On pourrait déjà nettoyer la fiscalité et regagner en termes de dépenses fiscales. Ce sont des choses auxquelles on ne pense pas beaucoup. On pourrait nettoyer une très grande partie des dépenses fiscales et gagner suffisamment d'argent pour faire une exemption partielle ou totale du gain en capital. Ce serait simplement un déplacement. Il n'y a pas à financer autrement. Ce sont les recommandations des gens de C.-D. Howe depuis longtemps.

[Traduction]

Le sénateur Massicotte : La productivité est censée être la solution au problème démographique qui s'annonce au Canada. Que pouvons-nous faire pour faciliter les choses? Il est évident que la productivité se mesure par habitant, et que d'ici 20 ans, notre population active sera moins élevée qu'à l'heure actuelle en pourcentage de la population totale. Que devrions-nous faire pour obtenir ces gains de productivité importants dont nous allons avoir besoin pour conserver notre qualité de vie?

M. Veldhuis: La seule façon de parvenir à conserver les programmes que la population a voulus — santé et éducation — serait d'élargir la base de notre économie. La seule façon d'y parvenir, c'est de faire en sorte que les travailleurs produisent davantage par heure travaillée. La seule façon d'y parvenir, c'est d'attirer les investissements commerciaux dont nous avons besoin. Il faut également un capital humain, mais à ce titre-là, le Canada s'en tire bien. Il faut par contre des investissements commerciaux, et pour avoir des investissements commerciaux, il ne faut pas que ceux-ci soient pénalisés.

Le président : Je voudrais faire un commentaire. Vous pouvez peut-être y répondre par écrit.

Lorsque nous commençons à réunir toutes ces analyses qui nous comparent soit aux États-Unis, soit à l'OCDE, soit encore à d'autres pays — coûts élevés, faibles coûts, climat tempéré, climat vigoureux — il est clair que le Canada est en pleine crise de productivité, peu importe dans quel secteur on regarde. Nous sommes en état de sous-production, c'est même une forme de séparation économique. Économiquement parlant, nous nous distançons des pays les plus productifs au monde.

Après y avoir réfléchi, vous pourrez peut-être nous formuler des recommandations précises dont nous pourrions nous inspirer. Tout cela nous perturbe tous beaucoup. Vous pouvez d'ailleurs who are concerned. We do not know the answers. We hope to get some of the answers, or some feeling.

In each statistic and chart we have looked at, whether it is from Statistics Canada or the private sector, the economic separation is on. It is on in terms of productivity. We would be interested in you coming back after you listen to the rest of the evidence and giving us more focussed responses. We thank you for your attendance today, for your preparation and briefs.

We now have another set of witnesses. Welcome. We are delighted that you are here with us today. We are continuing our experimental round table study in productivity and competition. We have many questions but not too many answers. We are delighted to welcome Mr. Andrew Sharpe and Mr. Bruce Winchester.

Please proceed, gentlemen.

Mr. Bruce Winchester, Director of Research Services, Atlantic Institute for Market Studies: Honourable senators, you are to be congratulated for using your position as distinguished public representatives to deliberate on this important issue.

Improving productivity matters because without at least matching the output per worker of our competitor nations, the very foundation of our social contract in Canada would be in jeopardy. From the perspective of the public policy think tank that happens to be located in Atlantic Canada, the Atlantic Institute for Market Studies, AIMS, has seen firsthand the pernicious impact of the decline in productivity. Atlantic Canada's challenge in accomplishing economic convergence with the rest of Canada is parallel to the overarching challenge of improving national productivity. Barriers to greater prosperity in Atlantic Canada can be grouped into three categories — public policy barriers, human capital barriers and barriers to the adoption of new technologies. These do not function in isolation but they do have distinct characteristics.

Over the past few years, AIMS has published extensively on these subjects. In particular, I draw the attention of senators to our studies on equalization, in particular the report entitled "Taxing Incentives," which shows the pernicious impacts of equalization on provincial taxes. It is important to think about one of the conclusions the author found, which is that the provinces in receipt of equalization tend to have higher tax rates and tend to impose heftier taxes on weaker bases. These are capital taxes and business taxes. They are the ones we refer to when speaking to improving productivity.

bien le sentir en écoutant les sénateurs qui se sont interpellés. Nous ignorons les réponses. Nous espérons pouvoir en obtenir quelquesunes, ou au moins une idée de ce qu'elles pourraient être.

Dans tous les tableaux, dans toutes les statistiques que nous avons examinées, peu importe leurs sources, Statistique Canada ou le secteur privé, on constate cette séparation économique. Et tout tourne autour de la productivité. Lorsque vous aurez entendu le reste des témoignages, nous aimerions beaucoup que vous puissiez revenir et nous donner des réponses mieux ciblées. Nous vous remercions d'être venus aujourd'hui, de vous être bien préparés et de nous avoir remis des mémoires.

Nous allons maintenant entendre une autre fournée de témoins. Bienvenue à tous. Nous sommes ravis de vous voir aujourd'hui. Nous poursuivons cette étude un peu expérimentale en table ronde qui est consacrée à la productivité et à la concurrence. Nous avons de très nombreuses questions mais guère de réponses. Nous sommes ravis d'accueillir M. Andrew Sharp et M. Bruce Winchester.

La parole est à vous, messieurs.

M. Bruce Winchester, directeur des services de recherche, Atlantic Institute for Market Studies: Honorables sénateurs, vous méritez des félicitations pour avoir utilisé votre charge d'éminents représentants de la population pour délibérer de cette question importante.

Il est important d'améliorer la productivité parce que si nous ne parvenons pas au minimum d'égaler les pays qui sont nos concurrents en matière de production par travailleur, le fondement même de notre contrat social canadien risque d'être compromis. Du point de vue de ce groupe de réflexion sur les politiques publiques qui, fortuitement, est situé dans la région Atlantique, l'Atlantic Institute for Market Studies ou AIMS a constaté de façon tout à fait directe l'impact pernicieux du déclin de la productivité. Le problème de la région atlantique soucieuse d'arriver à une convergence économique avec le reste du pays s'inscrit dans le droit fil d'un enjeu plus général, améliorer la productivité nationale. Les obstacles qui entravent l'amélioration de la prospérité de l'Atlantique peuvent être classés en trois catégories : les obstacles attribuables aux politiques publiques, les obstacles attribuables au capital humain et les obstacles attribuables à l'implantation de nouvelles technologies. Ces trois catégories d'obstacles n'agissent pas en autonomie, mais elles ont des caractéristiques propres.

Depuis quelques années, l'AIMS publie énormément d'articles sur ces questions. J'attire en particulier l'attention des sénateurs sur nos études concernant la péréquation, et en particulier sur un rapport intitulé « Taxing Incentives » qui montrent les effets pernicieux de la péréquation sur la fiscalité provinciale. Il est important de songer à l'une des conclusions de l'auteur, en l'occurrence, que les provinces qui bénéficient de la péréquation tendent à imposer des barèmes fiscaux plus élevés et des taxes plus lourdes à des bases plus faibles. Il y a l'impôt sur le capital et l'impôt sur le revenu des entreprises. Ce sont ces deux impôts-là que nous invoquons lorsque nous parlons d'améliorer la productivité.

In addition, the federal government has piled on top of equalization a system of regional subsidies and support. As of this year, the federal government will handout about \$1.8 billion to help support industries in economically disadvantaged parts of the country. In the case of Atlantic Canada, the biggest of these agencies, the Atlantic Canada Opportunities Agency, ACOA, has played a dubious role in the region's economy. While it is often touted as bringing productive innovation to the region, unfortunately, that is not what the grants and contributions given out by the agency have done. More often, they have hindered productivity. In particular, rather than increasing the available pool of investment capital, ACOA's free money has pushed out investors who cannot compete with these kinds of terms, namely low-cost borrowing. As a result, we hear from firms pursuing innovation, and they tend to balk at the bureaucratic approach of ACOA in the face of diminished options for securing private capital investment. It is a vicious circle. The ACOA money pushes out money and then the high provincial capital and business tax rates also push out more money. It is tough for those firms trying to be innovative in the Atlantic region.

At the other extreme, there is a kind of revolving-door support engaged in by ACOA, whereby they come back time and time again, in the parlance of ACOA, "to maintain jobs." The problem is that, as ACOA contributes money to maintaining jobs, they are effectively subsidizing less productive industries, which is to say, the federal government's policy is subsidizing less productive industries. Basically, this grant is making up for the fact that it is more expensive to produce in the Atlantic region. Certainly, this is one of the barriers to productivity that we see in Atlantic Canada. In both cases, less intervention on the part of government would be a good thing.

The next public policy barrier is labour, which tends to bleed into the realm of human capital. Employment Insurance, which is perhaps one of the most hotly debated and paradoxical programs in Atlantic Canada, is hotly charged because the fear of altered benefits creates a very real and visceral reaction in certain communities that sense any changes would be the death knell for them. However, it is paradoxical that the EI system has created labour shortages. Despite regionally high levels of unemployment, we find examples of firms that are unable to fill positions. We read headlines in the newspapers in Atlantic Canada of entire industries that are either expecting labour shortages or experiencing labour shortages. The bottom line is that people decide to avail themselves of employment insurance in some instances. As a result, there are not enough people to fill the job openings. That has a tremendously negative effect on productivity.

Qui plus est, le gouvernement fédéral a ajouté à la péréquation un système de subventions et d'aide régionale. Cette année-ci, le gouvernement fédéral va décaisser environ 1,8 milliard de dollars pour aider les industries des régions économiquement défavorisées du pays. Dans le cas de la région atlantique, la plus grosse de ces agences, l'APECA, a joué un rôle douteux dans l'économie régionale. Même elle est souvent vantée pour avoir introduit des innovations productives dans la région, malheureusement ce n'est pas là le produit des subventions et contributions accordées par l'agence. Plus souvent, ces subventions et contributions ont freiné la productivité. Au lieu d'accroître, par exemple, le réservoir disponible de capital d'investissement, l'argent offert gratuitement par l'APECA a chassé les investisseurs qui étaient incapables de faire concurrence à ce genre de conditions, c'est-à-dire des emprunts à faible taux. Tout cela a fait que les entreprises en quête d'innovation se plaignent à nous et ont tendance à se rebiffer contre les façons bureaucratiques de l'APECA alors qu'il y a de moins en moins de possibilités pour elles d'accéder à des investissements privés. C'est un cercle vicieux. L'argent de l'APECA chasse l'argent privé, et le mouvement est encore exacerbé par les impôts provinciaux élevés qui frappent le capital et les bénéfices d'entreprises. Pour ces entreprises, il est difficile de faire preuve d'innovation dans la région de l'Atlantique.

Il y a un genre de politique de la porte tournante pratiquée par l'APECA lorsqu'elle dispense ses fonds, qui fait qu'ils viennent sans cesse frapper à nouveau à la porte pour, selon les termes de l'APECA, « conserver l'emploi ». Le problème est qu'à mesure que l'APECA dépense de l'argent pour conserver l'emploi, elle subventionne en fait des industries moins productives, ce qui revient à dire que le gouvernement fédéral a pour politique de subventionner des industries moins productives. Essentiellement, cette subvention vient compenser le fait qu'il est plus coûteux de produire dans l'Atlantique. Il s'agit à ce moment-là d'un des obstacles qui entrave la productivité dans l'Atlantique. Dans les deux cas, il serait bon que le gouvernement réduise son intervention.

Ensuite, il y a au nombre des obstacles attribuables à la politique publique la question de la main-d'œuvre, qui tend à pénétrer le domaine du capital humain. L'assurance-emploi, l'un des programmes probablement les plus chaudement débattus et les plus paradoxaux dans l'Atlantique, est extrêmement contestée parce que la crainte de voir les prestations modifiées crée dans certaines collectivités une réaction très réelle et tout à fait viscérale parce qu'elles considèrent qu'un changement quel qu'il soit sonnerait leur glas. Cela dit, il est paradoxal de voir que le système d'assurance-emploi crée des pénuries de main-d'œuvre. Malgré des taux de chômage régionaux historiquement très élevés, il y a néanmoins des entreprises qui ne parviennent pas à trouver de la main-d'œuvre. Nous lisons dans les journaux de l'Atlantique que des pans entiers de l'industrie craignent ou connaissent déjà des pénuries de main-d'œuvre. Au bout du compte, il y a des gens qui, dans certains cas, décident d'émarger à l'assurance-emploi. Par conséquent, il n'y a pas suffisamment de monde pour répondre aux offres d'emploi. Cela a un impact extrêmement négatif sur la productivité.

There are other negative aspects in terms of productivity. The Employment Insurance program does not allow businesses to engage in a rational marshalling of their resources. If people are stuck in an economic and cultural mode where they are being propped up by unemployment benefits, employers are able to pay their employees less. Those employees do not need to earn as much money because employment insurance fills the gap in their income. At the same time, workers have no incentive to invest in themselves, and so, as a result, many of them are unable and unwilling to invest in new skills, capabilities and abilities to add to productivity. Again, we have this vicious cycle of EI propping up unproductive agencies and of discouraging people from investing in human capital, which we know to be important.

As I mentioned before, at certain times of the year in certain regions, we find labour shortages, which is paradoxical because we think of Atlantic Canada as having extremely high unemployment and needing this program. In additional, we see that high rates of taxes by the local and provincial governments also discourage investment. Hence, these policies combine to make it difficult to encourage productivity in Atlantic Canada. That is part of the reason that the region has not converged with the rest of the country.

One last thing to consider is the failure to adopt new technologies. I will speak to aquaculture because it is an example of a technology that is important to Atlantic Canada. It also demonstrates that, even though innovative and productive technology might be involved, sometimes it is not adopted soon enough, the result of which is many negative effects on the rest of the economy.

There has been movement in the aquaculture industry, but the fundamental problem revolves around the regulatory environment. This environment has substantially discouraged adoption of new technology and thus development of the industry. The current gatherer mode of fishing could be replaced by a more efficient farming mode of production. By changing the production patterns of fishing, secondary fishing industries could also change and adopt new technologies, which is to say that the fishery could be more productive. Then there would be spillover effects, which we are not seeing because the aquaculture industry is not vibrant. These spillover effects are all about technological innovation, in biotechnologies, pharmaceuticals and environmental areas. Without this keystone industry — and we do not have a robust aquaculture industry — nothing happens.

Government needs to rationalize the regulatory and property environment around aquaculture. This is important in Atlantic Canada, but you can also see it nationally. New modes of production will not be adopted if you cannot make it happen. If you do not have high-quality property rights to impose or Mais il y en a d'autres. Le programme d'assurance-emploi ne permet pas aux entreprises d'ordonnancer de façon rationnelle leurs ressources. Lorsque les gens se trouvent pris dans un modèle économique et culturel dans lequel l'assurance-emploi vient compléter leurs revenus, les employeurs peuvent facilement payer moins leurs travailleurs. Ces travailleurs n'ont pas besoin de gagner autant d'argent parce que l'assurance-emploi leur paie un complément. Mais en même temps, les travailleurs n'ont aucun intérêt à s'investir davantage, de sorte que très souvent, ils n'ont ni les moyens, ni la volonté d'acquérir de nouvelles compétences, de nouvelles capacités, de nouvelles habiletés pour améliorer la productivité d'ensemble. Ici encore, c'est le cercle vicieux de l'assurance-emploi qui soutient des agences improductives et qui décourage l'investissement dans le capital humain, à un élément que nous savons être important.

Comme je l'ai déjà dit, dans certaines régions et à certaines époques de l'année, il y a des pénuries de main-d'œuvre, ce qui est tout à fait paradoxal parce que nous voyons toujours l'Atlantique comme une région victime d'un taux extrêmement élevé de chômage et qui a vraiment besoin de ce programme. Par ailleurs, nous constatons également que les taux d'imposition très élevés des gouvernements provinciaux et des administrations locales découragent eux aussi l'investissement. Par conséquent, toutes ces politiques se combinent et font qu'il est difficile d'encourager la productivité dans l'Atlantique. C'est en partie pour cette raison que la région n'a pas réussi sa convergence avec le reste du pays.

Une dernière chose à prendre en compte est le fait que les nouvelles technologies ne sont pas utilisées. Je parlerai de l'aquaculture parce que c'est un bon exemple de technologie importante pour l'Atlantique. C'est également un exemple qui prouve que, même si une technologie innovatrice et productive est peut-être utilisée, elle n'est parfois pas implantée suffisamment vite, avec pour résultat de nombreux effets néfastes pour le reste de l'économie.

L'industrie de l'aquaculture a un peu bougé, c'est vrai, mais le problème fondamental demeure le cadre réglementaire. Cet environnement a beaucoup fait pour décourager l'adoption d'une nouvelle technologie et donc le développement de toute l'industrie. La pêche, qui est le mode d'exploitation halieutique actuel, pourrait facilement être remplacée par l'aquaculture, qui est un mode de production plus efficace. En changeant les modes de production, les industries secondaires pourraient également évoluer et adopter de nouvelles technologies, ce qui veut dire que toute la pêcherie pourrait devenir plus productive. Il y aurait alors des retombées en cascades, des retombées qui n'existent pas pour l'instant parce que l'aquaculture n'est pas dynamique. Ses effets de rejaillissement se feraient tous sentir au niveau de l'innovation technologique, de la biotechnologie, de l'industrie pharmaceutique et de tout ce qui concerne l'environnement. Sans cette industrie de base — et l'aquaculture n'est pas robuste chez nous — il ne se passe rien.

Il faut que le gouvernement rationalise l'environnement réglementaire et celui de l'immobilier en les axant sur l'aquaculture. C'est important de le faire dans l'Atlantique, mais cela pourrait également valoir pour le reste du Canada. Sans cela, il ne pourra pas y avoir d'autres modes de production. Si le régime innovate this new industry, then you will be unable to proceed. At the same time, if you are not assured of the intellectual capital being protected — high-quality property rights protection — then it is difficult to go ahead with certain kinds of innovations.

The institute has published extensively on the aquaculture industry. I would invite honourable senators to take a look at some of the items on our website. I will send some material to the committee clerk as well for the perusal of senators. There is a significant amount of material on this.

The Chairman: Any case studies to prove your point would be welcome.

Mr. Winchester: There is considerable material on our website. We have been internationally recognized for our role in sparking the debate on aquaculture. It is an important issue in Atlantic Canada.

Some people will come before and argue that big programs and broadband environmental regulations will help Canada acquire and develop "the next big thing." If the experience in Atlantic Canada is any indication, government would do better to stay out of the way and stick to its key role in ensuring both physical and intellectual property rights, encouraging investment in human capital and attracting people and investment to the country.

A fundamental reform to equalization payments and EI must be adopted. An expert panel will speak to equalization, and we will go forward and speak to them. However, senators should think about and be aware of the negative impacts of this federal policy. We have seen much about such things as removing disincentives on natural resources, where there may be some changes. The program needs to be changed so that the disincentives for provinces to reduce business taxes and capital taxes can be changed. The federal government can make changes and reduce, but if that is not followed in kind by the provincial governments also reducing some of those burdens, then you will not find a growth of investment in the region.

As well, there needs to be reform to the Employment Insurance program. It can no longer be used to encourage seasonal employment and early, unskilled entry into the workplace. We cannot afford to have that happening when we are trying to improve productivity. The EI program must return to its original intent, as a temporary income-support program. There are many different things that could occur: for example, changing the intensity rule, changing the level at which one must work to qualify for initial benefits.

However, one of the innovations that we talked about is rather interesting and worth considering — that is, changing the premium structure.

des droits en matière immobilière n'est pas suffisamment bon pour cette nouvelle industrie, il sera impossible de progresser. Parallèlement, si rien ne garantit la protection du capital intellectuel — un excellent régime de droits en matière immobilière —, il est difficile de procéder à certaines innovations.

Notre institut a énormément publié au sujet de l'aquaculture et j'invite d'ailleurs les honorables sénateurs à consulter certains de nos articles sur notre site Web. Je vais envoyer de la documentation au greffier ainsi que pour l'édification des sénateurs. Il y a énormément de documentation sur ce sujet.

Le président : Nous vous serions reconnaissants de nous faire parvenir toutes les études de cas à l'appui de votre argumentation.

M. Winchester: Il y a déjà beaucoup de choses sur notre site Web. La façon dont nous avons suscité le débat sur l'aquaculture nous a valu une réputation internationale. C'est un dossier très important pour l'Atlantique.

Certaines personnes viendront vous dire que les gros programmes et une réglementation environnementale tous azimuts aideront le Canada à acquérir et à développer « le prochain gros morceau ». Si on en juge d'après l'expérience de l'Atlantique, le gouvernement aurait plutôt intérêt à rester sur la touche et à se borner à assumer son rôle premier qui est de faire respecter les droits de propriété matérielle et intellectuelle, d'encourager l'investissement dans les ressources humaines, d'attirer au Canada des investissements et du capital humain.

Il faut remanier en profondeur le système de la péréquation et de l'assurance-emploi. Un groupe d'experts vous parlera de la péréquation, et nous allons nous-mêmes nous adresser à lui. Mais les sénateurs devraient également songer aux impacts négatifs de cette politique fédérale et s'en méfier. Il y a eu, nous l'avons vu, beaucoup de choses comme l'élimination des obstacles à l'exploitation des ressources naturelles, où il pourrait y avoir des changements. Ce programme lui aussi doit être modifié afin que tout ce qui empêche les provinces de réduire les impôts sur les bénéfices des entreprises et l'impôt sur le capital puisse être remanié. Le gouvernement fédéral peut apporter des changements et offrir des réductions, mais si les gouvernements provinciaux n'emboîtent pas le pas en réduisant eux aussi certaines de ces charges, les investissements n'augmenteront pas dans la région.

En outre, il faut également remanier le programme d'assurance-emploi. Il ne faut plus que ce programme serve à encourager le travail saisonnier et l'entrée trop active d'une main-d'œuvre trop qualifiée dans le marché du travail. Nous ne pouvons pas nous permettre ce genre de choses alors même que nous nous employons à améliorer la productivité. Le programme d'assurance-emploi doit retrouver ses racines premières, c'est-à-dire redevenir un programme de soutien temporaire du revenu. On pourrait faire toutes sortes de choses, comme modifier la règle de l'intensité, ou encore changer le niveau auquel il faut travailler pour pouvoir être admissible à une première prestation.

Toutefois, l'une des innovations que nous proposons, soit la refonte de la structure des cotisations, est plutôt intéressante et mérite un examen sérieux.

In the United States, employment insurance is done at the state level. There are big differences between the premiums charged to an employer who frequently lays off employees versus one who does not. In fact, premiums are much larger if you lay off your employees. This is important for productive innovation because it will encourage companies to employ people they intend to keep on their payroll. Therefore, those people can invest in their own skills, but also those companies can invest in themselves. If we had a differential premium charge rather than a flat premium that all employers pay under the current system, then we would discourage the kinds of things that we have seen and make these jobs more permanent rather than temporary.

You need only look at the differences between the unemployment rate in New Brunswick and neighbouring Maine where they have this kind of system. We see in Maine that the employment rate is much lower for all of the reasons I have mentioned before.

I will conclude by saying that there are three areas to be considered. We need to look at changing the policy environment so that equalization and employment insurance do not discourage innovation. We need to ensure that, when government intervenes and gets involved in protecting things like property rights, the right kinds of property rights are protected and that the regulatory environment is made simple, more effective. If we do not, those will be substantial barriers to innovation.

The Chairman: Mr. Winchester, I want to suggest to you that we are interested in your general comments, we are interested in macro comments, but we are also interested in statistical support for all or any of your statements. Anything that you can give us in a statistical model to demonstrate the effectiveness of what you are saying would be appreciated. You have made some wide, sweeping analyses of some of the programs. That is fair. We would like to get any statistical models that you can show to demonstrate the efficacy of what you have suggested.

Not to criticize you, Mr. Winchester, but to commend Mr. Sharpe, our next witness, who has done exactly that. He has given us some very interesting statistics to plough through.

Mr. Andrew Sharpe, Executive Director, Centre for the Study of Living Standards: Honourable senators, I thank you for the invitation to appear here today.

The Centre for the Study of Living Standards is an economic research institute based in Ottawa. We are independent and non-profit. We do a significant amount of work in productivity, living standards and economic well-being. We have a journal called the *International Productivity Monitor*, which is distributed throughout the world.

Why is productivity important? Productivity is our economic destiny. If we have a 1 per cent productivity growth, we will see living standards double in 70 years. If we can raise productivity growth rate to 3 per cent, we will double in 24 years. If we can attain 2 per cent productivity growth over the next 30 years, all the problems related to aging in terms of the cost of health care

Aux États-Unis, l'assurance-emploi relève de chaque État. On y observe de grands écarts entre les cotisations que doivent payer les employeurs qui licencient souvent leur personnel et les autres. Les cotisations sont beaucoup plus élevées pour les employeurs qui mettent leurs employés à pied. Cela est très important par rapport à l'innovation productive, car on encourage ainsi les entreprises à garder leurs effectifs. Ces employés sont donc en mesure de se perfectionner et les entreprises d'en tirer parti. Par conséquent, si on substituait à notre taux fixe de cotisations pour tous les employeurs un taux variable, nous assisterions moins au genre de choses qui se sont passées ici, et il y aurait plus d'emplois permanents et moins d'emplois temporaires.

Pour s'en persuader, il suffit de comparer le taux de chômage du Nouveau-Brunswick et celui de son État voisin, le Maine, où le système américain est en vigueur. Le taux du Maine est beaucoup plus faible pour toutes les raisons que j'ai mentionnées.

En conclusion, je dirai que nous devons nous pencher sur trois questions. Il faut modifier les politiques de telle manière que la péréquation et l'assurance-emploi ne nuisent pas à l'innovation. Lorsque le gouvernement intervient afin de protéger des choses comme le droit à la propriété, il faut qu'il protège les droits de propriété appropriés et qu'il opte pour une réglementation plus simple et plus efficace. Il faut veiller à cela car autrement, l'intervention de l'État entraînera de sérieux obstacles à l'innovation.

Le président : Monsieur Winchester, vos remarques générales nous intéressent, mais nous aimerions aussi que vous étayiez toutes vos affirmations à l'aide de données. Nous vous serions reconnaissants de nous fournir tout modèle statistique susceptible de soutenir vos propos. Vous avez exposé des analyses très générales et généralisatrices à propos de certains programmes. Fort bien. Nous aimerions cependant aussi disposer de modèles statistiques établissant le bien-fondé de telles affirmations.

Sans vouloir vous critiquer, monsieur Winchester, c'est précisément ce qu'a fait notre prochain témoin, M. Sharpe, que nous félicitons d'ailleurs. Il nous a en effet fourni des données très intéressantes à consulter.

M. Andrew Sharpe, directeur exécutif, Centre d'études des niveaux de vie: Honorables sénateurs, je vous remercie de l'invitation que vous m'avez faite de témoigner ici aujourd'hui.

Le Centre d'étude des niveaux de vie est un institut de recherche économique indépendant et sans but lucratif situé à Ottawa. Notre organisme effectue de nombreux travaux portant sur la productivité, les niveaux de vie et le bien-être économique. Nous publions aussi une revue, l'*International Productivity Monitor*, dont le rayonnement est international.

Pourquoi la productivité compte-t-elle? Parce qu'elle correspond à notre destin économique. Si la productivité augmente de 1 p. 100, notre niveau de vie doublera en 70 ans, si elle progresse de 3 p. 100, il doublera en 24 ans. Si nous réussissons des gains de productivité de 2 p. 100 au cours des 30 prochaines années, tous les problèmes liés aux coûts des services

and pensions will pretty well evaporate. If we can do well in productivity, we will solve many potentially important societal problems.

However, a perspective on this issue is needed. Productivity is important, but it is not everything. I would argue that economic well-being and quality of life are probably higher-level, more important concepts than productivity. However, productivity contributes significantly to the economic well-being of Canadians and to our quality of life. There are tradeoffs, but overall they are not that important. Hence, it is important that we focus on productivity.

Today, I want to first talk about productivity developments and then about policies to raise productivity. I have put forward six concrete policy suggestions for this committee to consider. I have submitted a document to you that we prepared for this committee on recent developments in productivity in Canada and the United States. I will not talk about that. There is quite a bit of material there. I will summarize the key findings.

What has happened recently is unprecedented in our economic history in terms of productivity developments. In 2003, we attained a productivity growth rate in the business sector of 0.1 per cent a year. In 2004, we did worse — it was zero. Hence, in the last two years, we have had no productivity growth for the business sector in Canada in terms of output per hour, which is probably the best measure of productivity.

On the other hand, the United States has done the opposite. They have had a productivity growth rate of over 4 per cent per year for the last two years. That is a gap of about 8 percentage points between the two countries. The level of output per hour in Canada, as a proportion of that in the United States, has plummeted from 81 per cent in 2002 to 74 per cent in 2004. That is a major deterioration in our relative productivity performance vis-à-vis the United States. We have done a significant amount of work on the reasons behind the gap, and I will refer you to some of our documents in the *International Productivity Monitor*.

Today, however, we are talking more about growth rates.

I will just give a brief overview of what has happened. First, in terms of the United States, what appears to have happened there is acceleration in the pace of technological change. We thought that was the situation in the second half of the 1990s, when productivity increased significantly in the United States. However, since 2000, there has been a second productivity growth rate acceleration in the United States. Now, the trend for productivity growth rate seems to be over 3 per cent a year. This is an extremely positive development for both the United States and for Canada, in the long run, because we tend to lag behind the United States in terms of our economic developments. These technological changes happening in the United States will spill

de santé et des pensions et causés par le vieillissement de la population s'évanouiront. Si nous atteignons un bon niveau de productivité, nous résoudrons bon nombre de problèmes importants de société.

Il faut toutefois mettre les choses en perspective. La productivité a une importance certaine, mais elle n'est pas tout. À mon avis, le bien-être économique et la qualité de vie sont probablement encore plus importants. Il n'empêche que la productivité contribue de façon non négligeable au bien-être économique du Canada et à notre qualité de vie. Cela nous oblige à faire certains compromis, mais ils ne sont pas très lourds de conséquences. Par conséquent, il demeure indispensable de nous concentrer sur la productivité.

Aujourd'hui, j'aimerais d'abord parler des derniers faits observés en matière de productivité et des politiques qui la favorisent. J'ai donc articulé mon exposé à l'intention du comité en six propositions de politiques concrètes. Je vous ai remis un document dans lequel il est question des dernières tendances de la productivité, tant au Canada qu'aux États-Unis. Je n'en parlerai toutefois pas. Les documents sont assez abondants, je me contenterai donc d'en résumer les principales conclusions.

Ce qui s'est passé récemment en matière de productivité est sans précédent dans notre histoire économique. En 2003, notre taux de croissance de la productivité était de 0,1 p. 100 dans le secteur des affaires. En 2004, c'était pire, il était nul. Par conséquent, ces deux dernières années, dans le secteur des entreprises, il n'y a eu aucune croissance de la productivité sur le plan du rendement par heure, probablement la mesure la plus juste de cela.

En revanche, les États-Unis ont connu des résultats opposés. Ces deux dernières années, la productivité a augmenté là-bas à un rythme de 4 p. 100 par année. Cela représente un écart de quelque huit points de pourcentage entre les pays. Au Canada, notre rendement par heure, par rapport à celui des États-Unis, a dégringolé, passant de 81 p. 100 en 2002 à 74 p. 100 en 2004. Il s'agit d'une grave détérioration de la productivité relative. Nous avons étudié de manière assez poussée les raisons qui expliquent une telle différence, et je vous indiquerai lesquels de nos travaux là-dessus vous pouvez consulter dans l'*International Productivity Monitor*.

Aujourd'hui cependant, nous discutons davantage des taux de croissance.

Je vais vous donner une brève vue d'ensemble de ce qui s'est passé. D'abord, aux États-Unis, il semble y avoir eu accélération du changement technologique. Nous croyons avoir observé cela pendant la seconde moitié des années 90, lorsque la productivité a sensiblement augmenté. Toutefois, depuis 2000, il y a eu une deuxième accélération de la croissance de la productivité aux États-Unis. À l'heure actuelle, le rythme annuel semble avoir dépassé 3 p. 100 par année. C'est extrêmement positif, à la fois pour les États-Unis et le Canada à long terme, car notre croissance économique a tendance à tirer de l'arrière par rapport à celle de notre voisin du Sud. On peut donc penser que le Canada finira par bénéficier des changements

over to Canada in the future. It is positive that the United States is doing so well, even though, in the short term, it is leading to an increase in the gap between our two performances.

What is happening in Canada? First, I will preface my remarks by saying I am a hostage to the data that Statistics Canada produces in productivity growth. They are known to change their numbers. They revise the productivity numbers frequently because they revise the output numbers. If you look at the average change over the last six years, it has been 1 per cent per year, which is a significant change. On June 10, they are releasing revised estimates of productivity. You may see an improvement at that time. I do not know if that will happen. It could get worse; I do not know. It is unlikely that they will revise all of it. Let us hope not. If they do, there are some serious problems with our statistical estimates, if there is that much noise in the data.

We have identified three key factors that appear to explain what is happening in Canada, particularly since 2000. This is preliminary analysis, so it is subject to revision. First, the rate of productivity growth in the information and communications technology sector, or ICT, seems to have fallen significantly. In the second half of the 1990s, productivity growth in the ICT-producing sector was around 11 per cent a year. Since 2000, it has been about -1 per cent a year. That sector is relatively small in terms of its size.

The Chairman: That is contrary to what we heard from Mr. Courtois, who said they are on the cutting edge of productivity. When I look at those numbers, they support what you say, that productivity seems to be on the reverse.

Mr. Sharpe: It appears that way. First off, that sector suffered a major collapse in recent years, so this might be a temporary phenomenon. It is true that they are on the cutting edge. There could be other reasons, reasons linked to the structural problems in the sector with not letting people go combined with a big slump in output, which can lead to poor growth in productivity.

We have identified, in terms of the sources of the decline in the productivity growth rate since 2000, on an industry basis, that a large chunk of it is due to ICT manufacturing and, to a lesser degree, ICT services.

A second key factor appears to be a slower rate of growth of aggregate demand. The economy since 2000 has been growing more slowly than it did in the second half of the 1990s, which was really a boom period. We had a slowdown, particularly in 2000 and 2001, and then in 2003 we had a number of shocks that reduced economic growth. Overall, when you have slower economic growth, you also have slower productivity growth, because you have less learning by doing and less economies of scale.

technologiques qui sont en cours aux États-Unis, même si, pour le moment, les bons résultats économiques de notre voisin accentuent l'écart entre nos deux pays.

Que se passe-t-il au Canada? D'entrée de jeu, je dois préciser être entièrement tributaire des données de Statistique Canada portant sur la croissance de la productivité. Or, on sait que l'organisme a tendance à réviser ses chiffres, fréquemment ceux qui se rapportent à la productivité, après modification des données relatives aux résultats économiques. Si vous vous reportez aux résultats des six dernières années, les révisions moyennes des chiffres s'établissaient à 1 p. 100 par année, ce qui est élevé. Le 10 juin, Statistique Canada communiquera ses prévisions révisées de la productivité. On observera peut-être une amélioration, mais je l'ignore. Ça pourrait aussi empirer. Il est peu probable que toutes les données soient révisées, enfin, nous l'espérons. Si elles l'étaient, nos prévisions statistiques ne seraient vraiment pas fiables avec tous ces bruits dans les données.

Nous avons cerné trois facteurs fondamentaux qui semblent expliquer ce qui se passe au Canada, particulièrement depuis 2000. Bien sûr, puisqu'il s'agit d'analyses préliminaires, elles sont sujettes à révision. D'abord, la croissance de la productivité semble avoir reculé sensiblement dans le secteur des technologies de l'information et de la communication, ou le TIC. Dans la seconde moitié des années 90, la productivité a connu une croissance de quelque 11 p. 100 par année. Depuis 2000, elle a été d'à peu près moins 1 p. 100 par année. Précisons qu'il s'agit d'un secteur de taille relativement modeste.

Le président: C'est le contraire de ce que nous a dit M. Courtois, selon qui ce secteur est à la fine pointe de la productivité. Toutefois, lorsque je regarde les chiffres, ils appuient vos informations, la productivité semble à la baisse.

M. Sharpe: Ça en a tout l'air. D'abord, ce secteur ayant subi un effondrement ces dernières années, il peut s'agir d'un phénomène temporaire. Il est vrai cependant que c'est un secteur de pointe. La faible croissance de la productivité peut tenir à d'autres facteurs sectoriels, comme des problèmes structurels et le maintien d'effectifs élevés en même temps qu'un marasme des résultats.

Nous avons étudié le déclin de la croissance de la productivité selon les industries depuis 2000, et sommes arrivés à la conclusion qu'il tenait en grande partie au ralentissement dans les secteurs de fabrication des TIC, et dans une moindre mesure, des services des TIC.

La diminution de la croissance de la demande globale semble aussi un autre facteur important. Depuis 2000, l'économie a connu une expansion plus lente que pendant la seconde moitié des années 90, qui a vraiment connu une vague de prospérité. Nous sommes ensuite passés par un ralentissement, surtout en 2000 et 2001, puis en 2003, nous avons subi certains soubresauts qui ont réduit la croissance économique. Dans l'ensemble, lorsque la croissance économique est au ralenti, la productivité elle aussi est plus faible, du fait qu'il y a moins de formation sur le tas et moins d'économies d'échelle.

Finally, we have seen a slower rate of growth in machinery and equipment investment and in ICT investment. They are still growing, but the growth rate is much slower. When you look at it on a per hour basis, that is, the capital intensity of machinery equipment and ICT, it is also growing, but much slower.

Hence, we have identified those three areas as the three factors behind slower growth.

We think our productivity growth will rebound in the future. That is largely driven by technological developments as we have seen what is happening in the United States. I do not think it is a crisis situation right now. We should be doing better, and we need policies to do better, however, I do not think it is in crisis. We cannot overreact. It is important not to overreact.

Turning to the policy area, this was not in the document I handed out to you because it is more of an analytical document. Policy is a little different.

I want to put forward six public policies to raise productivity growth in Canada. First, I will preface my remarks by saying that in terms of the business sector, it is important to recognize that business-sector productivity is the responsibility of the business sector, not government. Government creates the right framework for businesses to improve productivity. I will be looking at public policies, but it is the business sector itself, through its own actions, that must take responsibility for productivity growth through investment, through innovation and through improving human capital. Those are the three key drivers. The business sector already has an incentive to do that, but it is the role of the public sector to facilitate the business sector productivity growth.

The first policy is that it is very important that we maintain a full employment environment. Full employment means that there is not slack in the system. It means that there are economies of scale, learning by doing and less inefficiencies. It is important that the Bank of Canada pursue a monetary policy that allows us to have as low a rate of unemployment as is compatible with stable inflation and to keep interest rates low. That is a framework for macroeconomic policy.

The second key policy area for government is that government should assist in the promotion of the diffusion of new technologies. Ultimately, it is new technologies that improve productivity. Canada contributes only a small percentage of the new innovations in the world, because we are such a small country relative to the total world. Certainly R & D is important, but while many companies do not do R & D, they can use best business practices or technologies. Businesses in Canada should be aware of what are best practices throughout the world. They already have incentive to be aware, but government can facilitate that through information provision, through programs such as NRC's IRAP — Industrial Research Assistance Program — which promotes diffusion of new technology. I stress the importance of new technologies and their diffusion.

Enfin, la croissance de l'investissement en matériel et biens d'équipement a aussi reculé, tout comme celle de l'investissement dans le secteur des TIC. Il y a quand même eu croissance, mais elle a été beaucoup plus lente. Lorsqu'on analyse cela sur une base horaire, c'est-à-dire lorsqu'on examine l'intensité de capital correspondant aux biens d'équipement et aux TIC, il y a encore croissance, mais une croissance beaucoup plus lente.

Nous avons donc conclu que ces trois facteurs étaient à la source du ralentissement de la croissance.

Nous estimons que notre productivité va recommencer à croître à un rythme plus accéléré. Dans une grande mesure, cela sera à la remorque des progrès technologiques, comme nous avons pu l'observer aux États-Unis. Cela dit, je ne pense pas que nous soyons en situation de crise. Nous devrions mieux réussir, et il nous faut des politiques qui nous aideront à y parvenir, mais je ne pense pas qu'il y ait crise. Gardons-nous donc de réagir avec excès. Il est important de résister à cela.

Si je passe maintenant aux politiques, je me trouve à déborder du document que je vous ai fourni, qui est plutôt analytique. La question des politiques est un peu différente.

J'aimerais tout de même vous proposer six politiques susceptibles d'augmenter la croissance de la productivité au Canada. Avant d'aller plus loin, je tiens à dire que c'est au secteur commercial qu'il incombe de s'occuper de sa productivité, non au gouvernement, et il faut le reconnaître. Les gouvernements créent un cadre propice à la productivité. Je vais donc me pencher sur des politiques, mais je le répète, c'est le secteur des affaires luimême qui doit agir, prendre en main sa productivité en investissant, en innovant et en améliorant ses ressources humaines. Ce sont les trois principaux moteurs de la productivité. Le secteur commercial est déjà motivé à chercher cela, mais le secteur public doit l'aider, lui faciliter la tâche.

En premier lieu, il est impératif de créer un milieu favorisant le plein emploi, car cela signifie qu'il n'y aura pas de stagnation dans le système. Il y aura des économies d'échelle, de l'apprentissage sur le tas et moins d'inefficacités. Il importe donc que la Banque du Canada adopte une politique monétaire qui nous permette d'avoir le taux de chômage le plus bas possible tout en allant de pair avec une inflation stable et de faibles taux d'intérêt. C'est dans un tel cadre que devrait s'inscrire la politique macroéconomique.

Deuxièmement, le gouvernement doit aussi absolument encourager la diffusion des nouvelles technologies. En fin de compte, ce sont elles qui font monter la productivité. Le Canada ne représente qu'une faible proportion des innovations à l'échelle internationale, parce que notre pays est très petit par rapport au reste du monde. Certes, la R et D est importante, mais même les entreprises qui n'en font pas peuvent s'inspirer des meilleures technologies et pratiques de gestion. Les entreprises canadiennes doivent être au courant des pratiques exemplaires des autres pays. Elles ont déjà des raisons de l'être, mais les gouvernements pourraient leur faciliter la tâche, en les renseignant, grâce à des programmes comme le PARI du Centre national de recherches, qui s'occupe justement de diffuser les nouvelles technologies. J'insiste donc là-dessus.

The third key policy area is fostering competitive markets, particularly in the product area. It is important that there be competition. The best tonic for productivity growth is competition. When you are in a competitive environment, you have an added incentive to introduce new technologies, to train your workers and to be on the cutting edge. Competition is really a key element of productivity growth.

The fourth key area is that it is very important that we promote the movement from low- to high-productivity activities for our workforce by region and by industry. Subsidizing declining industries is not in the productivity interests of Canada. There are political reasons for that, and I understand that; it may be necessary in certain cases. However, overall, we should be trying to facilitate the movement of resources from, say, low-productivity regions to high-productivity regions through mobility grants and through providing better information for these people to move and other types of incentives in that area.

The fifth key area that we should be looking at is investments in post-secondary education, both in terms of the teaching and, of course, in research and development. Why does the United States have the highest productivity level in the world? The answer is that it has basically the most cutting-edge technologies. Why does it have the most cutting-edge technologies? The answer is that the U.S. has the best research universities in the world. There have been many spinoffs from the universities in the Boston area, and Silicon Valley associated with Stanford University. Even in Canada, we see that with Waterloo University in terms of spinoffs with RIM. It is important that we have strong research universities. They can create technologies in the long run.

Finally, for the sixth possible area that we can consider, I want to look at a very interesting fact. I said that the United States is the leading country in the world in terms of technologies. That is definitely true. However, in terms of output per hour, it does not have the highest level of output per hour in the world. A number of European countries have higher levels of labour productivity than the United States, including France. Why does France have a higher level of labour productivity than the United States? There are two reasons. First, there are many government regulations on minimum wages that keep out the less skilled people, so that the employment rate is lower. However, France also has fewer working hours per year, which has a positive effect on productivity. If you work 30 hours a week instead of 40, on an hourly basis you will be more productive on 30 hours. You will produce less at 30 hours than 40, but in terms of output per hour, you will be more productive at 30. There will be less time for meetings. You will be more concentrated and focussed on your job if you know you are only at work 30 hours a week. The French have done that through legislation. I am not necessarily advocating that; that might be too heavy-handed an approach. However, policies that promote longer vacations and more public holidays contribute to our economic well-being because we have En troisième lieu, il faut favoriser la concurrence des marchés, surtout dans le secteur de la fabrication. Il est important qu'il y ait concurrence, car elle est le meilleur stimulant de la productivité. Lorsqu'on évolue dans un milieu à forte concurrence, on est davantage motivés à utiliser de nouvelles technologies, à former les employés et à chercher à se maintenir à la fine pointe du progrès. La concurrence est un pilier de l'accroissement de la productivité.

Quatrièmement, il est très important d'encourager le passage d'activités à faible productivité à celles à forte productivité selon les régions et les industries. Les subventions aux industries en déclin n'aident pas à relever la productivité du Canada, ne sont pas dans son intérêt. Il y a toutefois des raisons politiques à cela, j'en conviens; c'est nécessaire dans certains cas. Il n'empêche que dans l'ensemble, nous devrions nous efforcer de faciliter le mouvement de ressources, par exemple, de régions à faible productivité vers celles à forte productivité, grâce à des subventions à la mobilité et à une meilleure diffusion des renseignements aux gens qui sont susceptibles de bouger, et à d'autres mesures de ce genre.

En cinquième lieu, nous devons investir dans l'enseignement postsecondaire, en soutenant l'enseignement, mais aussi, bien sûr, la R et D. Pourquoi les États-Unis connaissent-ils le plus haut niveau de productivité du monde? Parce que c'est là que se trouvent les meilleures universités de recherche du monde. Ainsi par exemple, la région en périphérie de Boston a bénéficié de larges retombées des universités de cette ville, tout comme Silicon Valley a des liens très étroits avec l'Université Stanford. Même au Canada, l'Université de Waterloo a eu des effets bénéfiques sur sa région, par l'entremise des modèles industriels régionaux. Il est donc important de pouvoir compter sur des universités fortes en recherche.

Enfin, en sixième lieu, j'aimerais me pencher sur un fait très intéressant. J'ai bien dit que les États-Unis sont au premier rang de la recherche sur le plan de la technologie. C'est indubitable. Toutefois, ce n'est pas à eux que revient la palme mondiale du rendement à l'heure. Certains pays européens les dépassent à cet égard, dont la France. Pourquoi la productivité du travail est-elle plus élevée en France qu'aux États-Unis? Deux raisons expliquent cela. D'abord, de nombreux règlements gouvernementaux relatifs au salaire minimum excluent les gens moins qualifiés, ce qui donne un taux d'emploi plus faible. Toutefois, comme en France il y a moins d'heures ouvrables par année, cela fait remonter la productivité. Si l'on travaille pendant 30 heures par semaine plutôt que 40, on sera plus productifs à l'heure. Il y aura moins de temps à consacrer aux réunions. Aussi, on se concentre davantage sur le travail à faire puisqu'il y a moins d'heures pour le terminer. La France a légiféré pour créer cette situation. Je ne préconise pas nécessairement cela : une telle démarche serait peut-être trop dirigiste. Cela dit, les politiques accordant de plus longues vacances et un plus grand nombre de jours fériés concourent aussi à notre bien-être économique parce que les gens ont plus de loisirs. Ils y perdent peut-être un peu sur le plan de la rémunération, mais sur une base horaire, ils deviennent plus

more leisure time. We lose income to a certain degree, but on an hourly work basis, we become more productive. The key is an output per hour basis, not total output basis.

Those are six areas that this committee can look at in terms of specific policies to improve productivity.

Senator Angus: Mr. Winchester, do you live in the Maritimes? In Nova Scotia?

Mr. Winchester: The institute is headquartered in Halifax.

Senator Angus: Is that where you are personally based?

Mr. Winchester: I am based here in Ottawa, but the institute does its work in the Atlantic region.

Senator Angus: I wonder if you said some of the things that you said to us today in Halifax.

Mr. Winchester: I had the pleasure of talking about the unemployment insurance question in particular on talk radio in Halifax a few months back.

Senator Angus: Did they like it? Did they like you?

Mr. Winchester: I did not give out my hotel room, if that is what you are asking.

Senator Angus: I was interested in four or five of your points about ACOA and abolishing it and so on. You have touched a welcome chord with me. There is a man in Ottawa whose initials are S.H. Mr. Harper made some statements about these things and he was very unpopular.

Senator Tkachuk: So did Mr. Brisson.

Senator Angus: It seems to me they were the same things. The things you are saying, which I fully agree with, have to do with aid and assistance programs that are misdirected. That might be an overgeneralization. You are saying they could be more efficiently directed. If it were you wanting to improve productivity in those provinces in Atlantic Canada, you might make some major adjustments that would result in improving the productivity; is that right?

Mr. Winchester: That is absolutely the case.

The Chairman: Do not lead the witness on a partisanship issue.

Senator Angus: Your Lordship, I am not leading the witness.

Mr. Winchester: I will stay away from partisan comments.

The Chairman: This committee has been very good in trying to shield its partisanship. We are trying to get at the facts as best we can.

Senator Angus: That is right.

The Chairman: I will allow our deputy chairman to pursue this, but let us put it in a positive light, if we could.

productifs. L'essentiel, c'est le rendement à l'heure, non le rendement total.

Ce sont là six points que le comité pourra examiner et qui pourront l'inspirer à concevoir des politiques favorisant la productivité.

Le sénateur Angus : Monsieur Winchester, vivez-vous dans les Maritimes? En Nouvelle-Écosse?

M. Winchester: L'Institut a son siège social à Halifax.

Le sénateur Angus : Est-ce là que vous vivez?

M. Winchester: Je vis ici à Ottawa, mais l'Institut fait son travail dans la région de l'Atlantique.

Le sénateur Angus : Avez-vous dit à Halifax certaines des choses que vous nous avez servies ici?

M. Winchester : J'ai eu le plaisir de discuter de la question de l'assurance-emploi, en particulier lors d'une émission de radio diffusée depuis Halifax, il y a de cela quelques mois.

Le sénateur Angus : Est-ce que ça a plu aux gens? Est-ce que vous avez plu aux gens?

M. Winchester : Je n'ai pas annoncé le numéro de ma chambre d'hôtel, si c'est ce que vous tenez à savoir.

Le sénateur Angus: Les quatre ou cinq points où vous parlez de l'APECA et de l'abolir, et le reste, m'ont intéressé. Vous m'avez rejoint avec cela. Vous savez, à Ottawa, il y a un homme dont les initiales sont S.H. M. Harper a fait certaines déclarations à ce sujet et cela l'a rendu très impopulaire.

Le sénateur Tkachuk: Tout comme M. Brisson.

Le sénateur Angus: J'ai l'impression qu'il s'agissait dans les deux cas de la même chose. Ce que vous dites, que j'accepte entièrement, concerne les programmes d'aide, qui sont inadaptés. C'est peut-être une surgénéralisation. Vous dites qu'ils pourraient être gérés de façon plus efficace. Si c'était à vous de rehausser la productivité dans ces provinces du Canada Atlantique, vous donneriez peut-être un coup de barre qui entraînerait une hausse de productivité; ai-je raison?

M. Winchester: C'est tout à fait ça.

Le président : Ne dirigez pas le témoin sur une question partisane.

Le sénateur Angus : Votre Seigneurie, je ne dirige pas le témoin.

M. Winchester: Je m'abstiendrai de faire des observations partisanes.

Le président : Jusqu'à présent, le comité a bien réussi à rester à l'écart de la politicaillerie. Nous essayons, dans la mesure du possible, d'établir les faits.

Le sénateur Angus : Tout à fait.

Le président : Je vais permettre à notre vice-président de poursuivre sur cette lancée, à condition que ce soit sous un jour positif, si possible.

Mr. Winchester: You have definitely hit on the points we have made. The institute has done a number of studies by a number of different authors from different parts of Atlantic Canada — studies in Newfoundland, New Brunswick and Nova Scotia. I know I am sometimes unpopular at family gatherings in Shediac when I talk about how employment insurance is a problem, until my wife's aunt comes into the room and talks about having difficulty hiring people for her hotel. She often finds herself short-staffed because employees, given the choice, may not be as interested in coming to work. Let us just leave it at that. It is not talked about in some circles in Atlantic Canada. I have had numbers of conversations with people. You will certainly be unpopular with a certain segment of the workers, but amongst small business people, medium-sized business people, you will find quiet applause when talking about these kinds of disincentives. From a productivity point of view, this is pernicious.

As I said in my remarks, the cost of EI not functioning properly is tremendous not only for the region, not only for those of us in Atlantic Canada who want to see the region succeed, but it also costs the rest of the country, too, in terms of productivity lag. It is something worth considering, and looking past the partisan politics, looking at what is in the best interest of all of the residents in the region and the country at large.

Senator Angus: Mr. Sharpe, you listed the six potential policy initiatives that might be taken. In regard to number four, promote movement from low- to high-productivity areas in the workforce, I have heard it often said that the Americans are so much better than us in terms of the workforce moving to where the jobs are.

We have a certain region, which Mr. Winchester has been talking about, where, due to unfortunate economic circumstances, like the cod stocks or the fishing industry, unemployment is high. There is a great need for labour out in the oil sands, I was told. I went there recently with another Senate committee. Is this the type of thing you mean, that we need to encourage mobility in this country from areas where there are low employment opportunities, be they productive or otherwise industries, to areas where there are new, more productive businesses going on?

Mr. Sharpe: Absolutely, and it is happening right now. The population of Newfoundland declined in absolute terms in the 1990s significantly. People have their own incentive to follow economic opportunity. Many of those people did go to Alberta. There are many Newfoundlanders living in Fort McMurray.

M. Winchester: Vous avez frappé dans le mille. L'institut a participé à un certain nombre d'études avec divers acteurs provenant de différentes régions du Canada Atlantique — dont des études à Terre-Neuve, au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse. Je sais que je n'ai pas toujours la cote aux réunions de famille à Shediac lorsque je soulève le problème de l'assuranceemploi. Ca va déjà mieux quand la tante de ma femme entre dans la pièce et commence à parler de la difficulté qu'elle a à trouver des gens qui sont prêts à travailler dans son hôtel. Elle manque souvent de personnel parce que les employés, s'ils ont le choix, ne se donneront même pas la peine de rentrer au travail. Mais passons. Dans certains milieux du Canada Atlantique, on n'en parle pas et j'en ai parlé avec un certain nombre de personnes. Soulever la question de ces désincitations, c'est s'attirer les foudres d'un certain segment de travailleurs; or, chez les gens d'affaires des petites et moyennes entreprises, vous trouverez qu'il y a une approbation tacite à cet égard. Sur le plan de la productivité, c'est pernicieux.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, le coût d'un régime d'assurance-emploi qui est mal en point est énorme, non seulement pour la région, mais aussi pour ceux d'entre nous dans le Canada Atlantique qui aimeraient que la région tire son épingle du jeu. Et ceci sans parler du pays dans son ensemble où il y a également un coût sous la forme d'un retard de productivité. Je pense qu'il y a là matière à réflexion, sans partisanerie, et en tenant compte des meilleurs intérêts de tous les résidents de la région et du pays dans son ensemble.

Le sénateur Angus: Monsieur Sharpe, vous avez dressé une liste de six éventuelles initiatives en matière de politique qu'on pourrait envisager. En ce qui a trait à la quatrième, à savoir, favoriser la mobilité de la main-d'œuvre pour lui permettre de passer des secteurs à faible productivité aux secteurs à grande productivité, j'ai souvent entendu dire que les Américains parviennent beaucoup mieux que nous à déplacer la main-d'œuvre là où sont les emplois.

Il y a une certaine région, dont M. Winchester a déjà parlé, où le taux de chômage a grimpé, dans la foulée d'une suite de circonstances économiques malheureuses, telles que l'état des stocks de morue ou de l'industrie de la pêche en général. On m'a dit qu'il y a un besoin criant de main-d'œuvre dans la région des sables bitumineux. Je l'ai visitée dernièrement avec un autre comité du Sénat. Est-ce que c'est de ce genre de choses que vous parlez, c'est-à-dire que nous devons faciliter le mouvement au Canada entre les zones où les perspectives d'emploi sont mauvaises, qu'il s'agisse d'industries productives ou non, et les zones où il existe de nouvelles perspectives commerciales productives?

M. Sharpe: C'est exact, et c'est ce qui se passe maintenant. La population de Terre-Neuve a baissé sensiblement en termes absolus pendant les années 90. Les gens profitent d'incitatifs leur permettant de suivre les débouchés. Un grand nombre de ces personnes sont allées en Alberta. Il y a beaucoup de Terre-Neuviens qui habitent à Fort McMurray.

By providing information, these people have opportunities. Low airfares are great for people getting out there. They can come back to visit their family three or four times a year. That is a very positive development to promote mobility. Any policies that can promote mobility are great.

Some people will say that we are depopulating certain areas of rural Newfoundland. Unfortunately, that is true, but there are not a lot of alternatives. It is important to do our best to find opportunities in those areas, but to the degree that we are unable to do that the population that cannot find work should move to the urban areas of Atlantic Canada, which are much more dynamic than the rural areas, or to more dynamic parts of the country.

Senator Angus: How do we do that? From what I read, and it was inherent in your remarks, there is, unlike in the U.S., a reluctance in Canada to migrate to the areas. The U.S. must have a magic bullet or something that gets them to do that, and you are suggesting we need to find that in Canada.

Mr. Sharpe: There have been studies done on the relative degree of mobility between Canada and the United States. Most of the data is on a state basis or a provincial basis. There are 50 states and we have 10 provinces, so obviously you will have more mobility when you have 50 jurisdictions rather than 10.

There are many people in Canada that move in response to economic opportunities. In absolute terms, we have a certain amount of regional mobility of the population. It is hard to say that we have less than the Untied States.

Some people argue that the Employment Insurance program is what keeps people in Atlantic Canada. There might be a few anecdotal incidences of that, but overall, if we got rid of EI — which we will not do, I am sure — many people would just find jobs locally. They would put together two jobs a year. You would not necessarily see a massive out-migration from Atlantic Canada to Alberta if we got rid of the EI program, not that we will do that.

We have to do some tinkering in those areas, but we do not need to eliminate social programs to force them to move. We should not go that far.

Senator Angus: What I am getting from your answer is, first of all, it is one of your six recommendations. Then you said, in fact, it is happening.

Mr. Sharpe: It is happening, but we can facilitate it more.

Senator Angus: Why is it happening?

Grâce aux efforts de sensibilisation, ces gens savent profiter de nouvelles possibilités. Les billets d'avion bon marché permettent aux gens de se rendre dans ces régions. Grâce à ces prix abordables, ils peuvent se permettre de rendre visite à leur famille trois ou quatre fois par an. Ça, c'est une bonne nouvelle qui favorisera la mobilité. Toute politique qui réussit à faire la promotion de la mobilité en est une bonne.

Certains diraient que nous sommes en train de dépeupler certaines zones rurales de Terre-Neuve. C'est malheureusement le cas, mais il y a très peu de solutions de rechange. Nous devons faire de notre mieux pour trouver des possibilités dans ces régions, mais à défaut de cela, ceux qui ne trouvent pas d'emploi devraient déménager dans les zones urbaines du Canada Atlantique et ailleurs au pays, où c'est beaucoup plus dynamique que dans les zones rurales.

Le sénateur Angus: Comment y parvenir? D'après ce que j'ai lu, et ça se dégageait de vos commentaires, il y a, à la différence des États-Unis, une certaine réticence au Canada à aller s'installer dans ces zones-là. Les États-Unis doivent disposer d'une solution magique ou quelque chose qui leur permet de faire ainsi, et vous laissez entendre que c'est ce dont on a besoin au Canada.

M. Sharpe: Certaines études ont été effectuées sur l'écart, en matière de mobilité, entre le Canada et les États-Unis. La plupart des données sont sur une base étatique ou provinciale. Il y a 50 États aux États-Unis et 10 provinces au Canada. Évidemment, il y a davantage de mobilité lorsqu'il est question de 50 États plutôt que de 10 provinces.

Il y a bien des gens au Canada qui s'installent ailleurs afin de profiter des débouchés qu'on y offre. En termes absolus, il existe une certaine mobilité de la population entre les régions du Canada. C'est difficile de savoir si nous en avons moins qu'aux États-Unis.

Certains soutiennent que le régime d'assurance-emploi est ce qui empêche les gens de quitter le Canada Atlantique. Il y a sans doute des cas isolés de ce phénomène, mais dans l'ensemble, si nous éliminions l'assurance-emploi — ce que nous ne ferons pas, j'en suis sûr — bien des gens trouveraient un emploi sur place. Ils auraient deux emplois au cours de l'année. Nous n'assisterions pas forcément à un exode massif du Canada Atlantique vers l'Alberta si jamais on décidait d'éliminer le régime d'assurance-emploi, non pas qu'il est question de le faire.

Un certain rafistolage s'impose dans ces régions, mais nous n'avons toutefois pas besoin de supprimer des programmes sociaux pour obliger les gens à s'installer ailleurs. Il ne faut pas aller jusque là.

Le sénateur Angus: Dans le cadre de votre réponse, vous semblez parler d'une de vos six éventuelles recommandations. Ensuite, vous dites que c'est en fait ce qui se passe déjà.

M. Sharpe: Effectivement, mais nous pouvons faire davantage pour favoriser ce phénomène.

Le sénateur Angus : Pourquoi cela se produit-il?

Mr. Sharpe: Economic incentives. People want a job so they go. It is definitely happening.

Senator Angus: You were mentioning Fort McMurray. As I said, I was there with the Energy Committee last month. One of the members of that committee is a former premier of Nova Scotia. We were in a restaurant, and he left the table and came back so excited. He said, "I have just counted — there are 111 people in the restaurant and 96 of them are from Nova Scotia."

The Chairman: He said 96 were his relatives.

Senator Angus: That was later — 87 were his relatives.

The Chairman: We are talking about Senator Buchanan.

Senator Angus: Things are happening, but I am wondering if we have found the secret. If you were in government and you could do one thing to give people an incentive to move like that, what would you do?

Mr. Sharpe: It would probably be mobility grants — give them an opportunity to go out there. If an individual does not have the job and goes looking for one, those costs could be deducted when preparing an income tax return. That would be a very specific recommendation that you could look at. Right now, you cannot deduct expenses related to job seeking, especially if you do not find a job.

Senator Massicotte: I want to repeat for the attention of our committee, I gather, Mr. Winchester, that the comments you are making is that any obstacle to the mobility of capital and labour obviously affects our productivity negatively. I gather that is the point you are making vis-à-vis employment insurance.

As a Senate, we are not political, and therefore we should try to tackle those things that the House of Commons is more politically sensitive to. EI is a good one. The other one is regional grants, or DREE.

You mentioned that Atlantic studies have indicated that they have not provided a significant return on capital, that it has usually been a waste of money and that it has been somewhat motivated to be nice and political. That is another one we should get to.

However, I am surprised about your comment with equalization payments. That is why I think Senator Angus was asking where you come from and whether you have made any speeches on that. EI is hard to explain, but I agree 100 percent

M. Sharpe: C'est grâce aux incitatifs économiques. Les gens veulent travailler, alors ils partent. Décidément, c'est ce qui se passe.

Le sénateur Angus: Vous parliez tout à l'heure de Fort McMurray. Comme je l'ai dit, j'y étais le mois dernier avec le comité de l'Énergie. L'un des membres de ce comité est un ancien premier ministre de la Nouvelle-Écosse. Nous étions à un restaurant, et il a quitté la table et est revenu par la suite tout excité. Il m'a dit: « Je viens de les compter, il y a 111 personnes dans ce restaurant et 96 d'entre elles sont originaires de la Nouvelle-Écosse. »

Le président : Il a dit que 96 d'entre elles étaient de la parenté.

Le sénateur Angus : Non, il a dit ça plus tard, que 87 d'entre elles étaient de la parenté.

Le président : On parle du sénateur Buchanan.

Le sénateur Angus: Alors les choses bougent, mais je me demande si nous avons trouvé la véritable solution. Si vous étiez au gouvernement et que vous aviez la possibilité de faire une chose pour encourager les gens à s'installer ailleurs, quelle serait-elle?

M. Sharpe: Je mettrais en place, sans doute, des subventions à la mobilité, ce qui leur permettrait de faire le saut. Si quelqu'un n'a pas de travail et part à la recherche d'un emploi, ses coûts de prospection pourraient faire l'objet d'une déduction dans le cadre de sa déclaration de revenu. Ce serait une recommandation précise que vous pourriez envisager. À l'heure actuelle, on ne peut pas déduire les dépenses relatives à la recherche d'un emploi, surtout si on n'en trouve pas un.

Le sénateur Massicotte : Je tiens à répéter ceci pour le bénéfice de notre comité : je crois comprendre, monsieur Winchester, que ce que vous dites, c'est que tout obstacle à la mobilité du capital et de la main-d'œuvre a une incidence négative sur la productivité. Je pense que c'est le point que vous essayez de faire valoir quant à l'assurance-emploi.

Au Sénat, nous ne sommes pas partisans, nous devrions donc essayer de nous attaquer aux questions qui sont plus délicates sur le plan politique aux yeux des députés de la Chambre des communes. L'assurance-emploi est l'une de ces questions. Parmi d'autres, il y a le MEER et les subventions au développement régional.

Vous avez mentionné que selon les études concernant la région de l'Atlantique, ces subventions au développement régional n'ont pas donné lieu à un rendement du capital important, et que dans la plupart des cas, cela a été du gaspillage d'argent qui, d'ailleurs, a été motivé, à quelque part, par la partisanerie. Ça, c'est une autre question que nous devrions aborder.

D'un autre côté, j'ai été surpris par vos commentaires au sujet des paiements de péréquation. À mon avis, si le sénateur Angus vous demandait vos origines, et si vous avez prononcé des discours sur la péréquation, c'est parce qu'il voulait mieux

with you. However, I am surprised about equalization. I know you tried to show a relationship. Can you explain your thinking to me.

Mr. Winchester: Let me backtrack a little bit on the question of equalization. We are not suggesting that it should be cut off, eliminated or otherwise. What we have found through a number of different studies, and in particular I draw your attention to one entitled "Taxing Incentives," is that equalization-receiving provinces experience a number of disincentives.

I can tell you, having just been down to provincial budgets, those disincentives are very clear. We see provinces that have rates on provincial corporate income taxes that are much higher than the rest of the country — and in particular, capital taxes, which are about 30 percent higher. Part of that is because the equalization program, the way it is currently arrayed, does not penalize provinces that make a decision to have a higher tax rate than the national average, in spite of the fact they might have a weak tax base.

What is interesting is that by levying taxes on some of these weak tax bases, they actually reduce their tax base. They actually make their tax base weaker in the process of having these higher taxes. That is the kind of things we have seen in the studies.

What we need to do, and this is not necessarily the work of this committee, is be aware of the fact that some of the things that occur in equalization create the wrong kinds of incentives for provincial governments. If they have higher corporate tax rates than the rest of the country, we need to look at ways to make that function better. What is interesting is that, in most of the Atlantic provinces, corporate taxes only account for about 5 per cent of own-source revenues. If they were to eliminate their corporate taxes, the amount of revenue they would have to recoup would be very small compared to many other things. If equalization were reconfigured so that those kinds of incentives were in there, it would be better.

Senator Massicotte: What you are saying is nearly a moral hazard — in other words, they receive compensation for the fact they are poor, reducing the incentive for the provinces.

You may be right that the capital tax in Quebec is higher but they get more grants. One can make the argument that without the equalization payment, there would be even a greater difference because obviously the cash is going somewhere. There is a study going on; there have been some advisors appointed to study equalization. It seems that what you are saying is do not cut off equalization but maybe reformat the way it is calculated — the 33 indexes we use to discern how we average out. You are saying study how it is allocated, but do not cut off the program.

comprendre votre point de vue. La question de l'assurance-emploi est difficile à expliquer, mais j'abonde complètement dans le sens de ce que vous avez dit. Par contre, je suis surpris par ce que vous avez dit sur la péréquation. Je sais que vous avez essayé d'établir un lien. Pourriez-vous me préciser votre point de vue là-dessus?

M. Winchester: Permettez-moi de faire marche arrière un peu sur la question de la péréquation. Nous ne préconisons pas l'élimination de ce programme. Par contre, grâce à un certain nombre d'études, notamment celle qui s'intitule « Taxing Incentives », nous avons pu constater que les provinces récipiendaires de la péréquation doivent composer avec un certain nombre de désincitatifs.

Je peux vous dire qu'après avoir examiné les budgets provinciaux, ces désincitatifs sont très clairs. Nous avons constaté que certaines provinces ont des taux d'imposition des sociétés beaucoup plus élevés qu'ailleurs au pays — notamment l'impôt sur le capital, qui est 30 p. 100 plus élevé. Cela découle du fait que le régime de péréquation, tel qu'il est conçu à l'heure actuelle, ne pénalise pas les provinces qui ont décidé d'avoir un taux d'imposition plus élevé que la moyenne nationale, en dépit du fait qu'ils aient peut-être une petite assiette fiscale.

Ce qui est intéressant à noter, c'est qu'en percevant ces impôts auprès de ces petites assiettes fiscales, ces provinces finissent en fait par réduire leur assiette fiscale. Leur assiette fiscale est en fait affaiblie justement à cause de ce taux d'imposition plus élevé. C'est le genre de choses que nous avons pu relever de ces études.

Ce que nous avons besoin de faire, et ça ne relève pas forcément du comité, c'est d'être conscients du fait que certains éléments de la péréquation engendrent de mauvais incitatifs à l'endroit des gouvernements provinciaux. Alors si ces provinces ont effectivement des taux d'imposition des sociétés plus élevés qu'ailleurs au Canada, nous devons essayer de remédier à cela. Ce qui est intéressant, c'est que dans la plupart des provinces de l'Atlantique, l'impôt des sociétés ne représente que 5 p. 100 de leurs recettes autonomes. Advenant qu'elles éliminent leur impôt des sociétés, l'ensemble des recettes qu'elles auraient à récupérer serait négligeable comparativement à bien d'autres choses. Il serait préférable que la péréquation soit rajustée pour tenir compte de ce genre d'incitatifs.

Le sénateur Massicotte : Ce que vous dites constitue quasiment un danger moral — en d'autres mots, elles touchent une indemnisation du fait qu'elles sont moins bien nanties, ce qui réduit l'incitatif au profit des provinces.

Vous avez peut-être raison de dire que l'impôt sur le capital au Québec est plus élevé qu'ailleurs, mais le Québec se fait verser davantage de subventions. On pourrait faire valoir que faute de paiements de péréquation, l'écart serait encore plus marqué parce que l'argent serait quand même affecté quelque part. Il y a une étude en cours. Certains conseillers ont été nommés justement pour étudier la question de la péréquation. Vous semblez dire qu'on ne doit pas éliminer la péréquation à proprement parler mais plutôt modifier la façon dont elle est calculée. Selon le calcul actuel, on se sert de 33 indices pour établir une moyenne. Vous dites qu'il faudrait réexaminer sa répartition, sans pour autant mettre un terme au régime.

Mr. Winchester: Change the programs.

Senator Massicotte: That is politically more acceptable.

Mr. Winchester: The bottom line is that you have to change the program so it works. You have to change it so that it helps productivity overall. More important, in a perfect world, the program would put itself out of business.

Senator Massicotte: It should, and it does. If you notice, the equalization payment is a large sum that is going down when adjusted for inflation.

Mr. Winchester: Saskatchewan is a good example.

Senator Massicotte: Mr. Sharpe, you made some slightly controversial comments. You say that the Bank of Canada should ensure that its interest rate is low enough to encourage full employment. That was a popular Keynesian theory 20 or 30 years ago. The whole world is now saying that is not the right policy, that central banks should concentrate on one issue, which is inflation, in other words, the value of the low currency.

Senator Angus: You have to be fair to the witness by saying that you are a long-time director of the Bank of Canada.

Senator Massicotte: Are you saying that we should go back 20 to 30 years ago with that economic policy?

Mr. Sharpe: There are different definitions of full employment. The standard definition of full employment is the unemployment rate that is consistent with stable inflation. You can argue that that rate is around 6 per cent. Our unemployment rate right now is about 6.8 per cent. I am not talking about 3 per cent unemployment.

Senator Massicotte: The bank is saying that that is a factor they do not even consider. They just said inflation.

Mr. Sharpe: They targeted inflation, but they take into account the economic circumstances of the country. They are always debating whether increasing the interest rates now will have a negative effect on economic activity.

I work with the Bank of Canada in terms of looking at the productivity issue all the time. They are aware that is it a multifaceted world. Their responsibility is to maintain that inflation target, but there are other variables they have to be aware of. I do not think they would disagree with my statement that a fully employed economy is the best way to have a strong economy.

Senator Massicotte: You say that we do not have any significant research universities. Our Canadian policy, which is something we should consider further, is that we have average universities. We have averaged out our skill sets, and we have not had, perhaps, the political courage or the conviction to have elite

M. Winchester: Donc, modifier le régime.

Le sénateur Massicotte : Ce serait plus acceptable sur le plan politique.

M. Winchester : L'essentiel, c'est que vous devez modifier le programme pour qu'il fonctionne, et cela dans le but de rehausser la productivité dans son ensemble. Qui plus est, dans un monde parfait, le programme finirait par être redondant.

Le sénateur Massicotte : Il devrait et c'est ce qu'il fait. Si vous remarquez, le versement de péréquation est une somme importante qui diminue en dollars constants.

M. Winchester: La Saskatchewan en est un bon exemple.

Le sénateur Massicotte: Monsieur Sharpe, vous avez fait des commentaires qui prêtent plutôt à la controverse. Vous dites que la Banque du Canada devrait s'assurer que son taux d'intérêt reste suffisamment bas pour encourager le plein emploi. C'était une théorie keynésienne populaire il y a 20 ou 30 ans. Le monde entier dit désormais que ce n'est pas la bonne politique, que les banques centrales devraient se concentrer sur une seule question, c'est-à-dire l'inflation, en d'autres termes, la valeur de la monnaie faible.

Le sénateur Angus: Vous devez être juste avec notre témoin et lui dire que vous avez été très longtemps directeur de la Banque du Canada.

Le sénateur Massicotte : Est-ce que vous dites que nous devrions revenir à 30 ans en arrière en ce qui concerne cette politique économique?

M. Sharpe: Il existe différentes définitions du plein emploi. La définition standard du plein emploi est un taux de chômage cohérent avec l'inflation stable. On pourrait dire que ce taux se trouve à approximativement 6 p. 100. Notre taux de chômage à l'heure actuelle est d'à peu près 6,8 p. 100. Je ne parle pas d'un taux de chômage de 3 p. 100.

Le sénateur Massicotte : La Banque dit que c'est un facteur qu'ils ne prennent même pas en compte. Ils ont juste dit l'inflation.

M. Sharpe: Ils ont ciblé l'inflation, mais ils prennent en compte la conjoncture économique du pays. Il y a toujours un débat en cours pour savoir si augmenter les taux d'intérêt maintenant aura des répercussions négatives sur l'activité économique.

Je travaille avec la Banque du Canada afin de considérer les enjeux de la productivité à tout moment. Ils savent que notre monde est un monde à plusieurs facettes. Leur responsabilité est de maintenir la cible inflationnelle, mais ils doivent considérer d'autres variables également. Je ne pense pas qu'ils seraient en désaccord avec ce que j'ai dit, c'est-à-dire qu'une économie du plein emploi est la meilleure façon d'avoir une économie forte.

Le sénateur Massicotte : Vous dites que nous n'avons pas suffisamment d'universités de recherche importantes. La politique canadienne, qui est quelque chose que nous devrions reconsidérer, est que nous avons des universités moyennes. Nous avons nivelé notre panoplie de compétences pour qu'elles deviennent universities such as they have in the United States. You are saying that we should get away from that and be more selective — obviously, that would affect tuition fees.

Mr. Sharpe: I do not think I said that we have no significant research universities. I am a graduate of the University of Toronto, which likes to think of itself as a significant research university.

However, I would say that we do not have research universities of the calibre of the top private universities or even public universities, such as Berkeley, in the United States. Even the University of Toronto would recognize that it is not at the calibre of an MIT or Harvard.

Senator Massicotte: However, we should have that?

Mr. Sharpe: We do not have that and we should. Obviously, there is an issue of how you want to redistribute the grants, whether you want an equitable distribution across regions or focus it on the key research universities.

I would have somewhat of a bias towards focusing it on our top 10, say, of key research universities. That is really where the key developments in technology will be coming from.

Senator Massicotte: In talking about France, you seemed to show preference to measuring productivity on a per hour basis, as opposed to per capita. However, most economists would say the measurement is per capita.

Mr. Sharpe: Do you mean per worker or per capita?

Senator Massicotte: I mean per worker. Many economists would say, "Why not just work harder?" In fact, that is one of the solutions being recommended for the demographic side, or having a greater participation of our workforce.

In your mind, do you really believe that per hour is more important?

Mr. Sharpe: Absolutely. Of course, we can get more output if we all work harder, but why would we want to do that? We would not necessarily be better off. There are other things in life than work. One should measure productivity on a per hour basis. The amount of input is measured in time, which is hours, not the amount of people that are working.

The Chairman: Senator Moore lives in the Maritimes and as such would like his insights on some of the issues raised there. From there, we will go to the West, to Senator Tkachuk and give you his perspective from Saskatchewan.

moyennes et nous n'avons peut-être pas eu le courage politique ou la conviction politique, afin de créer des universités élitistes, comme celles qu'ils ont aux États-Unis. Vous pensez que nous devrions nous éloigner de ce choix traditionnel, et être plus sélectifs, manifestement, cela aurait un effet sur les droits d'inscription.

M. Sharpe: Je ne crois pas avoir dit que nous n'avions pas d'universités de recherche importantes. Je suis diplômé de l'Université de Toronto, qui aime se considérer comme une université de recherche importante.

Cependant, je dirais que nous n'avons pas d'universités de recherche du calibre des meilleures universités privées ou même des meilleures universités publiques, comme celle de Berkeley, aux États-Unis. Même l'Université de Toronto reconnaîtrait qu'elle n'est pas du calibre du MIT ou de Harvard.

Le sénateur Massicotte : Cependant, vous croyez que nous devrions en avoir?

M. Sharpe: Nous n'en avons pas et nous devrions en avoir. Manifestement, cela pose le problème de savoir comment vous voulez répartir les subventions, est-ce que vous voulez une distribution équitable dans les différentes régions ou est-ce que vous voulez les concentrer sur les universités de recherche clés.

J'aurais tendance à préférer l'idée de concentrer ces subventions sur, disons, les 10 universités de recherche clés. C'est véritablement de là que proviendront les développements clés de la technologie.

Le sénateur Massicotte : En parlant de la France, vous semblez démontrer une préférence au fait de mesurer la productivité à l'heure, plutôt que par habitant. Cependant, la plupart des économistes diraient que la mesure se fait par habitant.

M. Sharpe : Est-ce que vous voulez dire par travailleur ou par habitant?

Le sénateur Massicotte: Je voulais dire par travailleur. Nombre d'économistes diraient: « Pourquoi ne pas travailler un peu plus fort? ». En fait, il s'agit d'une des solutions recommandées pour le côté démographique, ou d'avoir une plus importante participation de la main-d'œuvre.

À votre esprit, est-ce que à l'heure c'est plus important?

M. Sharpe: Absolument. Bien sûr, nous pouvons avoir plus de production si nous travaillons davantage, mais pourquoi devrions-nous faire cela? Cela n'améliorerait pas forcément les choses. Il y a d'autres choses dans la vie que le travail. On devrait mesurer la productivité à l'heure. La quantité de facteurs de production est mesurée en temps, c'est-à-dire en heures, et non pas par la quantité de gens qui travaillent.

Le président : Le sénateur Moore habite dans les Maritimes et à ce titre, il voudrait donner ses idées sur certaines des questions qui ont été soulevées ici. À partir d'ici, nous nous dirigeons vers l'ouest, vers le sénateur Tkachuk et il nous donnera son point de vue de Saskatchewanais.

Senator Moore: Senator Angus, I find your disparaging remarks with regard to ACOA interesting. It was created by your former leader, Mr. Mulroney.

Senator Angus: That is right. It was working well in those days when it was all grants.

The Chairman: This is why this discussion is a little unproductive, but I will allow it to go on.

Senator Moore: No, it is not. It is instructive. With respect to the same gentleman, SH, who said that Atlantic Canadians all have a defeatist attitude, you tell him to come to Atlantic Canada and tell the people that. That really bothers me.

With regard to ACOA, Mr. Winchester, at the start, it was a granting agency. Since 1986, it has been a loan agency. It is not free money. It is repayable loans. I know that it is meant to be a risk facility where the chartered banks refuse loans to applicants. It has had an 80 or 85 per cent success rate in the repayment of loans.

It is the agency that has provided the funds for our Atlantic Investment Partnership, which has been a huge success in providing research innovation funding in the Atlantic provinces. That was a \$7-million program, which was funded through the recycled ACOA loan repayments. From that point of view, it has provided some good regional economic incentive and opportunity in our provinces.

I am interested in your comments with regard to intellectual property. I do not know if you are aware of the Atlantic universities network that was set up last year. They are trying to put in place a structure that will determine ownership, percentagewise and so on, whether it is between government, the private sector, the university and the researcher who might discover something. I do not know if your institute has looked at that, and I would be interested in our comments.

Senator Robert Dole in the United States introduced a bill that was made law and provides that type of framework. I know the people at the network in Atlantic Canada are looking at that as a leading example of how to put something in place. Maybe it is something we should be looking at as a national model.

Were you aware of that? Have you looked at that?

Mr. Winchester: If I may disagree with some of your statements about ACOA, and I will not belabour the point, but I will give you a few statistics that I have gathered on my own in studying the agency. In spite of the fact that it is a now a loaning agency, only about a third of its portfolio, and that is an annual budget of \$300 million to \$600 million, is in fact repayable. A 15 per cent repayment rate is about what they have netted. Indeed, of the repayable contributions, better than one third of them have been completely written off. It is a dubious claim, at

Le sénateur Moore : Sénateur Angus, je trouve vos remarques désobligeantes sur l'APECA intéressantes. Cette agence a été créée par votre ancien chef de parti, M. Mulroney.

Le sénateur Angus : C'est exact. Cela fonctionnait bien à cette époque, lorsque tout était subventions.

Le président : C'est pour cela que cette discussion piétine, mais je vais la laisser se poursuivre.

Le sénateur Moore: Non, c'est inexact. C'est une discussion instructive. En ce qui concerne le même homme, que nous nommerons SH, qui a dit que les Canadiens de la région de l'Atlantique avaient une attitude défaitiste, vous lui demanderez de venir dans la région atlantique du Canada et de le dire aux gens. Ça, cela me dérange.

En ce qui concerne l'APECA, monsieur Winchester, au début, c'était une agence de subventions. Depuis 1986, elle est devenue une agence de prêts. Ce n'est plus de l'argent gratuit, ce sont des prêts à rembourser. Je sais qu'elle est censée être un endroit à risque, là où les banques refusent des prêts aux demandeurs. Elle a obtenu un taux de réussite de 80 à 85 p. 100, en ce qui concerne le remboursement des prêts.

C'est l'agence qui a investi les fonds pour notre Partenariat pour l'investissement au Canada atlantique, qui a été une énorme réussite, en ce qu'elle a fourni le financement pour l'innovation dans la recherche dans les provinces de l'Atlantique. Il s'agissait d'un programme de 7 millions de dollars, qui était financé par les remboursements des prêts de l'APECA recyclés. De ce point de vue, elle a fourni un incitatif économique régional excellent et bien des occasions d'affaires dans nos provinces.

Vos observations concernant la propriété intellectuelle m'intéressent. Je ne sais pas si vous êtes au courant qu'un réseau des universités de l'Atlantique a été établi l'an dernier. Ils essaient de mettre en place une structure, qui déterminera la propriété, en ce qui concerne les pourcentages, et cetera, que ce soit entre le gouvernement, le secteur privé, l'université et le chercheur qui pourrait découvrir quelque chose. Je ne sais pas si votre institut a considéré cela, mais ce serait intéressant dans nos observations.

Le sénateur Robert Dole aux États-Unis a déposé un projet de loi qui a été adopté en tant que loi et qui fournit ce type de cadre. Je sais que ceux qui participent au réseau de la région de l'Atlantique du Canada considèrent cela comme un exemple ou un modèle de la façon dont on peut mettre quelque chose en place. Peut-être est-ce quelque chose que nous devrions considérer en tant que modèle national.

Étiez-vous au courant de cela? L'avez-vous considéré?

M. Winchester: Je ne suis pas d'accord avec certaines de vos déclarations concernant l'APECA, et je ne vais pas rester làdessus, mais j'aimerais vous donner quelques statistiques que j'ai recueillies de mon propre chef en étudiant l'agence. Malgré le fait que ce soit désormais une agence de prêts, seul un tiers de son portefeuille, et cela représente un budget annuel de 300 à 600 millions de dollars, est en réalité remboursable. Un taux de remboursement de 15 p. 100 est à peu près ce qu'ils ont reçu net. En fait, des contributions remboursables, la plus grande partie

best, to say that the loans are effective. Part of the reason we have been critical of the agency is that it has been less than forthright in providing details about what it does.

That being said, it is an issue that we could debate in a number of other forums.

Senator Moore: Are those current numbers?

Mr. Winchester: They are current.

Senator Moore: When did you do them?

Mr. Winchester: I am in the process of doing some of the calculations, and some of them go back to studies that have been done by others.

Senator Moore: Maybe you can provide that to the chair.

The Chairman: We have asked all of our witnesses, if they refer to any statistics that will support their contentions, to supply them to us as soon as possible.

Mr. Winchester: I am more than happy to supply that.

The Chairman: It is hard for us to argue with you statistically unless we look at your models, and then can pull them apart and come back to you. I want to get that information. That will be useful, and we will circulate that to all members of the committee.

Mr. Winchester: I do not say that to be argumentative. I merely say that is not a fished-out-of-the-air type of comment. We studied it and looked at it.

The comments you made about intellectual property rights are important. We have looked specifically at aquaculture as an industry, and we spent a great deal of time looking at it. Fishing is very important to the economy and to the culture of so much of what occurs in Atlantic Canada. We have been enthusiastic as an institute about the wide-ranging potential for that industry. There are a number of intellectual property right questions that will come up. There are many good models that will work to help decide who owns what.

Unfortunately, in the case of aquaculture, it is less an intellectual property rights problem and more a fisheries jurisdiction issue. There is a lack of clarity as to where you can do this activity of aquaculture. I will send you links and references to some of the studies we have done on fencing in the seas, because that is the real problem with that industry progressing.

Senator Moore: It takes away from the traditional fishing areas. I can see the problem.

Mr. Winchester: It is politically contentious, too, in some cases.

d'un tiers d'entre elles ont été complètement radiées. Au mieux, c'est une déclaration douteuse que de dire que les prêts sont efficaces. En partie, la raison pour laquelle nous avons critiqué l'agence est qu'elle a été moins que sincère, à nous fournir des détails sur ce qu'elle fait.

Ceci dit, il s'agit d'une question dont nous pourrions débattre dans un certain nombre d'autres forums.

Le sénateur Moore : Est-ce que ces chiffres sont actuels?

M. Winchester: Ils sont actuels.

Le sénateur Moore : Quand les avez-vous recueillis?

M. Winchester: Je suis en train de faire certains des calculs, et certains des chiffres sont tirés d'études qui ont été menées par d'autres.

Le sénateur Moore : Vous pouvez peut-être les donner au président.

Le président: Nous avons demandé à tous nos témoins, lorsqu'ils faisaient référence à des statistiques pour étayer leurs déclarations, de nous les fournir dès que possible.

M. Winchester : Je serai très heureux de le faire.

Le président: Il est difficile pour nous d'échanger des arguments avec vous, du point de vue statistique, à moins que nous n'ayons vu vos modèles, puis nous pouvons les analyser et vous revenir là-dessus. Je voudrais obtenir cette information. Ce sera utile et nous distribuerons ces statistiques à tous les membres du comité.

M. Winchester: Je ne dis pas cela dans un esprit d'argumentation. Je dis simplement que ce n'est pas un commentaire que j'ai pris comme ça. J'ai étudié la question, je l'ai considérée.

Les observations que vous avez présentées sur les droits de la propriété intellectuelle sont importantes. Nous avons considéré tout particulièrement l'aquaculture comme un secteur industriel et nous avons passé beaucoup de temps à considérer la question. La pêche est très importante pour l'économie et la culture de beaucoup de ce qui se produit dans la région Atlantique du Canada. En tant qu'institut, nous avons été très enthousiastes à propos du grand éventail de possibilités pour ce secteur de l'industrie. Un certain nombre de questions touchant aux droits de la propriété intellectuelle seront soulevées. Il existe beaucoup de bons modèles qui fonctionneront, pour nous aider à décider qui possède quoi.

Malheureusement, en ce qui concerne l'aquaculture, c'est moins un problème de droit de propriété intellectuelle qu'un problème de compétence pour ce qui est des pêcheries. Il est un peu moins clair de savoir où vous pouvez exercer cette activité d'aquaculture. Je vous enverrai des références, ainsi que des liens à certaines des études qui ont été menées sur le clôturage dans les mers, parce qu'il s'agit d'un véritable problème avec cette industrie qui ne cesse de se développer.

Le sénateur Moore: Cela réduit les zones de pêche traditionnelle, je comprends que cela peut causer un problème.

M. Winchester: Dans certains cas, c'est aussi un litige politique.

Senator Moore: It is politically and practically so. If people have been fishing the same area and chasing a certain species in a regular cycle each year, and suddenly you put a pen around it for an aquaculture site, why would that not be a problem?

I went through this probably about 15 years ago in Nova Scotia in the waters of Mahone Bay. We set up an aquaculture grid, taking into consideration the traditional fishing grounds, ferry routes, yacht racing routes and private properties. Once you get that lease, you own that water column, top to bottom, right into the beach. These things can be worked out. I do not know if you looked at that model in Nova Scotia, but it works very well, and I know it has been used in other provinces. It can be done, and you can avoid these jurisdictional situations. They are not insurmountable.

I am interested in your remarks with regard to EI. What do you do with respect to the historic seasonal industries? There is a cycle here that is historic and documented. Are you saying that people who might be in business related to tourism or the fishery or logging, whatever the seasons dictate, should be paying more? They are not doing this out of choice. They are not hiring and laying people off out of choice. That is dictated by the climate and the particular resource that they are working with. How do you balance that with your call for increased premiums to be paid by employers who lay off? Are you thinking of those type of industries as being ones that should be subjected to that proposal?

Mr. Winchester: You cannot rule industries out, unfortunately. The example that I mentioned in reference to Senator Angus' question was in fact a seasonal industry. My wife's aunt owns a hotel and restaurant just outside of Shediac, and they have difficulty hiring people. Hers is a seasonal business. Clearly, there is something wrong with the incentives in the EI program when seasonal businesses cannot even hire people. It is a real problem. Industries that are seasonal do present a challenge for their workers.

At the same time, since we are talking about productivity and not the politics of unemployment insurance, let us recognize that if we encourage people to work for a portion of the year only, be it in a seasonal industry or otherwise, they are less productive in terms of the overall output of the economy. Let us also not forget that if they get into a cycle where there is no incentive for them to invest in their own human capital, then they will be stuck in a system where they have to go back for a payment under EI or some other thing. That is not an ideal situation from an economic or even a cultural perspective, but it is even worse when you are

Le sénateur Moore: Politique et pratique. Si les gens ont pêché dans cette même zone et ont cherché une espèce particulière dans son cycle naturel chaque année, et que soudain vous mettez une clôture autour de cette zone pour un site d'aquaculture, pourquoi n'y aurait-il pas un problème?

Je me suis déjà occupé de cette question il y a probablement 15 ans en Nouvelle-Écosse, dans les eaux de la baie de Mahone. Nous avons déterminé une sorte de grille d'aquaculture, tout en prenant en compte les zones de pêche traditionnelle, les itinéraires des traversiers, les itinéraires de compétitions de voile et les propriétés privées. Une fois que vous obtenez ce bail, vous possédez cette colonne d'eau de bas en haut, jusqu'à la plage. Cela peut fonctionner. Je ne sais pas si vous avez considéré ce modèle en Nouvelle-Écosse, mais il fonctionne très bien et je sais qu'il a été utilisé dans d'autres provinces. Cela peut être fait et vous pouvez éviter ces problèmes de compétence. Ce ne sont pas des problèmes insurmontables.

Vos remarques concernant l'assurance-emploi m'ont intéressé. Que faites-vous lorsqu'il s'agit d'industries saisonnières historiques? Il existe un cycle ici qui est à la fois historique et documenté. Est-ce que vous êtes en train de dire que les gens qui pourraient avoir des affaires liées au tourisme, à la pêche ou à l'exploitation des forêts, selon les dictats des saisons, devraient payer plus? Ils ne font pas cela par choix. Ils n'embauchent pas des gens pour les faire démissionner après par choix. C'est le climat qui décide, ainsi que la ressource particulière avec laquelle ils travaillent. Comment faites-vous la part des choses par rapport à votre demande d'augmentation des cotisations que les employeurs qui mettent à pied doivent payer? Est-ce que vous pensez à ces types d'industries comme étant celles qui devraient être soumises à ce genre de proposition?

M. Winchester: Vous ne pouvez pas exclure les industries, malheureusement. L'exemple que je mentionnais par rapport à la question du sénateur Angus, était en fait l'exemple d'un secteur saisonnier. La tante de ma femme possède un hôtel et un restaurant juste à l'extérieur de la ville de Shediac et ils ont eu de la difficulté à embaucher des gens. Son hôtel est une affaire saisonnière. Manifestement, il existe quelque chose qui ne va pas avec les incitatifs du programme d'assurance-emploi, lorsque les entreprises saisonnières ne peuvent même pas trouver du monde à embaucher. C'est un véritable problème. Les industries saisonnières présentent un défi pour ces travailleurs.

En même temps, puisque nous parlons de productivité et non des politiques de l'assurance-emploi, reconnaissons que si nous encourageons des gens à travailler une partie de l'année seulement, que ce soit dans le secteur saisonnier ou autre, ils sont moins productifs en ce qui a trait à la rentabilité générale de l'économie. N'oublions pas non plus que s'ils rentrent dans ce cycle, où il n'y a aucun incitatif pour qu'ils puissent investir dans leur propre capital humain, alors ils seront pris dans un système où il faut qu'ils reviennent pour obtenir une prestation d'assurance-emploi ou quelque chose d'autre. Ce n'est pas une

trying to improve productivity. You need to think of it in those terms and move past some of the politics of it. I agree that it is difficult to tell people that their lifestyle will change.

Senator Moore: Let us look at the example of your relative who owns a B&B. Let us assume that your aunt she can the B&B six months of the year. People are working there, helping her, working as clerks or housekeeping, whatever they are doing. What is the cure? You say that for the other six months, they should find another job somewhere else, of course, if they can. What should happen with regard to those seasonal workers?

Mr. Winchester: There are two basic choices. You expand your season so that it eventually becomes twelve months instead of six or —

Senator Moore: The climate in seaside Nova Scotia in the winter time does not permit that.

Mr. Winchester: Alternatively, you develop other industries or other tourist industries. The classic example that comes to mind is that I used to work as a ski instructor. The vast majority of the instructors that I worked with would ski in the winter and teach swimming or golf in the summer. None of them was ever unemployed during the year because they were located here in Ontario and western Quebec where you cannot get EI as easily as you can in Atlantic Canada and because they were able to find two jobs in two different kinds of industries and put them together. That is perhaps a bad choice, but again, from a productivity point of view, from an investment in human capital point of view, that is far better than doing nothing.

Senator Moore: You mentioned these various items that you thought would help with respect to productivity and things we needed to overcome. Did you mention the matter of Senator Kelleher's pet, the interprovincial trade barriers? Have you mentioned that?

Mr. Winchester: No.

The Chairman: We are looking at that.

Senator Moore: Yes. It seems to me that it is a very important thing in terms of moving things around.

Mr. Sharpe: I did not mention that. I do not think it is that important; I think it is overrated. Most of the interprovincial barriers are linked to government procurement policies by provinces, and they are quite reluctant to get rid of those policies. We have been working on this issue for well over a decade and have not made much progress. The barriers are not that large in terms of most goods and services, so I do not think it is a priority for productivity improvement.

The Chairman: We will be having a special study on that. I appreciate your comments.

situation idéale d'un point de vue économique ou même d'un point de vue culturel, mais c'est encore pire lorsque vous essayez d'améliorer la productivité. Vous devez penser à cela en ces termes et passer au-delà de la politique. Je suis d'accord que c'est difficile de dire à des gens que leur style de vie doit changer.

Le sénateur Moore: Considérons l'exemple de votre tante qui possède un gîte touristique. Supposons que votre tante puisse ouvrir son gîte six mois par année. Des gens travaillent là, l'aident, travaillent à la réception ou au ménage, peu importe ce qu'ils font. Quel est le remède? Vous dites que pendant les six autres mois, ils devraient trouver un autre travail quelque part ailleurs, bien sûr s'ils le peuvent. Que devrait-il se passer pour ces travailleurs saisonniers?

M. Winchester: Il existe deux choix de base. Vous prolongez votre saison touristique, de sorte à ce qu'elle se transforme en douze mois au lieu de six ou...

Le sénateur Moore : Le climat sur les côtes de la Nouvelle-Écosse l'hiver ne permet pas cela.

M. Winchester: Sinon, vous créez d'autres industries ou d'autres industries touristiques. L'exemple très classique qui me vient à l'esprit est celui où je travaillais comme professeur de ski. La grande majorité des instructeurs avec lesquels je travaillais faisaient du ski l'hiver et enseignaient la natation ou le golf l'été. Aucun d'entre eux n'était jamais au chômage pendant l'année, parce qu'ils habitaient ici en Ontario ou dans l'ouest du Québec, où vous ne pouvez pas obtenir de prestations d'assurance-emploi aussi facilement que vous le pouvez dans les régions atlantiques du Canada et parce qu'ils pouvaient trouver deux emplois dans deux industries différentes et pouvoir travailler en continu. C'est peut-être un mauvais choix, mais encore, d'un point de vue de la productivité, et d'un point de vue de l'investissement en capital humain, c'est bien meilleur que de ne rien faire.

Le sénateur Moore: Vous avez mentionné ces divers éléments qui, selon vous, nous aideraient en ce qui concerne la productivité et des choses que nous avons besoin de surmonter. Avez-vous mentionné l'histoire de l'animal de compagnie du sénateur Kelleher, les barrières commerciales entre provinces? Avez-vous mentionné cela?

M. Winchester: Non.

Le président : Nous sommes en train de considérer cela.

Le sénateur Moore : Oui. Il me semble que c'est une chose très importante en termes de déplacement des marchandises.

M. Sharpe: Je n'ai pas mentionné cela. Je ne pense pas que ce soit important. Je pense qu'on y attache beaucoup trop d'importance. La plupart des barrières interprovinciales sont liées aux politiques d'acquisition gouvernementale des provinces et celles-ci sont très hésitantes à se débarrasser de ces politiques. Nous avons travaillé sur ce sujet depuis plus de 10 ans et n'avons pas avancé d'un pouce. Les barrières ne sont pas si énormes en termes de la plupart des produits et services, donc je ne pense pas que ce soit une priorité pour améliorer la productivité.

Le président: Nous allons effectuer une étude tout particulièrement là-dessus. J'apprécie votre observation.

Senator Tkachuk: You mentioned in France the per hour productivity level and the 35-hour work week. Is the Government of France not attempting to change the law to allow employers to increase the weekly work week because of lack of productivity just recently?

Mr. Sharpe: There have been changes to the legislation somewhat. There is a new government in France, and they made changes. The 35-hour work week actually was not a policy to increase productivity. It was a policy to reduce unemployment by creating jobs. When you go from 40 hours a week to 35, basically you will be more productive, but you will do less work, so that means the firm would have to hire other people, and that would increase employment. That was the reason. There is both an employment gain and a productivity gain to working fewer hours a week.

Senator Tkachuk: Why were they trying to change the law?

Mr. Sharpe: They recently changed it because it was a project of the socialist government of France, and the new government of the right found it a little heavy-handed in certain areas. They have not completely changed it, but they have made a number of changes; it is less heavy-handed than it was before.

Senator Tkachuk: I would also like to see the research on that, Mr. Chairman, if we could, or anything that you have that would back up that argument.

Mr. Sharpe: In terms of improving productivity?

Senator Tkachuk: Yes, that would be helpful.

Mr. Sharpe: We have an article coming out later this month on exactly that issue by the head of research at the Banque de France

Senator Massicotte: From what I read, it did not work. The shortening of the hours did not create more employment. One could argue that there are many obstacles to labour in France. Am I correct that they are reversing their position because it did not work?

Mr. Sharpe: The reason it did not create more employment is because it created more productivity. Firms did not need any more workers because the workers who were working fewer hours were just as productive as when they were working longer hours. The productivity gains were much more than expected.

Senator Massicotte: Why are they reversing that position as of two months ago?

Mr. Sharpe: They reversed the position because the legislation was not popular with many people in France, particularly on the right. It created an inflexible situation in certain firms, so the government decided to change the legislation.

Le sénateur Tkachuk: Vous avez parlé du niveau de productivité à l'heure, en France, ainsi que de la semaine de 35 heures. Est-ce que récemment le gouvernement français n'est pas en train d'essayer de modifier cette loi, pour permettre aux employeurs d'augmenter la semaine de travail, à cause du manque de productivité?

M. Sharpe: Il y a eu quelques changements à la loi. Il y a un nouveau gouvernement en France et ils effectuent des changements. La semaine de 35 heures n'était pas en réalité une politique en vue d'augmenter la productivité. C'était une politique en vue de réduire le chômage, en créant des emplois. Si vous passez d'une semaine de 40 heures à une semaine de 35 heures, fondamentalement vous allez être plus productifs, mais vous ferez moins de travail, ce qui signifie que l'entreprise devra embaucher d'autres personnes et cela créera de l'emploi. C'était la raison. Il existe à la fois un gain en termes d'emploi et un gain en termes de productivité, si vous travaillez moins d'heures par semaine.

Le sénateur Tkachuk: Pourquoi a-t-on modifié la loi?

M. Sharpe: La loi a été modifiée récemment parce que c'était une réalisation du gouvernement socialiste de la France, et le nouveau gouvernement de droite la trouvait un peu excessive dans certains domaines. La loi n'a pas été complètement transformée, mais on y a apporté plusieurs changements; elle est moins draconienne qu'avant.

Le sénateur Tkachuk: J'aimerais voir des analyses à ce sujet, monsieur le président, ou sur tout ce qui pourrait étayer cet argument.

M. Sharpe : En ce qui concerne l'amélioration de la productivité?

Le sénateur Tkachuk: Oui, ça nous serait très utile.

M. Sharpe: Nous allons publier ce mois-ci un article du directeur de la recherche de la Banque de France qui porte précisément sur cette question.

Le sénateur Massicotte : D'après ce que j'ai lu, ça n'a pas marché. Le passage aux 35 heures n'a pas permis de créer de l'emploi. On peut prétendre qu'il y a de nombreux obstacles à l'emploi en France. N'ai-je pas raison de dire que le gouvernement français a fait marche arrière parce que la semaine des 35 heures n'avait pas donné les résultats escomptés?

M. Sharpe: Il n'y a pas eu de création d'emplois parce que la productivité a augmenté. Le besoin en main-d'œuvre des entreprises n'a pas augmenté parce que les travailleurs sont restés aussi productifs que lorsqu'ils faisaient davantage d'heures de travail. Les gains en productivité ont été beaucoup plus importants que prévu.

Le sénateur Massicotte : Pourquoi est-on revenu en arrière il y a deux mois?

M. Sharpe: Parce que la législation mécontentait bien des gens en France, particulièrement à droite. Elle a créé un manque de souplesse dans certaines sociétés, et le gouvernement a donc décidé de la modifier.

Senator Massicotte: From what I read, in fact, people took to the streets. It was not popular with the employer.

Mr. Sharpe: That is right.

Senator Massicotte: Your answer seems to be saying for political reasons — that for political reasons, they would have maintained it. That is why the prime minister is not very popular. The employers were very much in disfavour of the change.

Mr. Sharpe: I will provide you with some documentation. There are different interpretations of the changes in France.

The Chairman: That would be interesting. If you could give us a cost benefit of those changes, that would be very useful.

Mr. Sharpe: I will do that.

Senator Tkachuk: Is productivity measured by sector? Do you have the numbers by sector?

Mr. Sharpe: Absolutely.

Senator Tkachuk: How do you measure government productivity for people who work for the government?

Mr. Sharpe: There are many problems in the measurement of government productivity, to put it bluntly. We do not do a good job of it at all.

In respect of market output, basically you can have a price for it and you can deflate nominal output with the price deflator to create a real series. However, in the government sector, we do not measure output independent of inputs. The wage bill is considered the output of the government sector. By definition, there are no productivity gains in the government sector.

Senator Tkachuk: It is part of the total statistical package when you are trying to measure productivity.

Mr. Sharpe: There is a big debate about that. There is the total economy, which includes government, and there is the business sector, which excludes government, and recently there has been a big debate between the Finance Canada and Statistics Canada over which measure is more useful.

Senator Tkachuk: The numbers we are talking about exclude government employees.

Mr. Sharpe: That is right. I could have given you the numbers that include government employees, but the consensus is that because we measure productivity so poorly in the government sector we should look only at the business sector.

Senator Tkachuk: If you included government employees, it might drag the numbers down.

Mr. Sharpe: That is right.

Senator Tkachuk: Therefore, the more people you have working for the government, the bigger the drag on productivity.

Mr. Sharpe: In terms of measuring productivity growth, that is right.

Le sénateur Massicotte : D'après ce que j'ai lu, il y a même eu des manifestations. La loi a mécontenté les employeurs.

M. Sharpe: C'est exact.

Le sénateur Massicotte : Vous semblez dire que c'était pour des raisons politiques, qu'elle aurait été maintenue pour des raisons politiques. C'est ce qui explique la faible cote de popularité du premier ministre. Les employeurs ont été très peu favorables au changement.

M. Sharpe: Je vais vous soumettre de la documentation. Les changements survenus en France donnent lieu à diverses interprétations.

Le président : Cela devrait être intéressant. Il serait utile que vous nous donniez une analyse coûts-avantages de ces changements.

M. Sharpe: Je vous la donnerai.

Le sénateur Tkachuk: Est-ce qu'on mesure la productivité par secteur? Avez-vous les chiffres de chaque secteur?

M. Sharpe: Oui.

Le sénateur Tkachuk: Comment mesure-t-on la productivité des gens qui travaillent pour le gouvernement?

M. Sharpe: À vrai dire, la mesure de la productivité du secteur public pose de nombreux problèmes. Nous ne réussissons pas très bien dans ce domaine.

En ce qui concerne le rendement du marché, on peut en fixer le prix et appliquer un déflateur à la production nominale pour créer une série réelle. Cependant, dans le secteur public, on ne mesure pas la production indépendamment des intrants. La masse salariale est considérée comme l'extrant du secteur public. Par définition, il n'y a pas de gains de productivité dans le secteur public.

Le sénateur Tkachuk: Cela fait partie de l'ensemble statistique lorsqu'on essaie de mesurer la productivité.

M. Sharpe : Il y a tout un débat à ce sujet. L'ensemble de l'économie comprend le secteur public et il y a aussi le secteur des affaires, qui exclut le secteur public; récemment, il y a eu un débat entre le ministère des Finances et Statistique Canada pour déterminer la mesure la plus utile.

Le sénateur Tkachuk: Les fonctionnaires ne sont pas inclus dans les chiffres dont nous parlons.

M. Sharpe: C'est exact. J'aurais pu vous donner des chiffres comprenant les fonctionnaires, mais on s'entend pour dire que comme la productivité est difficile à mesurer dans le secteur public, il ne faut considérer que le secteur privé.

Le sénateur Tkachuk: Les chiffres seraient moins dynamiques si on y incluait les fonctionnaires.

M. Sharpe: C'est exact.

Le sénateur Tkachuk : Plus on a de fonctionnaires, plus la productivité ralentit.

M. Sharpe: En ce qui concerne la mesure de la croissance de la productivité, c'est exact.

Senator Tkachuk: For example, if you consider Nunavut, where either you work for the government or you do not work, how would its productivity be measured, or is anything measured?

Mr. Sharpe: If you work for a Crown corporation that produces output, then that is considered part of the business sector. It is only public administration that is considered government in terms of the national accounts. I do not know about Nunavut. If you measure the output of those sectors by wages only, then they will not see much productivity gains, for sure.

Senator Tkachuk: Consider the increase in the size of government. Since 1997, the size of government has increased by 50 per cent.

Mr. Sharpe: The share of employment, right.

Senator Tkachuk: That is right. With that, you are taking resources from the private sector into the public sector. That has got to be a tremendous drag on productivity, even to the private sector, because you are removing cash that would normally be spent in the private sector on the public sector.

Mr. Sharpe: It depends on a number of factors. As I mentioned, the growth rate of government productivity is zero, but wages can be higher in the government than in the private sector. If you move someone from the private sector to government, the value-added of that person may be higher as an employee in the government because those wages are higher. That would have a positive effect on the overall productivity level.

However, in terms of growth rates, you are right. There is a downward bias to the overall statistics because of the way in which we measure output in the government sector. You are absolutely right, senator.

The Chairman: Senator Oliver and I attended at Microsoft's headquarters for governments in Redmond, Washington. We were given a book that showed a comparison of governments' efficiency under E-governance. It seems that Canada has gone from number two or three to number one in the world because we have done the transformation more quickly to E-governance, which has increased its productivity substantially. I will undertake to circulate that. Senator Oliver spoke at that conference and I though that I would bring that evidence forward because we have none on that topic. It is important to clarify that for Senator Tkachuk and for committee members that Canada has made remarkable progress.

Mr. Sharpe, are you familiar with that?

Mr. Sharpe: I wanted to make a comment. Although I said the official statistics show that there has been no productivity growth in government, we know that is not true because there have been massive productivity gains in government. You have only to look at Statistics Canada figures to know how much more they produce with fewer workers and greater computerization. That is true in all sectors of government.

Le sénateur Tkachuk: Dans le cas du Nunavut, par exemple, où l'on ne peut travailler que pour le gouvernement, comment pourrait-on mesurer la productivité ou quoi que ce soit d'autre?

M. Sharpe: Quand une société d'État a une production, elle est considérée comme faisant partie du secteur privé. Dans la comptabilité nationale, seule l'administration est considérée comme secteur public. Je ne sais pas ce qu'il en est au Nunavut. Si on ne mesure la production d'un secteur que par la masse salariale, on ne doit guère constater de gains de productivité.

Le sénateur Tkachuk: Il faut tenir compte de l'augmentation de la taille du secteur public. Depuis 1997, il a augmenté de 50 p. 100.

M. Sharpe: Oui, c'est la part de l'emploi.

Le sénateur Tkachuk: C'est cela. En outre, le secteur public prélève des ressources dans le secteur privé. Tout cela ralentit fortement la productivité, même dans le secteur privé, car on y prélève pour le secteur public de l'argent qui devrait normalement y être dépensé.

M. Sharpe: Plusieurs facteurs entrent en jeu. Comme je l'ai dit, le taux de croissance de la productivité du secteur public est nul, mais les salaires peuvent y être plus élevés que dans le secteur privé. Lorsqu'un employé passe du secteur privé au secteur public, sa valeur ajoutée peut être supérieure, car les salaires sont plus élevés dans le secteur public. Il y a donc un effet positif sur le niveau global de productivité.

Cependant, vous avez raison en ce qui concerne les taux de croissance. Les statistiques sont entraînées vers le bas à cause de la façon dont on mesure la production dans le secteur public. Vous avez tout à fait raison, sénateur.

Le président: Le sénateur Oliver et moi avons visité le siège social des produits Microsoft destinés au secteur public à Redmond, dans l'État de Washington. On nous a remis un rapport sur l'efficacité des secteurs publics grâce à l'informatique. Il semble que le Canada soit passé du troisième au premier rang au monde, car il est passé plus rapidement au cybergouvernement, ce qui a augmenté fortement sa productivité. Je vais faire circuler ce document. Le sénateur Oliver a pris la parole lors de cette conférence et j'aimerais en montrer le compte rendu, car nous n'avons encore rien vu sur ce sujet. Il convient de préciser à l'intention du sénateur Tkachuk et des membres du comité que le Canada a fait des progrès remarquables.

Monsieur Sharpe, connaissez-vous cette question?

M. Sharpe: Je voudrais faire un commentaire. J'ai dit que les statistiques officielles montrent qu'il n'y a pas eu de croissance de la productivité dans le secteur public, mais nous savons que ce n'est pas vrai, car le secteur public a enregistré d'énormes gains de productivité. Il suffit de regarder les chiffres de Statistique Canada pour constater que le secteur public produit beaucoup plus malgré la diminution du nombre des fonctionnaires grâce à l'informatisation. Et c'est vrai dans toutes les composantes du secteur public.

The Chairman: My understanding is that, as of last year, we were number one in the world, and we have increased our productivity. I want to ensure that there is a balance on the record.

I have an interesting observation to make. No witness today has mentioned, thus far, lack of leadership as a reason for lagging productivity in the business sector. We will have a discussion later this year about productivity in the banking sector as they try to convince us that they should merge and consolidate, about which we are open-minded. We know that some banks have been much more efficient and productive in expanding outside our borders.

Mr. Sharpe, could you give us a comparative analysis of how poorly or well our CEOs do than CEOs in other countries, when we are lagging behind.

Mr. Sharpe: I am not an expert on business leadership issues. You are talking about leadership from business and not about government leaders. Is that right?

The Chairman: The evidence we have heard so far today has been clear: The business sector is lagging in practically every category.

Mr. Sharpe: There is an argument. Mr. Roger Martin, Dean of the Business School at the University of Toronto, argues that our managers in Canada do not have the right training compared to managers in the United States in terms of how to think strategically about a business plan and how to develop productivity. There may be some self-interest in his argument because he is Dean of the Business School, but there might be an element of truth in it as well. I would not dismiss that argument. Certainly, to make the corporation profitable, an effective CEO has to be concerned about the productivity of the corporation.

For example, Mr. Paul Tellier took over at CN about 10 years ago and made it one of the top industries in North America in respect of productivity. Prior to that, it was one of the lower level railway firms in terms of productivity. That is a good example of a leader who had a productivity agenda and succeeded in that agenda. In certain industries, it is much easier to do than in other industries.

The Chairman: Mr. Sharpe, could you obtain any studies prepared on that matter alone? Business leaders always complain to me about how unproductive government is but then I receive the E-government studies that show the opposite. I look at all of the studies presented here that show how unproductive business is. I do not think they are two solitudes, but perhaps we should analyze this less from anecdotal information and more from statistical standards. It is important for us.

Mr. Sharpe: I agree. It is hard to measure leadership in terms of quantification. Certainly, the idea is correct; you need leaders to drive the productivity agenda forward.

Le président : À ma connaissance, nous étions au premier rang mondial l'année dernière et nous avons augmenté notre productivité. Je tenais à apporter ce rectificatif.

J'aimerais signaler quelque chose d'intéressant. Aucun de nos témoins d'aujourd'hui n'a encore parlé du manque de leadership qui serait à l'origine de la faible productivité du secteur privé. Nous allons débattre cette année de la productivité du secteur bancaire qui essaie de nous convaincre de la nécessité des fusions, à l'égard desquelles nous faisons preuve d'une grande ouverture d'esprit. Nous savons que certaines banques ont fait des gains d'efficacité et de productivité en étendant leurs activités au-delà de nos frontières.

Monsieur Sharpe, pouvez-vous dresser le portrait de nos PDG par rapport à ceux des autres pays dans les secteurs où nous avons du retard?

M. Sharpe: Je ne suis pas spécialiste des questions de leadership dans le monde des affaires. Vous parlez bien des dirigeants dans le monde des affaires, et non pas des personnalités gouvernementales, n'est-ce pas?

Le président : D'après ce que nous avons entendu jusqu'à présent, il est manifeste que le secteur privé est à la traîne dans presque toutes les catégories.

M. Sharpe: Il y a un argument. M. Roger Martin, doyen de l'École d'administration à l'Université de Toronto, prétend que les gestionnaires au Canada n'ont pas la bonne formation lorsqu'on les compare aux gestionnaires américains, quant à comment envisager un plan d'affaires stratégique et comment améliorer la productivité. Son argument n'est peut-être pas objectif, parce qu'il est doyen de l'École d'administration, mais il pourrait y avoir une certaine vérité aussi. Je ne rejetterai pas cet argument. Évidemment, pour qu'une société soit rentable, un bon PDG doit être préoccupé par la productivité de la société.

Par exemple, M. Paul Tellier est devenu PDG à la CN il y a environ 10 ans et il l'a rendue une des industries les plus productives en Amérique du Nord. Avant, elle était une des sociétés de chemins de fer la moins productive. C'est un bon exemple d'un dirigeant qui a mis l'accent sur la productivité et qui a réussi. C'est beaucoup plus facile à faire dans certaines industries que dans d'autres.

Le président: Monsieur Sharpe, pourriez-vous obtenir des études sur cette question précise? Les chefs d'entreprise se plaignent toujours que le gouvernement n'est pas productif, mais je reçois des études sur le gouvernement électronique qui montrent le contraire. Je regarde toutes les études présentées ici qui montrent jusqu'à quel point les entreprises ne sont pas productives. Je ne pense pas qu'on parle de deux solitudes, mais nous devrions peut-être analyser cette question non pas en se servant d'anecdotes mais plutôt en se servant de normes de statistique. C'est une question importante pour nous.

M. Sharpe: Je suis d'accord. Il est difficile d'évaluer un chef de façon quantitative. Effectivement, l'idée est bonne; il faut des dirigeants qui visent à augmenter la productivité.

Senator Massicotte: If I may add a comment, Mr. Chairman. They are measuring productivity by industry such as forestry and rail. We are excelling against the world standards in those industries. It cannot be our school system or our leaders because we are good in some and not in others. Perhaps it is more structural. If it is educational leadership, then it would be cultural and very broad. Yet, our problem is not broad.

The Chairman: That provides some insight to the debate that we will have in committee when we look at the factors to consider for our recommendations for Canadian public policy.

Thank you Mr. Sharpe and Mr. Winchester.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, May 12, 2005

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:47 a.m. to examine and report on issues dealing with productivity.

Senator Jerahmiel S. Grafstein (Chairman) in the chair.

[English]

The Chairman: Good morning, everyone. The committee is delighted that men and women across Canada will be watching on the Internet this round table on exploring productivity and competitiveness in the Canadian marketplace; as well, our proceedings will be time-delayed on CPAC, which CPAC is pre-occupied by other issues. We think this is more important, but CPAC has chosen to cover other issues outside of the city. Welcome.

I shall being by saying a few words about what we hope to accomplish yesterday and today on these round tables. This is an experiment for us. We are trying to collapse a lot of hearing time into a short period of time. We are familiar with the territory but we are really looking very closely at new and interesting information that might help us in our study.

We have all heard about how important Canada's productivity and global competitiveness is to our economy and our standard of living. Over the past 60 years, our growth has accounted for somewhere between one quarter and one third of our standard of living. We believe that increasing productivity is the only way to increase our living standards — there are other factors, but that is the key.

There have been numerous studies on productivity. We have seen and gone through a number of them. We have prepared ourselves for this round table and we welcome the additional studies that our witnesses have brought today.

We in the Senate are taking a comprehensive approach to our examination of productivity issues. We are bringing in some of Canada's foremost experts on the subject, including our witnesses Le sénateur Massicotte: Si vous me permettez d'ajouter un commentaire, monsieur le président. On évalue la productivité par secteur d'activité, tel que foresterie et les chemins de fer. Nous dépassons de loin les normes internationales dans ces industries. Ce n'est pas à cause de notre système scolaire ou de nos dirigeants, parce que nous réussissons dans certaines industries et pas dans d'autres. La question est peut-être plutôt structurelle. S'il s'agit d'un problème de leadership et d'éducation, le problème serait culturel et très répandu. Et notre problème n'est pas répandu.

Le président : Cela nous donne des idées pour le débat que nous aurons en comité lorsque nous examinerons les facteurs dont il faudrait tenir compte dans nos recommandations en matière de politique publique au Canada.

Monsieur Sharpe et monsieur Winchester, merci.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 12 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 10 h 47 pour examiner, en vue d'en faire rapport, des questions touchant la productivité.

Le sénateur Jerahmiel S. Grafstein (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Bonjour à tous. Le comité est très heureux que les Canadiennes et les Canadiens puissent suivre sur Internet notre table ronde sur la productivité et la compétitivité au Canada. Nos délibérations sont également diffusées sur la Chaîne parlementaire en différé, parce que la chaîne a choisi de téléviser d'autres audiences qui se déroulent à l'extérieur de la ville, même si nous pensons que la question que nous examinons est plus importante. Bienvenue à tous.

J'aimerais vous expliquer brièvement ce que nous espérons accomplir au cours de nos discussions d'hier et d'aujourd'hui. C'est une expérience pour nous. Nous essayons de réunir beaucoup d'informations en peu de temps. Nous connaissons le sujet, mais nous cherchons sérieusement à explorer de nouvelles données qui pourraient nous aider dans notre étude.

Nous savons tous combien la productivité du Canada et notre compétitivité sur la scène internationale sont cruciales pour notre économie et notre niveau de vie. Entre le quart et le tiers de notre niveau de vie des 60 dernières années est attribuable à notre croissance. Nous croyons que l'augmentation de la productivité est le seul moyen d'accroître notre niveau de vie — il y en a d'autres, mais celui-là est primordial.

Beaucoup d'études ont été faites sur la productivité, et nous en avons examiné un bon nombre en vue de cette table ronde; nous sommes heureux aujourd'hui que des témoins viennent nous en présenter de nouvelles.

Notre comité sénatorial veut examiner les questions de productivité dans une perspective globale. Nous invitons de grands spécialistes canadiens de la question, dont nos témoins today, with special expertise embodied as well by members of our committee. As well, we are looking for the public's input to better understand the role the federal government should play in helping our industries become more productive and more competitive.

Before we begin, I should like to remind those who are watching this live over the Internet and later on CPAC's broadcast that we want your input, too. Productivity is a factor in every region of the country. If you have a comment on something you are seeing or thoughts on improving Canada's productivity, we invite you to send us an email at www.banking_banques@sen.parl.gc.ca. That address is being put on the screen right now, and it will be put on the screen several times over the course of the morning. We want Canadians, experts and our public alike, to email us your views and any views or evidence you may have about what you hear today. We did receive a very solid response from our hearings yesterday.

To you, witnesses, if you disagree with each other, with any of the senators here or with the previous witnesses, we should like you to respond as well by email so we have your contemporaneous responses to the issues.

[Translation]

If you have any comments or suggestions on ways of improving Canada's productivity, we invite you to write to use at the address appearing on the bottom of the screen.

[English]

Our first participants are Paul Darby, who is with the Conference Board of Canada; Jim Stanford, Economist at the CAW, and John Baldwin, who is with Statistics Canada. We have looked at a number of your graphs. Thank you for all of the information that Statistics Canada has provided to this important study.

Mr. Darby, please proceed.

Mr. Paul Darby, Vice-President and Chief Economist, The Conference Board of Canada: Good morning, honourable senators, and thank you for the invitation to attend here.

It is important to recognize that the Conference Board had begun to look at productivity issues about seven or eight years ago in some detail and some depth. That may suggest that we are newcomers to the game. However, the issue around productivity for us arose from the analysis or the observation that U.S. incomes seem to be outstripping Canadian incomes. The gap between U.S. income and Canadian income per capita deflated, and there are issues around what exchange rate we should use to compare the two incomes. Given the uncertainties around those measurement issues, it did seem to be rather obvious that there was a growing and important gap between U.S. incomes per person and Canadian incomes per person.

d'aujourd'hui, sans compter que des membres de notre comité s'y connaissent bien en la matière. Nous voulons également entendre le point de vue du grand public pour mieux comprendre le rôle que le gouvernement fédéral devrait jouer afin d'aider nos entreprises à devenir plus productives et plus compétitives.

Avant de poursuivre, j'aimerais rappeler à ceux qui nous suivent en direct sur Internet ou en différé sur la Chaîne parlementaire que nous voulons aussi connaître leur point de vue. La productivité compte dans toutes les régions du pays. Si vous avez des commentaires à faire ou des suggestions à formuler pour améliorer la productivité du Canada, nous vous invitons à nous écrire à l'adresse qui apparaît maintenant à l'écran, soit le www.banking_banques@sen.parl.gc.ca, et qui reviendra encore plusieurs fois à l'écran au cours de la matinée. Nous demandons aux Canadiens, qu'ils soient experts dans le domaine ou non, de nous faire parvenir par courriel leurs commentaires ou leurs opinions sur ce qu'ils vont entendre aujourd'hui. Nous avons reçu beaucoup de réactions au sujet de nos audiences d'hier.

J'aimerais signaler aux témoins qui sont ici aujourd'hui qu'ils peuvent aussi nous écrire par courrier électronique pour réagir aux opinions des autres témoins ou des sénateurs.

[Français]

Si vous avez des commentaires ou des suggestions sur la façon d'améliorer la productivité du Canada, nous vous invitons à nous écrire à l'adresse qui apparaît au bas de l'écran.

[Traduction]

Nos premiers participants d'aujourd'hui sont Paul Darby, du Conference Board du Canada, Jim Stanford, économiste à TCA Canada, et John Baldwin, de Statistique Canada. Nous avons étudié vos graphiques. Merci beaucoup de toutes les informations que Statistique Canada nous a fournies pour cette importante étude.

Monsieur Darby, allez-y.

M. Paul Darby, vice-président et économiste en chef, Le Conference Board du Canada: Bonjour, honorables sénateurs et merci de m'avoir invité à venir vous rencontrer.

Il faut comprendre que le Conference Board examine les questions de productivité d'une façon assez détaillée depuis sept ou huit ans, ce qui peut laisser croire que nous sommes des nouveaux venus dans le domaine. Il reste que nous avons commencé à nous intéresser à la productivité après avoir analysé et observé que les revenus américains semblent dépasser les revenus canadiens. L'écart entre le revenu américain et le revenu canadien par habitant a diminué, ce qui soulève des questions sur le taux de change à appliquer pour comparer nos deux situations. Malgré les incertitudes liées à la façon de mesurer, il semblait assez évident que l'écart entre les revenus par habitant aux États-Unis et les revenus par habitant au Canada s'élargissait de plus en plus.

That in itself is not necessarily a terrible thing, but it does give rise to a certain sense of anxiety potentially about the future and it raises questions as to why this gap might be growing over time. The gap had normally been there historically, but it has become extremely significant and ever growing in the last 15 years or so.

Nervous about that increasing gap in standards of living, which is a logical leap from income gap, we began to try to investigate, in a fairly potentially crude fashion but nevertheless one that was statistically robust, what might be the causes of this income gap.

We had a number of culprits, one of which was productivity. Given the measurements we had at the time, there seemed to be a significant difference between U.S. and Canadian productivity. We began to ask ourselves questions about what could have given rise to the so-called productivity gap. There are a number of potential determinants here.

One of the determinants, which we have looked at most recently, had to do with the hypothesis that, in Canada, we may be looking at a more rigid society, a more regulated society, one with more barriers to competition than existed in the United States. There has been discussion of the wave of deregulation that took place in the United States and issues around the degree of unionization in the United States, various explanations as to why this productivity gap is not only persisting but growing between the U.S. and Canada.

An example of barriers to competition would be Canadian firms hiding behind tariff walls and as a result being less productive than their U.S. counterparts but remaining in business nonetheless. The so-called non-tariff barriers to trade would be the costs to Canada in terms of higher input costs and potentially lower productivity from internal barriers to trade around regulations, safety standards and input standards. One of the most important ones was the procurement rules. Governments would only buy from you if you were operating within their jurisdiction.

We have done some work most recently at the Conference Board of Canada to try to get some sense as to the extent to which these barriers to trade, either internal or external, could be giving rise to lower productivity in Canada.

I would note that they have to be relatively high barriers to trade. The United States is not immune to having its own internal and external trade barriers. For example, we can think of the Buy America program, which is an excellent indicator of a non-tariff barrier

We have finished the research. It is interesting because the results suggest, in some sense not surprisingly, that it would appear that for a large segment of Canadian industry these barriers are not that important in terms of explaining differences in productivity. This is true especially for the service sector and for the non-tradable goods sector. In many ways, they are insulated from productivity in terms of the United States, particularly over the time period we are looking at, simply

Ce n'est pas nécessairement très grave, même si ce peut être inquiétant pour l'avenir et qu'on peut se demander pourquoi l'écart continuerait de s'accentuer. Il y a toujours eu un écart, mais il devient très marqué et il ne cesse de croître depuis à peu près quinze ans.

Inquiets que cet écart entre nos revenus creuse l'écart entre nos niveaux de vie, nous avons commencé à examiner, de façon assez brutale mais quand même solide sur le plan statistique, quelles pourraient en être les causes.

Nous en avons relevé un certain nombre, dont la productivité. Compte tenu des méthodes de mesure que nous avions à l'époque, il semblait y avoir une différence importante entre la productivité au Canada et aux États-Unis. Nous avons commencé à nous demander ce qui aurait pu donner lieu à cet apparent écart de productivité, et nous avons constaté qu'il y a un certain nombre d'éléments déterminants possibles.

Un de ceux que nous avons examinés plus récemment part de l'hypothèse qu'au Canada, il y a une plus grande réglementation et plus d'obstacles à la concurrence qu'aux États-Unis. La vague de déréglementation qui a eu lieu aux États-Unis et le niveau de syndicalisation dans ce pays pourraient expliquer pourquoi non seulement il y a toujours un écart de productivité entre nos deux pays, mais aussi pourquoi il s'accentue.

Les entreprises canadiennes qui invoquent les tarifs douaniers pour être moins productives que leurs homologues américaines tout en restant en affaires seraient un exemple d'obstacle à la concurrence. Quant aux obstacles non tarifaires au commerce, ce serait les coûts des facteurs de production qui sont plus élevés au Canada et une baisse possible de la productivité attribuable à des obstacles internes comme les règlements, les normes liées à la sécurité et aux facteurs de production. Un des plus importants obstacles à cet égard concernait les règles d'approvisionnement, quand les administrations publiques achètent seulement d'entreprises établies sur leur territoire.

Plus récemment, le Conference Board a essayé de comprendre dans quelle mesure ces obstacles au commerce, qu'ils soient internes ou externes, pouvaient entraîner une baisse de productivité au Canada.

Je signalerais qu'il doit s'agir d'obstacles au commerce assez importants. Les États-Unis ne sont pas à l'abri d'obstacles internes et externes au commerce. D'ailleurs, le programme Buy America, pour encourager l'achat de produits des États-Unis, est un excellent exemple d'obstacle non tarifaire.

Nos recherches sont terminées. Nos conclusions sont intéressantes parce qu'elles montrent, comme il fallait s'y attendre d'une certaine façon, que ce ne sont pas ces obstacles qui, pour une grande partie des entreprises canadiennes, expliquent les différences de productivité. C'est particulièrement vrai pour le secteur des services et celui des produits non négociables. À bien des égards, ils ne sont pas influencés par la productivité aux États-Unis, surtout pour la période étudiée,

because it is not easy to trade these goods. Hair cuts are hard to trade. Construction activity is hard to trade — it is hard to build a house in Canada in the United States.

However, we did notice that there is a core group of manufacturing industries, about 16 important manufacturing industries, that account for about 20 per cent of Canadian output, where it seems certainly to be the case that barriers to competition and barriers to trade do lead to lower productivity. If there were significant barriers to competition in these industries, the productivity numbers would be altered. For example, if Canada put up significant barriers to trade, we would have lower productivity in these manufacturing industries.

The implications are interesting in the sense that it would be possible to improve Canadian productivity in manufacturing in this core set of industries by lowering the barriers to trade and opening them up to increased competition. That is not, however, to ignore the corollary to that. If the barriers are high in Canada relative to the United States, you may also be looking at adjustment costs as many Canadian firms find themselves unable to compete. Obviously, there are some non-trivial issues in terms of policy implications.

It would appear that, over relatively short periods of time, at least five to seven years, barriers to competition in much of the service sector or in the non-tradable goods sector do not seem to have a lot to do with how competitive the Canadian industry is.

Mr. Jim Stanford, Economist, CAW Canada: Thank you for the invitation. This is a crucial topic. I am pleased that the committee and the Senate are considering it. It is central to our prosperity as a nation moving forward. It is our hope that your deliberations will be more productive than the deliberations going on in the other House these days.

The Chairman: We thank you for that gentle compliment. It is, and it will be.

Mr. Stanford: I am glad to hear that.

I am a union economist. I want to stress at the outset that "union" and "productivity" are not necessarily contradictory terms. CAW in particular is one union where "productivity" is not a dirty word. We have emphasized very proactively the need for productivity growth as a key ingredient in competitiveness. We have taken some innovative steps to attempt to bring productivity-enhancing investments and other productivity initiatives into our auto plants and other facilities where our members work.

Perhaps the best example of why productivity matters is seen in Canada's auto industry. It is one of the only manufacturing segments we have where average productivity is higher in Canada than in the United States. That productivity advantage combined with the labour cost advantage is crucial in explaining why our auto industry has done much better than the American industry at preserving jobs, increasing output and expanding an economic pie that our members are then, thanks in part to the union, able to get

simplement parce qu'il n'est pas facile de transiger ces acitivtés, comme les coupes de cheveux ou encore les travaux de construction — il est difficile de construire une maison canadienne aux États-Unis.

Nous avons cependant remarqué qu'il y a un groupe de 16 industries manufacturières importantes, qui représentent environ 20 p. 100 de la production canadienne, pour lesquelles il semble bien que les obstacles à la concurrence et au commerce entraînent une baisse de productivité. Si les obstacles à la concurrence étaient importants dans leur cas, la productivité serait perturbée. Autrement dit, si le Canada imposait des obstacles importants au commerce, la productivité dans ces secteurs diminuerait.

Les répercussions sont intéressantes dans le sens où il serait possible d'améliorer la productivité au Canada dans ces secteurs en réduisant les obstacles au commerce et en leur permettant de s'ouvrir à une concurrence accrue. Il y a cependant un corollaire qu'il ne faut pas négliger. Effectivement, si les obstacles sont importants au Canada par rapport à ce qu'ils sont aux États-Unis, on peut envisager des coûts d'ajustement étant donné que beaucoup d'entreprises canadiennes ne sont pas en mesure de faire face à la concurrence. Évidemment, les répercussions en matière de politique sont alors loin d'être anodines.

Il semblerait que, sur des périodes relativement courtes, d'au moins cinq à sept ans, les obstacles à la concurrence dans une bonne partie du secteur des services et de celui des produits non négociables n'aient pas une grande incidence sur la compétitivité au Canada.

M. Jim Stanford, économiste, TCA Canada: Merci de m'avoir invité à venir vous rencontrer pour discuter d'un sujet capital. Je suis heureux que le comité et le Sénat examinent cette question d'une importance cruciale pour la prospérité future de notre pays. Nous espérons que vos travaux seront plus productifs que ceux qui se déroulent actuellement à l'autre endroit.

Le président : Nous vous remercions du compliment. Ils le sont et vont continuer de l'être.

M. Stanford: Je suis content de vous l'entendre dire.

Je suis économiste auprès d'un syndicat. Je tiens à signaler d'entrée de jeu que « syndicat » et « productivité » ne sont pas nécessairement antinomiques. Particulièrement pour le syndicat des TAC, la productivité n'est pas un mot à proscrire. Nous avons fortement insisté, dans une démarche préventive, sur le fait que la croissance de la productivité est essentielle à la compétitivité. Nous avons pris des mesures innovatrices pour essayer d'accroître la productivité dans nos usines d'assemblage de voitures et dans les autres installations où nos membres travaillent.

C'est peut-être l'industrie de l'automobile au Canada qui illustre le mieux pourquoi la productivité est importante. C'est l'un des seuls secteurs manufacturiers où la productivité moyenne est supérieure au Canada à celle des États-Unis. C'est avant tout une meilleure productivité, combinée à des coûts de main-d'œuvre avantageux, qui explique pourquoi l'industrie de l'automobile au Canada a beaucoup mieux réussi qu'aux États-Unis à conserver des emplois, à augmenter la productivité et à faire croître la

a slice of. That is a great example of why productivity matters. We would like to see that positive experience replicated in other parts of the economy.

I will very briefly cover some of the broader themes that have emerged in my own research on productivity, some of which will go against some of the conventional wisdom that you have probably heard about productivity and its determinants.

I certainly accept that Canada has a productivity problem and that it is getting worse, in relative terms, over time. Our productivity performance over the last three years has been abysmal. You cannot look at it solely in a short-term versus long-term sense, but the fact that average labour productivity has not grown in Canada for the better part of three years now is stunning. Despite all the talk we have been having about productivity and some of the efforts we have been making to improve the situation, we are currently in the midst of one of the most significant productivity slumps we have experienced in our entire post-war era. Turning that around is crucial.

The link between productivity and social well-being that is often taken for granted in these discussions is not an automatic link. I fully accept that productivity is an important determinant or a constraint on our living standards over time, but the data is clear: An increase in productivity does not necessarily or automatically translate into an improvement in living standards. Likewise, you can improve your living standards as a society without increasing your productivity. It is quite wrong to take the two as synonymous, although much of the commentary either explicitly or implicitly does.

In addition to the issue of growing our productivity, there is an equally important issue about how the gains from productivity growth will be distributed and shared in society. The slide on page 14 shows a significant change in recent years in how our economic pie is divided. We see a decline in the share of GDP that goes to labour, broadly defined to include wages, salaries and fringe benefits. Even with the inclusion of CEOs' and money managers' salaries, labour's share of the pie has declined steadily over the last 20 years by a cumulative total of 8 percentage points of GDP, and it fell below 50 per cent of the pie last year for the first time since the early 1950s. This reflects the cumulative influence of all the pro-market and pro-business policy changes that have been implemented in Canada over the last 20 years.

This change in how the pie is allocated explains the co-existence of productivity growth in Canada over the last 20 years with stagnation in pre-tax incomes of the majority of Canadians. In coming up with a productivity agenda that will work and get social buy in, we must be explicit about how the gains from productivity growth will be shared, because we cannot just assume that a trickle-down effect will occur.

Reliance on competitive market forces is not a magic bullet that will solve all of our productivity woes. In much of the commentary, the words "productivity" and "competition" are richesse économique de nos membres et ce, grâce en partie à notre syndicat. Cela montre très éloquemment pourquoi la productivité compte. Nous aimerions que notre expérience serve à d'autres secteurs de l'économie.

Je vais vous expliquer brièvement les grandes conclusions de mes recherches sur la productivité dont certaines vont à l'encontre des idées reçues qui vous ont probablement été exposées sur la productivité et ses facteurs déterminants.

J'admets certes que le Canada a un problème de productivité et qu'il s'aggrave, relativement parlant, avec le temps. Notre rendement à ce chapitre au cours des trois dernières années est pitoyable. Il ne suffit pas de comparer la situation à court terme et à long terme, car il est étonnant que la productivité moyenne de la main-d'œuvre n'ait pas augmenté au Canada depuis à peu près trois ans. Malgré toutes les discussions sur la question et les efforts déployés pour améliorer la situation, nous connaissons une des pires crises de notre histoire de l'après-guerre à ce sujet. Il est vital de renverser la tendance.

Le lien entre la productivité et le bien-être social, qu'on tient souvent pour acquis, n'est pas systématique. Je reconnais d'emblée que la productivité est un facteur déterminant ou un obstacle important à notre niveau de vie, mais les données sont claires : une augmentation de la productivité ne se traduit pas nécessairement ou forcément par une amélioration du niveau de vie. De même, on peut améliorer le niveau de vie de la société sans accroître la productivité. On a tort d'associer les deux d'aussi près, même si la plupart des gens le font explicitement ou implicitement.

À propos de la croissance de la productivité, il est tout aussi important d'examiner comment les gains de cette croissance vont être distribués et partagés dans la société. La diapositive de la page 14 montre qu'il y a eu des changements importants au cours des dernières années dans la façon dont l'assiette économique est divisée. Nous voyons que la part du PIB attribuée à la maind'œuvre, et qui comprend en gros les salaires, les traitements et les avantages sociaux, a rétréci. Même en calculant les salaires des PDG et des dirigeants, cette part a diminué de façon constante depuis vingt ans de huit points de pourcentage du PIB, pour représenter moins de 50 p. 100 de l'assiette totale l'an dernier pour la première fois depuis le début des années 1950. Cela met en évidence l'influence qu'ont eue tous les changements de politique en faveur des entreprises et du libre marché mis en œuvre au Canada depuis vingt ans.

Ce changement dans la répartition de l'assiette économique explique la coexistence de la croissance de la productivité au Canada depuis 20 ans avec la stagnation du revenu avant impôt de la majorité des Canadiens. Pour qu'un programme de croissance de la productivité soit efficace et avantageux sur le plan social, il doit expliquer clairement comment les gains seront partagés, parce qu'on ne peut pas présumer qu'il y aura nécessairement des retombées pour tout le monde.

S'en remettre aux forces concurrentielles du marché n'est pas la solution magique à tous nos problèmes. La plupart du temps, on confond les mots « productivité » et « concurrence ». Or, les

basically treated as synonyms. The facts are clear if you look at case studies or at the aggregate data. Companies can respond to intensification of competition in ways that are good for productivity, but they can also respond in ways that are bad for productivity, including through shutting down entirely. Mr. Baldwin's research has shown the importance of exit to the productivity growth that has occurred in Canadian manufacturing.

The idea that removing trade barriers will enhance productivity is simply not valid. Trade barriers can obviously protect unproductive practices, but merely throwing open the doors to international competition does not necessarily help productivity. Page 22 of our presentation shows that Canada's relative productivity performance compared to the U.S. has deteriorated dramatically since we joined the United States in a free trade arrangement back in 1989. The debates at that time stressed that the assumed convergence of productivity to U.S. levels would be the main source of the economic and social gains that were supposed to result from free trade. The assumption was made that opening markets and reducing tariffs would result in increased productivity, and that obviously has not happened.

A similar argument exists in terms of tax cuts. When you hear Conservatives or business lobbyists commenting on any budget these days, federal or provincial, they always say they are very disappointed at the lack of measures to address Canada's productivity performance. That is doublespeak to say they are always disappointed there were not more business tax cuts. The assumption is that business tax cuts will lead to enhanced investment, more incentive for entrepreneurship, and hence more productivity. The very substantial business tax cuts that have been implemented federally and provincially in Canada since 2001 have reduced the tax burden on business by about a quarter of what they used to pay; nevertheless, these cuts have had no visible positive impact whatsoever on business investment spending in Canada or on productivity growth. We are stagnating as badly as we ever have at the very time we have implemented the biggest business tax cuts ever across the board. The link is not there.

If I were to identify the one factor I believe to be the most important to future productivity growth, I would emphasize fixed investment spending by business in plant, and more important, in machinery and equipment. Investment spending helps in its own right to increase productivity through the effects of capital deepening; however, more important, it is new investment spending that embodies the broader technological and organizational innovations that are crucial to total factor productivity growth. Page 23 shows some evidence, and there is more out there, of the positive link. When businesses are investing more, average labour productivity is growing.

I am very open to innovative ways to stimulate more investment spending by business in Canada. I do not accept that across-the-board business tax cuts are an effective way to do that. The evidence is clear that they are not. There are many other more focused, more targeted measures that we could consider,

études de cas ou les données d'ensemble sont claires à ce sujet. Devant une intensification de la concurrence, les entreprises peuvent réagir favorablement sur le plan de la productivité, mais elles peuvent aussi réagir négativement et même fermer leurs portes. Les recherches de M. Baldwin ont montré l'importance de ces fermetures sur la situation de la croissance de la productivité dans le secteur manufacturier au Canada.

On ne peut pas dire qu'en éliminant les obstacles au commerce on va accroître la productivité. Les obstacles au commerce peuvent évidemment protéger des pratiques improductives, mais simplement ouvrir les portes à la concurrence internationale n'aide pas nécessairement la productivité. Comme le montre la diapositive de la page 22, la productivité relative du Canada s'est considérablement détériorée par rapport à celle des États-Unis depuis que nous avons signé l'accord de libre-échange en 1989. On présumait que le libre-échange ferait converger la productivité vers les niveaux américains et entraînerait des gains sur les plans économique et social. L'ouverture des marchés et la réduction des tarifs douaniers devaient accroître la productivité, ce qui de toute évidence ne s'est pas produit.

On fait valoir le même argument dans le cas des baisses d'impôts. Quand les conservateurs ou les lobbyistes analysent un budget, qu'il soit fédéral ou provincial, ils sont toujours bien déçus de l'absence de mesures visant à favoriser la productivité. C'est une façon détournée de dire qu'ils sont toujours déçus qu'on ne réduise pas de façon importante l'impôt des sociétés. On pense que ces réductions d'impôt vont accroître les investissements, stimuler l'esprit d'entreprise et donc accroître la productivité. Les baisses d'impôt très importantes dont les entreprises ont bénéficié, au niveau fédéral et au niveau provincial, au Canada depuis 2001, ont réduit leur fardeau fiscal d'à peu près le quart, sans toutefois avoir un effet positif marqué sur les investissements des entreprises au Canada ou la croissance de la productivité. Notre économie ne s'est jamais portée aussi mal au moment même où nous avons offert aux sociétés les plus importantes baisses d'impôt. Il n'y a pas de lien entre les deux.

Si je devais indiquer le facteur qui m'apparaît le plus important pour la productivité future, je dirais les investissements fixes des entreprises dans les usines, et surtout dans les appareils et l'équipement. Les dépenses d'investissement aident en ellesmêmes à accroître la productivité parce qu'il y a intensification du capital; mais surtout, ces nouveaux investissements permettent d'apporter de grandes innovations sur le plan technologique et organisationnel, et elles sont cruciales pour la croissance de la productivité. La page 23 montre les liens positifs qui existent entre les deux, et il y en a d'autres. Quand les entreprises investissent davantage, la productivité moyenne de la main-d'oeuvre augmente.

Il faut trouver des moyens de stimuler les dépenses d'investissement des entreprises au Canada. Je ne crois pas que réduire l'impôt des sociétés est un moyen efficace d'y parvenir. Il est prouvé que ce n'en est pas un. Il y a beaucoup d'autres mesures plus ciblées que nous pourrions envisager, comme des

including changes in the depreciation schedule, issues like investment tax credit or even sector-specific investment supports, as we have seen recently in the auto industry.

I believe the impact of the Canadian dollar's appreciation on investment spending in business will be negative. Common sense wisdom is that our productivity performance was poor in the past because lazy or inefficient Canadian producers were subsidized by a weak dollar, but the evidence empirically shows the opposite. Our business investment spending has slowed since the dollar has taken off in the last two years. It is cheaper to import capital equipment, but there is much less incentive to do so when the dollar is at 80 cents or higher because of the competitive disadvantage that that imposes on Canadian producers.

I should like to raise the impact of sectoral mix in our economy on our overall productivity performance. There has been a significant shift in our economic makeup in the last two, three and four years because of the rising dollar and booming global commodity prices. We are reallocating labour and capital and entrepreneurial attention away from value-added manufacturing towards export-oriented energy product projects, number one, and non-tradable sectors, number two.

In terms of the impact of that shift on our long-term economic stability, it is negative. The impact on productivity moving from manufacturing to energy will be awash, because energy is also a very high productivity sector like manufacturing; however, shifting into non-tradable services, which tend to be the least productive area of our economy, would have a negative impact. Part of our productivity agenda should be focused sector-specific strategies that identify high-productivity dynamic industries and ensure that Canada gets a healthy share of those.

I will leave it at that and look forward to our discussion.

The Chairman: This has been called a round table; it is really a rectangular table. The theory of a round table is that it will allow other witnesses to respond. I noticed some of the body language from Mr. Darby as you were speaking. Perhaps he would like to respond after we hear from Mr. Baldwin. You will be given another opportunity to respond before I unleash the senators on all of you.

I should like to say something about Statistics Canada. It is one of the great institutions in our country. It is free of politics. It is prepared to change its assumptions when they are critically attacked. Statistics Canada does a tremendous amount of work. It was evident yesterday and today that many of the disputes we are having are not about the statistics but about how we read those statistics. Most of the statistics, Mr. Baldwin, come from you and your organization. Welcome, and we are listening to every word that you have to say.

changements dans les périodes d'amortissement, des crédits d'impôt à l'investissement ou même de l'aide à l'investissement pour des secteurs précis, comme cela s'est fait récemment dans l'industrie de l'automobile.

Je crois que la hausse de la valeur du dollar canadien aura une incidence négative sur l'investissement des entreprises. Nous pensons que nous avions une piètre productivité parce que des producteurs canadiens paresseux ou inefficaces étaient subventionnés par la faiblesse de notre dollar, mais les faits prouvent le contraire. Nos entreprises investissent moins depuis que le dollar s'est apprécié il y a deux ans. Les biens d'équipement coûtent moins cher à importer, mais les producteurs canadiens ne sont vraiment pas motivés à en acheter quand le dollar vaut 80 cents ou plus parce qu'ils sont désavantagés sur le plan de la concurrence.

J'aimerais souligner les effets de la composition sectorielle de notre économie sur la productivité globale. Notre profil économique a grandement changé au cours des deux à quatre dernières années en raison de la montée du dollar et de l'augmentation du prix des produits de base. Les efforts concernant la main-d'œuvre, l'investissement et l'entrepreneuriat se sont éloignés de la fabrication de produits à valeur ajoutée pour se tourner vers l'exportation énergétique et les produits non échangeables.

Pour ce qui est de notre stabilité économique à long terme, les effets de ce changement sont négatifs. Les conséquences du passage de la fabrication de produits à l'exportation d'énergie sur la productivité seront atténuées parce que l'énergie est également un secteur qui connaît une productivité très élevée, comme celui de la fabrication. Toutefois, le recours au secteur des services non échangeables, qui tend à être le moins productif de notre économie, aura des conséquences négatives. Notre plan concernant la productivité devrait en partie mettre l'accent sur des stratégies axées sur les secteurs où des industries dynamiques affichent un taux élevé de productivité pour que le Canada s'en assure une bonne part.

Je vais terminer ici. J'ai hâte d'en discuter avec vous.

Le président: La table est rectangulaire, mais on appelle ça quand même une table ronde. Le principe de la table ronde est de permettre à tous les autres intervenants de répondre. J'ai remarqué le langage corporel de M. Darby pendant que vous parliez. Peut-être qu'il aura des commentaires à faire après l'intervention de M. Baldwin. Vous aurez aussi l'occasion de répondre avant que je laisse les sénateurs s'adresser à vous tous.

J'aimerais dire quelque chose au sujet de Statistique Canada. D'abord, c'est une des grandes institutions de notre pays. Elle est apolitique. Elle est prête à revoir ses hypothèses lorsque celles-ci sont sévèrement critiquées. Statistique Canada accomplit énormément de travail. Nous avons pu constater hier et aujourd'hui que bon nombre de nos différends ne concernent pas les statistiques proprement dites mais bien notre façon de les interpréter. La plupart des statistiques, monsieur Baldwin, proviennent de votre organisation. Nous vous souhaitons la bienvenue et nous vous écoutons attentivement.

Mr. John R. Baldwin, Director, Micro Economic Studies and Analysis Division, Statistics Canada: The role of Statistics Canada is not to comment on policy, so I will not engage in the debate with my two colleagues as to whether or not policies are in the right area.

The Chairman: You can take off your government hat and let us have the benefit of your views, Mr. Baldwin.

Mr. Baldwin: Not as long as I remain an employee of the agency.

The Chairman: We will protect you. There is immunity, but please proceed.

Mr. Baldwin: The presentation I prepared for today calls upon the background statistics that my group produces on productivity and tries to shed light on some of the issues that are constantly put to us as to the state of productivity.

The presentation I left with you today does not focus on short-term performance. I can go into a number of reasons for that at a later date. It attempts to pull together data over a very long period of time that is gathered in a consistent way to answer some of the questions that are often posed to us.

In doing so, it may answer some of the other questions that have been addressed around the table this morning. The first four or five slides deal with very general issues about the rate of growth and productivity in Canada over relatively long periods of time, and sub-periods, and how that is related to some of the economic aggregates in which we are all interested.

It starts by indicating the relationship between GDP growth and productivity, where we define productivity as labour productivity. We get more growth in output, or GDP, if we put more input into this system or if we manage to do things more efficiently if we get more output per worker.

You can see that over time the rate of growth in GDP — the blue bar on the graph — has been declining since the early 1960s. The rate of growth of hours worked was more or less constant over the first three decades, the 1960s and 1970s, but it went down in the 1980s, and the rate of growth of labour productivity fell as the rate of growth of GDP fell. There is a close relationship between your total output and what was happening on the productivity side.

The second graph deals with a slightly different concept, that is, GDP per capita growth. Sometimes the public confuse the difference between productivity growth and GDP per capita growth. There is a close relationship between the two. GDP per capita growth depends upon GDP per worker growth and the number of people that we have at work in the population. Some people call the latter "work intensity." That graph shows what percentage of total GDP per capita growth you have because of growth in labour productivity and the growth in work intensity. The more people we have at work, the more hours they are putting in.

M. John R. Baldwin, directeur, Division des études de l'analyse microéconomique, Statistique Canada: Le rôle de Statistique Canada n'est pas de commenter les politiques; par conséquent, je ne débattrai pas avec mes deux collègues de la pertinence des politiques.

Le président: Vous pouvez enlever votre chapeau de fonctionnaire et nous faire connaître votre opinion personnelle, monsieur Baldwin.

M. Baldwin: Pas tant que je serai un employé de cet organisme.

Le président : Nous vous protégerons. Vous avez doit à l'immunité, mais allez-y.

M. Baldwin : La présentation que j'ai préparée pour vous aujourd'hui utilise des statistiques de fond sur la productivité, qui sont générées par mon groupe, et a pour but de jeter de la lumière sur certaines questions qui nous sont constamment posées sur la productivité.

Le document que je vous ai remis aujourd'hui ne porte pas sur le rendement à court terme. Je pourrai, plus tard, vous donner diverses raisons pour expliquer ça. Le document recoupe des données qui s'échelonnent sur une longue période et qui ont été recueillies en utilisant une même méthode pour répondre à certaines des questions qui nous sont souvent soumises.

Ainsi, il pourra peut-être répondre à certaines des questions qui ont été soulevées ce matin. Les quatre ou cinq premières diapositives abordent des questions très générales entourant le taux de croissance et de productivité au Canada, sur une longue période et des sous-périodes, et la façon dont tout ça est lié à certains agrégats économiques qui nous intéressent.

Le document commence par faire le lien entre la croissance du PIB et la productivité, où celle-ci est définie comme la productivité du travail. On favorise une croissance des extrants, ou du PIB, s'il y a plus d'intrants dans le système ou si on réussit à faire les choses plus efficacement pour augmenter la production par travailleur.

Vous constaterez que le taux de croissance du PIB — la colonne bleue dans le graphique — est en baisse depuis le début des années 1960. Le taux d'augmentation des heures de travail est demeuré plus ou moins constant au cours des trois premières décennies—les années 1960 et 1970—, mais a chuté au cours des années 1980; le taux de croissance de la productivité du travail a baissé en même temps que le taux de croissance du PIB. Il existe un lien étroit entre le total des extrants et la productivité.

La deuxième diapositive aborde un concept quelque peu différent, c'est-à-dire la croissance du PIB par habitant. Parfois, les gens mélangent la croissance de la productivité avec la croissance du PIB par habitant. Il existe évidemment une étroite relation entre les deux. La croissance du PIB par habitant dépend de la croissance du PIB par travailleur et du nombre de personnes dans la population active. Certains appellent ce dernier concept « l'intensité du travail ». Ce graphique montre le pourcentage de la croissance totale du PIB par habitant attribuable à la croissance de la productivité du travail et la croissance de l'intensité du travail. Plus il y a de gens qui travaillent, plus il y a d'heures travaillées.

You can see that most of the growth in GDP per capita over the decades has come from labour productivity, but that is not always the case, and that is important to remember when interpreting data and statements.

In fact, I can recall people in the early 1990s saying that we must have a very dramatic problem because our GDP per capita growth has declined. In fact, productivity growth had not declined. The state of the economy meant far fewer people were working, and our work intensity in some sense was less. Some people interpret that to mean that we are not working hard, people are shirking and it should not be done. Whether you get a job is critically dependent on the macroeconomy and how well the economy is growing.

Chart 4 depicts the extent to which real wage rate growth tracks productivity growth. Economists have several models that suggest that it should, and the interesting question is whether it does. Over most of the decades that we have in this graph, you can see that it does. When real productivity growth or productivity growth falls, the real remuneration falls. They generally follow one another. You see some evidence that is relevant to a comment that Mr. Stanford just made. The real productivity growth has gone way ahead of real growth and wage rates over the 1990s, especially in the post-2000 period. There has been a shift in the post-1995 period in the nature of the extent of the ability of the economy to pass on those productivity gains to remuneration as measured in the national accounts.

Slide number 5 says that if labour productivity is related to all of these good things, where does it come from? Can we interpret and look at some of the underlying causes? We choose only one here, and that is capital intensity. As the amount of capital that workers have available to them goes up, labour productivity tends to go up. We ask over time whether or not the capital intensity component of labour productivity growth has changed, and we see here that it has generally declined. In the post-2000 period, it is at its lowest since 1960.

Those are broad general pictures of the relationship between productivity, its changes over time and some of the macrovariables that people are interested in.

Equally important to Canadians as they examine their productivity performance is how we do relative to the United States. The issue of productivity gap has been with us since the Economic Council of Canada — which no longer exists — in the early 1960s began to produce studies of the performance of the Canadian economy. Indeed, public discussion has consistently referred to gaps and problems. Productivity growth is always important to an economy, as I have just shown. The term "productivity gap" is endemic to the Canadian consciousness in terms of our worry about where we stand relative to the rest of the world.

On constate que la croissance du PIB par habitant est principalement attribuable, au fil des décennies, à la productivité du travail, mais il est important de ne pas oublier quand on interprète des données et des énoncés que ce n'est pas toujours le cas.

D'ailleurs, je me souviens qu'au début des années 1990, les gens disaient que nous devions avoir un sérieux problème puisque la croissance du PIB par habitant était en baisse. En fait, la croissance de la productivité ne baissait pas. La situation économique était telle que beaucoup moins de gens travaillaient; l'intensité du travail était donc en quelque sorte moins élevée. Certains pensent que ça veut dire que nous ne travaillons pas fort, que les gens se défilent devant le travail et que ça ne devrait pas être ainsi. L'obtention d'un emploi dépend essentiellement de la situation macroéconomique et de la croissance économique.

La quatrième diapositive montre dans quelle mesure le taux de rémunération réel suit la croissance de la productivité. Les économistes disposent de plusieurs modèles qui vont dans ce sens, mais ce qui est intéressant, c'est de savoir si c'est bel et bien le cas. On constate que c'est le cas pour la plupart des décennies présentées dans le graphique. Lorsque la croissance de la productivité réelle ou la productivité proprement dite baisse, le taux de rémunération réel baisse également. L'un suit généralement l'autre. On voit certains éléments qui appuient ce qu'a avancé M. Standford plus tôt. La croissance de la productivité réelle dépassait largement la croissance du taux de rémunération réel au cours des années 1990, particulièrement après l'an 2000. On constate un changement après 1995 quant à la capacité de l'économie de transformer ces gains de productivité en rémunération, selon les comptes nationaux.

La cinquième diapositive présente les sources de la croissance de la productivité du travail. Pouvons-nous examiner et interpréter certaines causes sous-jacentes? Nous en avons choisi une, l'intensité du capital. Plus le montant de capital disponible aux travailleurs est élevé, plus la productivité du travail a tendance à augmenter. On s'est demandé si au fil des années l'intensité du capital, qui influe sur la croissance de la productivité du travail, avait changé. On voit ici qu'elle a baissé en général. Elle a atteint son plus bas niveau depuis 1960 après l'an 2000.

Ce n'est qu'un aperçu général du lien qui existe entre la productivité, les facteurs qui l'influent au fil du temps et certaines des macro-variables qui intéressent les gens.

Les Canadiens estiment qu'il est primordial de comparer notre croissance de la productivité avec celle des États-Unis. La question de l'écart de productivité nous préoccupe depuis que le Conseil économique du Canada — qui n'existe plus — a commencé au début des années 1960 à mener des études sur le rendement de l'économie canadienne. Les débats publics font d'ailleurs constamment allusion aux écarts et aux problèmes. La croissance de la productivité demeure importante pour l'économie d'un pays, comme je viens de l'illustrer. Le terme « écart de productivité » est incrusté dans la conscience canadienne puisque nous nous soucions toujours de la façon dont nous nous comparons au reste du monde.

We have put together slides 6 and 7 that give you a long-term overview of how the Canadian economy has done relative to the United States, using what we define as the business sector in Canada, leaving out the government, health and education sectors.

You can see over very long periods of time that Canadian GDP growth has grown more quickly than the Americans. We had several decades, for example, the 1960s and the 1970s, where we did a lot better. You can, see starting from a base of 1961 equalling 100, that Canada was well ahead of the Americans by the mid-1970s. We regressed slowly to the Americans, especially quickly in the early 1990s.

If you look at the hours worked, we have done consistently better than the Americans. We have been putting to work more and more people working more hours over this period of time.

If you look at labour productivity relative to the American business economy, you can see that we forged ahead, as we were forging ahead generally in the 1970s. We began to see the Americans catching up in the 1980s. They catch up by the early 1990s. During the 1990s, we track alongside the Americans.

Of course, we have tended to focus for many years on rates of growth. We do so because our statistical system is set up to determine what the rate of growth of productivity. We have not tended to look at the difference in the level of productivity in Canada and the United States.

The statistical agency responds to outside pressures to move resources to new areas. Over the last two years, because there has been so much interest in the difference in the level of productivity between Canada and the United States, we have begun to look at the extent to which there is a gap. We have put together new data that, as much as possible, allows us to measure output and inputs in exactly the same way. The Americans have several different statistical agencies that produce several different estimates of labour. They are not all the same. There is a great debate in the United States as to which is the right measure that should be used in these exercises.

The Chairman: Mr. Baldwin, put those on the record for us. It would be very interesting for us and our listening audience to know the difference between them. We have seen statistics, and they are confusing because they do compete with one another. Could you tell us what are the two or three different basic statistical models?

Mr. Baldwin: The Americans have different statistical agencies. Within those agencies, they, as we do, have different ways of measuring similar phenomena. In the United States, the Bureau of Labour Statistics is the one that estimates many of the labour numbers. Even within the Bureau of Labour Statistics, there are alternate ways to measure how many people are at work.

Les diapositives 6 et 7 donnent un aperçu à long terme du rendement de l'économie par rapport à celui des États-Unis en utilisant comme facteur de comparaison le secteur des entreprises canadiennes et en mettant de côté la fonction publique, la santé et l'éducation.

On peut voir que pendant de très longues périodes la croissance du PIB du Canada a augmenté plus rapidement qu'aux Etats-Unis. Pendant plusieurs décennies, par exemple les années 1960 et 1970, notre croissance a été beaucoup plus élevée. En partant de l'année de base de 1961, qui commence à 100, on voit que le Canada dépassait de loin les Américains jusqu'au milieu des années 1970. Nous avons tranquillement régressé vers les Américains, puis cette descente s'est accélérée particulièrement au début des années 1990.

Si vous regardez le nombre d'heures travaillées, vous verrez qu'on a constamment eu de meilleurs résultats qu'aux États-Unis. Plus de gens ont travaillé plus d'heures pendant cette période.

Prenez la productivité du travail dans le secteur des affaires américain; vous verrez que nous avions le dessus, par exemple dans les années 1970. Les Américains ont commencé à nous rattraper dans les années 1980. Ils nous ont effectivement rejoints au début des années 1990. Pendant cette décennie, nous avons suivi les Américains.

Évidemment, nous avons eu tendance à nous concentrer, depuis de nombreuses années, sur le taux de croissance parce que notre système statistique était conçu pour déterminer le taux de croissance de la productivité. Nous n'étions pas portés à examiner la différence entre le Canada et les États-Unis quant au niveau de productivité.

L'organisme de statistiques répond à des pressions externes qui veulent que nous consacrions des ressources à de nouveaux domaines. Au cours des deux dernières années, vu l'intérêt marqué à l'égard de la différence entre le Canada et les États-Unis au niveau de la productivité, nous avons commencé à examiner l'importance de l'écart. Nous avons rassemblé de nouvelles données qui nous permettent, autant que possible, de mesurer de la même façon les extrants et les intrants. Les États-Unis disposent d'organismes de statistiques différents qui produisent plusieurs estimations différentes touchant la main-d'œuvre. Elles ne sont pas toutes pareilles. Aux États-Unis, la question à savoir laquelle de ces mesures devrait être utilisée suscite de grands débats.

Le président: Monsieur Baldwin, veuillez nous en parler officiellement. Ce serait très intéressant pour nous et ceux qui nous écoutent de connaître la différence entre ces mesures. Nous voyons des statistiques, mais rien n'est clair puisqu'elles se font concurrence. Pouvez-vous nous dire quels sont les deux ou trois autres modèles statistiques de base?

M. Baldwin: Les Américains ont différents organismes de statistiques. À l'intérieur même de ces organismes, ils utilisent, tout comme nous, différentes façons de mesurer un même phénomène. Aux États-Unis, le Bureau of Labour Statistics est l'organisme chargé d'estimer bon nombre des données concernant la main-d'œuvre. Il utilise aussi d'autres façons de calculer le nombre de personnes qui travaillent.

For our recent exercise, we sat down and took the American data sources — which are the ones use — and used the methodology that we use to come up with the estimate of hours worked. With those estimates, we then produced a measure of relative labour productivity. When we did that, we obtained an estimate of the gap that was somewhat lower than the majority of estimates we see from very good Canadian analysts.

We found no difference in terms of our estimates vis-à-vis GDP per capita. On page 9 of the handout, we found that GDP per capita is 83 per cent of the U.S. in 1999, but Canadian productivity was a good 94 per cent of the United States.

That accounts for only 33 per cent of the gap between the GDP per capita of the two countries. The remainder is essentially the gap in hours worked per person, per member of the population. That depends upon how many people in the population are at work, which depends upon demography, whether you have a large group of elderly or young people. It depends upon the extent to which the population wants to work, whether they choose leisure over work, or whether they are able to work. You can find different interpretations of the reasons that we have a difference in these two factors in Canada and the United States.

It also depends upon the number of hours worked per person who has a job. There, you find that the Americans, when we use a source similar to ours — and we believe it is comparable, therefore, in terms of comparisons — work considerably more hours per person than we do. I have had my colleagues in the academic world tell me that this indicates that the Americans are just more intense or, alternatively, that they just do not have their priorities right. There are various interpretations of that particular fact.

Slide 10 takes slide 9 on a one-year basis and looks at what is happening. Slide 10 gives you a view of the gap and what has been happening to it over the past 20 years. The green line on this graph shows the difference in the level of real GDP per hour worked. What is the level in Canada compared to the United States? It is somewhere between 90 per cent and 100 per cent, and it is relatively constant.

The other components of the difference in GDP are hours worked per capita. I have explained that this has nothing to do with laziness or other things. It has to do with all of these other things that make up the labour market.

Most of the difference over time in our GPD per capita has come from a very dramatic change in hours worked per capita, or what I call the other part of the economy. Is that important or do I find it interesting? I find it very interesting. In fact, to change the topic a bit, we produced a study two years ago that looked at what would happen if you looked at growth rates in the 1990s in Canada and the United States and you removed what I call the non-corporate sector from all these estimates. We have far more self-employed in this country. Self-employed individuals tend to the less productive in the GDP sense. They are a very important

Lors d'un récent projet, nous avons examiné les sources de données américaines — auxquelles nous avons recours — et avons utilisé notre méthode pour estimer le nombre d'heures travaillées. À partir de ces estimations, nous avons mesuré la productivité relative de la main-d'œuvre. Nous avons ainsi obtenu une estimation de l'écart qui s'est avérée quelque peu inférieure à la plupart des estimations faites par de très bons analystes canadiens.

Les estimations du PIB par habitant étaient les mêmes. À la page 9 du document, on voit que le PIB par habitant en 1999 équivalait à 83 p. 100 de celui des États-Unis, mais que la productivité canadienne était de plus de 94 p. 100.

Cela signifie que l'écart entre les deux pays pour ce qui est du PIB par habitant n'est que de 33 p. 100. L'écart qui reste a essentiellement trait aux heures travaillées par personne, par membre de la population. Ça dépend du nombre de gens qui travaillent, ce qui est tributaire de la composition démographique, à savoir si la population des personnes âgées est plus ou moins importante que celle des jeunes. Ça dépend aussi de la volonté de la population à travailler, si les gens choisissent les loisirs plutôt que le travail, ou de leur capacité de travailler. Vous pouvez interpréter différemment les causes de la différence entre le Canada et les États-Unis par rapport à ces deux facteurs.

Ça dépend aussi du nombre d'heures travaillées par personne occupant un emploi. On constate que les Américains, quand on utilise une source semblable à la nôtre — nous croyons d'ailleurs qu'elle est tout à fait comparable — travaillent beaucoup plus d'heures par personne que nous. Des collègues universitaires m'ont dit que cela peut signifier que les Américains travaillent tout simplement plus intensément que nous ou que leurs priorités ne sont pas les mêmes. On peut interpréter de diverses manières ce fait particulier.

La diapositive 10 reprend la précédente qui était basée sur une seule année et examine ce qui se passe. Elle donne un aperçu de l'écart et de son évolution au cours des 20 dernières années. La ligne verte représente la différence quant au PIB réel par heure travaillée. Comment le Canada se compare-t-il par rapport aux États-Unis? Il se situe de façon relativement constante entre 90 et 100 p. 100.

Un autre élément qui contribue à cet écart est le nombre d'heures travaillées par habitant. J'ai dit que cela n'avait rien à voir avec la paresse ou d'autres choses de ce genre. Cet élément est influencé par d'autres composantes du marché du travail.

La différence relative au PIB par habitant est principalement attribuable au fil des ans à un changement important dans les heures travaillées par habitant, ou si vous voulez, ce que j'appelle l'autre partie de l'économie. Est-ce important ou intéressant? Je trouve ça très intéressant. D'ailleurs, j'ouvre une parenthèse. Nous avons produit une étude il y a deux ans sur ce qui arriverait au taux de croissance dans les années 1990 au Canada et aux États-Unis si on ne tenait pas compte de ce que j'appelle le secteur de l'entreprise individuelle. Nous avons beaucoup plus de travailleurs autonomes au pays. Ceux-ci ont tendance à être

part of the economy, but a large number of people joined the GDP-producing economy in the 1990s who made very little contribution.

I believe they were only semi-employed. It had something to do with the state of the economy in the 1990s. If you remove them from the comparison of Canada and the United States, there was virtually no difference in growth rates in this period of time. If you argue that this group of people, who effectively could not get a level of remunerative work similar to everybody else in the economy, were underemployed, the problem in the 1990s was underemployment, not anything to do with the corporate economy that was investing and introducing new technologies, et cetera.

Work conditions, this other part of the economy, is important.

What is happening in more recent years to bring up hours worked per capita. On slide 11, I give you a hint of what is going on. Look at the employment rate of 55 to 69 year olds. It has gone from to 34 per cent to 44 per cent over a very short period of time. People are working again.

The Chairman: Welcome to the Senate. That is what we do here.

Mr. Baldwin: A very valuable part of society.

The Chairman: Thank you.

Mr. Baldwin: I will go through the latter part of the deck quickly.

We find that there are substantial differences in GDP per capita across provinces. Again, a good proportion of that has to do with the intensity of work. Alberta has the highest per capita GDP. It has the highest productivity, but it also works more hours per capita than anybody else in the country. That part of the equation should not be ignored.

The very last part of the deck refers to some of the issues that Mr. Darby and Mr. Stanford referred to — that is, the importance of competition and other things that are going on in the economy. We not only provide aggregate statistics on productivity, but we have a substantial number of studies that use specially constructed data bases to investigate issues surrounding what is driving these macro numbers. We have found that there is an immense amount of job turnover in the economy, as a result of firms declining, closing down, others opening up and growing. Well over 50 per cent of the total productivity you get from something like the manufacturing sector comes from the shifting of resources from those that are in decline to those that are growing. This is not a world in which everybody makes small incremental improvements. It is a world where some people find ways of doing thing a lot better and they grow. In a world where you do not allow that process to develop, you have less productivity growth.

In fact, the data we have that relates not only to these changes but also to trade liberalization shows that this process of trade liberalization has been closely associated with dramatic changes at moins productifs au sens du PIB. Ils constituent une partie très importante de l'économie, mais un grand nombre de personnes ont intégré l'économie nationale dans les années 1990, mais y ont peu contribué.

Je pense qu'ils n'étaient qu'à demi employés. C'était un peu la faute de la situation économique des années 1990. Si vous les enlevez des données servant à comparer le Canada et les États-Unis, vous ne verrez pratiquement aucune différence entre les taux de croissance pendant cette période. Si vous soutenez que ces personnes, qui en réalité ne pouvaient obtenir un travail rémunéré au même titre que n'importe qui d'autre dans l'économie, étaient sous-employées, on dira alors que le problème dans les années 1990 était le sous-emploi et non le secteur des entreprises qui investissait et lançait notamment de nouvelles technologies.

Les conditions de travail, qui sont une autre composante de l'économie, sont importantes.

On s'est interrogé sur ce qui a été fait au cours des dernières années pour augmenter le nombre d'heures travaillées par habitant. Je vous en donne un bref aperçu dans la diapositive 11. Regardez le taux d'emploi des personnes âgées de 55 à 69 ans. Il est passé de 34 p. 100 à 44 p. 100 en peu de temps. Les gens reviennent sur le marché du travail.

Le président : Bienvenue au Sénat. C'est ce que nous faisons ici.

M. Baldwin: Une composante très précieuse de la société.

Le président : Merci.

M. Baldwin: Je vais parler brièvement du reste du document.

On remarque qu'il y a une différence importante entre les provinces quant au PIB par habitant. Une fois de plus, c'est dû en grande partie à l'intensité du travail. L'Alberta affiche le PIB par habitant le plus élevé. Il a la productivité la plus élevée, mais on voit que les gens travaillent plus d'heures par habitant que partout ailleurs au pays. Il ne faut pas mettre de côté cet élément de l'équation.

La toute dernière partie du document aborde certaines des questions soulevées par M. Darby et M. Stanford, c'est-à-dire l'importance de la concurrence et d'autres facteurs économiques. Nous ne fournissons pas seulement des statistiques agrégées sur la productivité; nous avons aussi un nombre considérable d'études qui font appel à des bases de données spéciales pour examiner les éléments qui donnent lieu à ces macro-chiffres. Nous avons découvert qu'il y avait un roulement élevé de personnel dans l'économie car des entreprises périclitent et ferment leurs portes alors que d'autres s'établissent et prospèrent. Plus de 50 p. 100 de la productivité totale du secteur manufacturier est attribuable au transfert de ressources entre les entreprises qui périclitent et celles qui prennent de l'expansion. Nous ne sommes pas dans un monde où chacun fait progressivement de petits bonds, mais bien où certaines personnes trouvent des façons de faire beaucoup mieux les choses et de croître. Si on ne laisse pas libre cours à ce processus, la croissance de la productivité s'amoindrit.

En fait, les données qui ont trait non seulement à ces changements, mais aussi à la libéralisation des échanges montrent que ce processus de libéralisation a été étroitement lié the micro level that have enhanced productivity. We find that the changes due to trade liberalization have allowed plants to specialize more, that it has led to changes in technology investments, and all of these at the micro level have been closely associated with productivity gains.

We also find, as we point out in slide 17, that a lot of this has occurred in the foreign-controlled sector. The foreign-controlled sector and manufacturing in foreign-owned plants have contributed the majority of growth in manufacturing.

In slide 18, we show that it is large plants rather than small plants where the majority of gains have been occurring. Therefore, you have within this big aggregate called the Canadian economy, or even industries, very dramatic changes occurring with some growing more rapidly than others and some making greater contributions in the more recent past.

The Chairman: Before I turn to the senators, perhaps a brief comment from Mr. Darby and Mr. Stanford, then I will turn to Senator Angus.

Mr. Darby: Thank you, Mr. Chair. It is important to indicate that as usual Mr. Stanford has hit upon some of the most important issues with respect to productivity growth in our society. I should perhaps comment briefly on his remarks.

It is interesting to note that the share of income in the economy going to labour has not kept up at all with the share going to capital. We have at this point, if you look at profits as a share of national income, really record high levels. That is not necessarily a bad thing. Profit is income as well. There are, though, issues around where is that profit, how is that profit being used, how is the income from those profits being used? Is it being reinvested in Canada, is it leaking abroad? It is important to recognize that at this point in our history we are looking at a relatively low share of income going to labour and a higher share going to capital. That raises some interesting questions in terms of future direction.

We do sometimes notice historically that, when that is the case, we get a significant amount of investment. However, that is not guaranteed by any means. As Mr. Stanford points out, that does depend on entrepreneurial considerations with respect to the returns they can expect on that investment. They have to feel that Canada is a good place to invest that money.

The free trade agreement definitely ignited much of this debate. We were looking for substantial gains in productivity as a result of the free trade agreement, but according to the data those gains in productivity do not seem to have been generated. There was much soul-searching that took place in the economic communities through the mid- to late 1990s. Where are these fabulous gains in productivity we were expecting from the free trade agreement?

In the context of Mr. Baldwin's remarks, it is important to underline the fact that we do not have the counter factual in front of us. Where would our productivity have been if we had not à des transformations spectaculaires au niveau local qui ont rehaussé la productivité. Nous constatons que les changements attribuables à la libéralisation des échanges ont permis aux établissements de se spécialiser davantage, que les investissements technologiques ont changé et que toutes ces transformations au niveau local ont été étroitement liées à des gains de productivité.

Nous constatons également, comme on le voit à la diapositive 17, que tout ceci s'est produit surtout dans le secteur sous contrôle étranger. Le gros de la croissance dans le secteur de la fabrication est attribuable aux établissements sous contrôle étranger.

À la diapositive 18, nous voyons que les gains ont surtout été enregistrés dans les grandes entreprises, plutôt que dans les petites. Par conséquent, dans ce grand ensemble qu'on appelle l'économie canadienne, ou même au sein des industries, nous assistons à des changements spectaculaires, et certaines industries affichent une croissance plus rapide que d'autres et ont contribué davantage à l'économie dans un passé récent.

Le président: Avant de donner la parole aux sénateurs, je demanderais à M. Darby et M. Stanford de faire un bref commentaire, puis ce sera au tour du sénateur Angus.

M. Darby: Merci, monsieur le président. Il importe de noter que, comme à son habitude, M. Stanford a touché à quelques-uns des aspects les plus importants concernant la croissance de la productivité dans notre société. Je dois commenter brièvement ses remarques.

Il est intéressant de constater que la part du revenu qui va à la main-d'œuvre a pris un net recul par rapport à celle qui revient aux capitaux. Si l'on considère les profits comme une part du revenu national, on constate que nous avons atteint des niveaux records. Ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Le profit est un revenu également. Toutefois, on peut se demander où est ce profit, comment il est utilisé, comment est utilisé le revenu que génère ce profit. Est-il réinvesti au Canada, est-il écoulé à l'étranger? Il importe de reconnaître qu'à ce moment-ci de notre histoire, la part du revenu qui revient à la main-d'œuvre est relativement faible tandis que la part qui revient aux capitaux est plus élevée. Cette situation soulève des questions intéressantes quant à la direction que nous allons prendre.

Nous remarquons parfois, à travers l'histoire, qu'en pareille situation, les investissements sont considérables. Toutefois, cela n'est garanti d'aucune façon. Comme M. Stanford le fait remarquer, tout dépend du rendement que les entreprises s'attendent à obtenir de cet investissement. Elles doivent sentir que le Canada est un endroit propice aux investissements.

L'accord de libre-échange a certainement attisé ce débat. Nous nous attendions à des gains de productivité substantiels par suite de cet accord, mais les données nous montrent que ces gains de productivité ne se sont pas concrétisés. Les milieux économiques ont dû faire un examen de conscience à partir du milieu jusqu'à la fin des années 90. Où sont ces fabuleux gains de productivité que nous espérions enregistrer avec l'accord de libre-échange?

À la lumière de ce que M. Baldwin a dit, il importe de comprendre que nous n'avons pas les données contre-factuelles devant nous. Qu'aurait été notre productivité si nous n'avions pas

signed the free trade agreement? It could have been worse than we observed. The debate still rages. From the data that Mr. Baldwin has put forward, I believe we would still want to argue that productivity is higher with free trade than it would have been had we not gone the free trade route, but the jury is out.

Mr. Stanford: On the subject of profits growing as a share of GDP, I would agree with Paul, I do not see that inherently as a bad thing. It all depends on what is done with the profits. My concern is that they are not being reinvested sufficiently. Slide 16 in my deck shows the evolution of what is called here a reinvestment rate. That calculates the share of after-tax corporate cash flow in the non-financial sector, so non-financial corporations, what are their after-tax profits, plus the depreciation allowances, which were a non-cash charge, and what portion of that are they reinvesting in fixed capital assets in Canada? That is slide 16 of my deck, titled "Reinvestment Rate." It shows the evolution of that proportion. If it is above 100 per cent, it means they are investing even more than all of their after-tax cash flow. What we have seen there is a decline over the last 15 years, and, again, that ratio last year fell to 67 per cent. That is the lowest in history. As a proportion of their after-tax cash flow, corporations are investing the lowest proportion ever, even though corporate taxes have been cut dramatically over the last five years.

Senator Angus: Gentlemen, that was very interesting and quite different from what we heard yesterday. I may have misinterpreted.

Certainly, listening to Mr. Baldwin, we do not seem to have a problem of a big gap in productivity with the U.S., although it could be nomenclature here, some of the terms. I should like to question you, Mr. Stanford, if I may.

This committee has been told time and again in the last six or seven years, when we have had a dollar, vis-à-vis the U.S. dollar, down as low as 62 cents. The conventional wisdom as imparted to us at this committee has been that the low dollar — when I say "low," anything 75 cents and below — has masked relatively poor productivity in Canada vis-à-vis the U.S. When the dollar started to get up to 80-plus cents, it became a problem because it became unmasked and our shortcomings in this country in terms of productivity were evident. You mentioned the impact of the Canadian dollar as being negative on productivity — I believe you said that. I am having trouble understanding it. I felt that it is positive in the sense that — I mean a higher Canadian dollar — that it points out the fact that we have issues.

If I can just add my second question — because it is also addressed to you, Mr. Stanford. I was surprised to hear a man, even though he is a professional economist who does work for the labour union movement, advocate more spending on machinery and equipment in plants and innovation, whereas it has been my understanding that the labour movement has been not an

signé l'accord de libre-échange? La situation aurait pu être pire. Le débat fait toujours rage. D'après les données que M. Baldwin a présentées, nous voulons croire encore que la productivité est supérieure à ce qu'elle aurait été sans l'accord de libre-échange, mais nous ne pouvons pas l'affirmer.

M. Stanford: Concernant la part accrue du PIB qui revient au profit, je suis d'accord avec Paul pour dire que ce n'est pas nécessairement mauvais. Tout dépend de ce que l'on fait avec les profits. Je crains qu'ils ne soient pas réinvestis suffisamment. À la diapositive 16 de ma présentation, on voit l'évolution de ce qu'on appelle le taux de réinvestissement. Pour calculer ce taux, on prend les rentrées de fonds après impôt des entreprises du secteur non financier, c'est-à-dire les sociétés non financières, leurs profits après impôt, plus les amortissements cumulés, qui constituent une dépense sans mouvement de fonds, et on détermine quelle portion de cette somme est réinvestie dans des capitaux mobilisés au Canada. C'est le taux de réinvestissement, dont on voit l'évolution à la diapositive 16. S'il est supérieur à 100 p. 100, cela signifie que les entreprises investissent encore plus que toutes leurs rentrées de fonds après impôt. Ce que nous observons ici, c'est un déclin au cours des 15 dernières années, et le taux a chuté à 67 p. 100 l'an dernier, soit le niveau le plus bas dans toute l'histoire. Les sociétés investissent le plus faible pourcentage de leurs rentrées de fonds après impôt, même si leurs impôts ont été considérablement réduits au cours des cinq dernières années.

Le sénateur Angus : Messieurs, c'était très intéressant et bien différent de ce que nous avons entendu hier. J'ai peut-être mal interprété.

D'après ce que M. Baldwin a dit, il ne semble pas y avoir un écart important entre la productivité au Canada et celle aux États-Unis, bien que ce soit peut-être une question de nomenclature ou de terminologie. J'aimerais vous poser quelques questions, monsieur Stanford, si vous me le permettez.

Le comité a entendu maintes et maintes fois au cours des six ou sept dernières années que lorsque le dollar canadien atteignait un niveau aussi bas que 62 cents par rapport au dollar américain... L'idée reçue parmi les membres du comité a été que la faiblesse du dollar — lorsqu'il correspond à 75 cents ou moins — a toujours masqué la productivité relativement faible du Canada par rapport à celle des États-Unis. Lorsque le dollar s'est mis à grimper jusqu'à 80 cents et plus, nos problèmes de productivité et nos lacunes ont été mis au grand jour. Vous avez dit que le dollar canadien avait un effet négatif sur la productivité — je crois que c'est ce que vous avez dit. Il m'est difficile de comprendre cela. Je croyais que c'était le contraire, en ce sens qu'un dollar canadien plus rigoureux fait ressortir nos problèmes.

J'aimerais poser tout de suite ma deuxième question, puisqu'elle s'adresse à vous également, monsieur Stanford. J'ai été surpris d'entendre un économiste qui travaille dans le domaine syndical préconiser l'augmentation des investissements dans la machinerie et l'équipement des usines et dans l'innovation, puisque je croyais que le mouvement syndical ne préconisait

advocate, at least, of increased technology, because it takes away jobs. I am not arguing with you, but I am interested in those two things. Could you comment, please?

Mr. Stanford: Certainly. In terms of the dollar, this is an example, again, where the conventional wisdom relies too much on a faith that if you are forced to compete in a wide-open law in the jungle setting, then you will be forced to become more productive. That was the same assumption underlying the claim that free trade would lead to a convergence of our productivity. I take Mr. Darby's and Mr. Baldwin's evidence, and from others like Daniel Trefler, which shows that in some industries productivity could have been worse without free trade. Certainly the assumption that our productivity will converge once we are exposed to the full force of international competition was blatantly wrong.

It is the same with the dollar. In essence, a low dollar was like a tariff. It subsidized inefficient behaviour in Canada. That was wrong on several counts. First, even if it did subsidize Canadian producers, individual Canadian producers still have an incentive in terms of enhanced profit margins to become more productive. There is still a carrot there, even if you are not being kicked in the pants to the same degree. Second, it assumes that there is no competition within the Canadian manufacturing sector, which in most instances is completely wrong. They are out there killing each other. Whether the dollar is 70 cents or 80 cents, Magna, the Woodbridge Group, Linamar and Budd in the auto parts industry are all still trying to kill each other, and they all benefit from the same dollar.

Senator Angus: They are export industries.

Mr. Stanford: Yes, and in manufacturing as a whole.

My concern about the high dollar is twofold. First, the direct negative impact of the high dollar on investment spending is clear. Investment spending has fallen dramatically in the manufacturing sector since the dollar started rising. They are not even investing enough in Canadian manufacturing to offset depreciation now. That means that the net capital stock in manufacturing is now shrinking. Even though capital goods are cheaper, as everyone emphasizes, there is no incentive to put them here.

Second is this mix issue, the sectoral mix issue that I mentioned. I will refer you to slide 28 in my deck, which shows a clear inverse relationship between the level of the dollar and our share of continental manufacturing employment. Take the total manufacturing employment in North America and measure our share. I accept your definition, senator, of what is a low dollar, which would be anything below 75 cents; I am with you on that. When the dollar is low, we expand our share of North American manufacturing employment. When the dollar is above 75 cents, it shrinks. Manufacturing is an industry with higher average productivity than the rest of the economy, certainly higher than non-tradable industries. In auto, for example, average productivity is more than twice as high as the average. If you

pas, du moins, le recours accru à la technologie, parce qu'elle élimine des emplois. Je ne suis pas en désaccord avec vous, mais ces deux questions m'intéressent. Pourriez-vous faire des commentaires, je vous prie?

M. Stanford: Certainement. Concernant le dollar, voilà un autre exemple où l'on se fie trop à la croyance voulant que si on vous plonge dans un contexte de libre concurrence où règne la loi de la jungle, vous serez forcé de devenir plus productif. C'était la même hypothèse qui a fait dire que le libre-échange amènerait une convergence de notre productivité. Les données présentées par M. Darby et M. Baldwin, et d'autres comme Daniel Trefler, montrent que dans certains secteurs, la productivité aurait pu être encore pire sans le libre-échange. L'hypothèse voulant que notre productivité convergera lorsque nous serons exposés à toute la force de la concurrence internationale était manifestement erronée.

C'est la même chose pour le dollar. Un dollar faible aurait agi essentiellement comme un tarif, en subventionnant l'inefficacité au Canada. C'est faux à plusieurs égards. D'abord, même s'il avantage les producteurs canadiens, chacun des producteurs canadiens cherche toujours à devenir plus productif pour augmenter ses marges de profit. Il y a encore cet incitatif, même si le coup de pied n'est pas aussi solide. Deuxièmement, cette hypothèse présume qu'il n'y a pas de concurrence à l'intérieur du secteur manufacturier canadien, ce qui est totalement faux dans la plupart des cas. On s'entretue. Que le dollar se situe à 70 ou à 80 cents, Magna, Woodbridge Group, Linamar et Budd, dans le secteur des pièces automobiles, essaient encore de s'entretuer et ils profitent tous du même dollar.

Le sénateur Angus : Ce sont des industries d'exportation.

M. Stanford: Oui, et dans le secteur manufacturier.

La force du dollar me préoccupe à deux niveaux. D'abord, l'effet négatif direct de la force du dollar sur les dépenses d'investissement est évident. Les dépenses d'investissement ont chuté de façon spectaculaire dans le secteur manufacturier depuis que le dollar a pris de la vigueur. Les investissements dans le secteur manufacturier canadien sont maintenant insuffisants pour même compenser la dépréciation. Cela signifie que le stock de capital net dans ce secteur est maintenant en régression. Même si les biens d'équipement sont moins chers, comme tout le monde le fait valoir, il n'y a pas d'incitatif pour les installer ici.

Deuxièmement, il y a la composition sectorielle que j'ai mentionnée. Je vous renvoie à la diapositive 28 de ma présentation, qui montre clairement une relation inverse entre la valeur du dollar et notre part de l'emploi manufacturier sur le continent. Prenez l'emploi manufacturier total en Amérique du Nord et mesurez notre part. J'accepte votre définition, monsieur le sénateur, de ce qu'est un dollar faible, c'est-à-dire à partir de 75 cents en baissant; je suis d'accord avec vous à ce sujet. Lorsque le dollar est faible, nous augmentons notre part de l'emploi manufacturier en Amérique du Nord. Lorsque le dollar dépasse les 75 cents, notre part régresse. L'industrie manufacturière comporte une productivité moyenne plus élevée que le reste de l'économie, certainement plus élevée que celle des industries de

lose those jobs, it will pull down your average performance. Through both of those mechanisms, the high dollar will be negative for our productivity performance.

On your second question about spending on plants, there may be a Luddite tradition in some sectors of the labour movement, but in this world economy you have two choices — become more productive through capital spending and lose a few of the jobs as you go, or your plants are shut down and you lose all of the jobs. In that situation it is clear that we must embrace new technology and embrace capital spending. That has been our approach in the CAW and it has worked for the most part.

Senator Angus: I think the CAW is very enlightened, chairman. I wish their brothers and sisters had the same outlook.

Senator Harb: Mr. Darby, on page 15 of your written submission, in your conclusion, you talked about the overall explanation for the Canada-U.S. productivity gap. You state that "policy-makers must look elsewhere in addition to barriers to trade." Perhaps you could explain where "elsewhere" is. As well, tell us what other factors might be used to explain the service sector productivity gap.

Mr. Baldwin, the climate in Canada creates the situation where many sectors — for example, the construction sector in the winter, as well as the fishing sector among others — are out of commission for a period of time. As well, we have a market of 30-million people that is widely scattered, creating the situation that it is difficult for small and medium-sized companies to do business throughout the country, as compared to the U.S., which has a market of close to 300-million people.

In your presentation, you stated that productivity seemed to improve with respect to plant growth. Can that be attributed to the fact that these plants are selling on the international scene rather than the Canadian scene?

Mr. Darby: In terms of looking elsewhere, it is important to underscore that we still believe that for this core group of manufacturing industries these barriers to competition are important. However, that is only 20 per cent of the economy. With regard to looking elsewhere, there are two items we would like to put on the agenda. Mr. Stanford has already talked about one of them, and that is investment. We would like to see programs and policies in place that would encourage productivity-enhancing investment in Canada. We have, in some instances, data that suggests that we do not do as good a job on investment, particularly in small and medium-sized enterprises. Mr. Baldwin has been pointing out that much of our productivity gain has been taking place in large and often foreign-owned enterprises. You would be amazed at the extent to which there are differences in capital intensities in small and

biens non échangeables. Dans le secteur de l'automobile, par exemple, la productivité moyenne est plus que le double de la moyenne. Si vous perdez ces emplois, vous verrez votre rendement moyen chuter. En raison de ces deux mécanismes, la force du dollar aura un effet négatif sur notre productivité.

Concernant votre deuxième question à propos des investissements dans les usines, il est possible que la technophobie persiste dans certains secteurs du mouvement syndical, mais dans la conjoncture économique mondiale actuelle, vous avez deux choix : devenir plus productif par des dépenses d'équipement et perdre quelques emplois en cours de route, ou fermer votre usine et perdre tous les emplois. Dans cette situation, il est clair que nous devons opter pour la nouvelle technologie et les dépenses en capital. C'est l'approche que nous avons prise avec les TCA et, dans l'ensemble, elle a fonctionné.

Le sénateur Angus: Je crois que les TCA sont très progressistes, monsieur le président. J'aimerais bien que leurs semblables aient la même perspective.

Le sénateur Harb: Monsieur Darby, à la page 15 de votre mémoire, dans votre conclusion, vous parlez de ce qui explique l'écart de productivité entre le Canada et les États-Unis. Vous dites que les décideurs doivent chercher d'autres causes, mis à part les obstacles au commerce. Vous pourriez peut-être expliquer ce que sont ces autres causes. Dites-nous quels autres éléments pourraient expliquer l'écart de productivité dans le secteur des services.

Monsieur Baldwin, le climat canadien fait en sorte qu'un grand nombre de secteurs — par exemple, le secteur de la construction durant l'hiver, ainsi que le secteur des pêches, entre autres — sont immobilisés pendant un certain temps. Par ailleurs, nous avons un marché de 30 millions de personnes réparties sur un vaste territoire, si bien qu'il est difficile pour les petites et les moyennes entreprises de faire affaire partout au pays, à comparer aux États-Unis où l'on trouve un marché de près de 300 millions de personnes.

Dans votre présentation, vous avez mentionné que la productivité semblait s'améliorer avec la croissance des usines. Peut-on attribuer cela au fait que ces établissements vendent leurs produits sur la scène internationale plutôt que sur la scène canadienne?

M. Darby: Concernant les autres facteurs, il importe de souligner que nous croyons toujours que ces obstacles à la concurrence sont importants pour ce groupe d'industries manufacturières. Toutefois, cela ne représente que 20 p. 100 de l'économie. Il y a deux éléments qui devraient être prioritaires. M. Stanford en a déjà mentionné un, c'est-à-dire l'investissement. Nous aimerions que des programmes et des politiques soient mis en place afin d'encourager l'investissement qui permettra de rehausser la productivité au Canada. Les données que nous avons montrent que, dans certains cas, nous pourrions faire mieux au chapitre des investissements, en particulier dans les petites et moyennes entreprises. M. Baldwin a montré que le gros de nos gains de productivité a été enregistré dans les grandes entreprises, souvent dans les entreprises sous contrôle étranger. Vous seriez surpris de voir les écarts qui existent dans l'intensité de capital des

medium-sized enterprises in Canada. Also, that capital investment is often much older than in the United States. One is to encourage capital investment, particularly in the small and medium-sized sectors.

The second factor is education, which may be a bit of a cliché. We are quite well educated in Canada, but we can always do better. We need to continue to highlight not only formal training in schools but further lifelong learning and on-the-job training. That is a great place for policy dollars to be spent.

On the issue of why the service sector might be less productive than in the United States, which seems to be the case across the board, I will say two things. First, I do not know the answer, for which I apologize. Second, we have severe measurement issues here. Mr. Baldwin could talk about that at great length. We have a terrible time measuring output in the service sector, and I am not sure that we can have as great confidence in the productivity data in the service sector as we do in the manufacturing or mining sector.

Mr. Baldwin: A number of factors would explain the differences in the gap that I have discussed. By the way, the fact that the gap is not quite as large as some people might have claimed does not mean that productivity is not important. We would all do better with more productivity. However, part of this gap is explained by scale effects. We have smaller markets, and we have several studies that show that 2 or 3 percentage points could be accounted for by that.

Is growth coming from the international sector? We have a number of studies that have looked at the extent to which plants, as they entered export markets and grew during this decade — and they are the ones that were growing, in answer to your question — enhance their productivity more quickly than others. The answer was that those are the ones that did so. Not only did they jump their productivity levels as they moved into export markets — a discontinuous increase — they grew much more quickly after they entered those markets. As well, they introduced new technologies more rapidly after they entered those markets, strongly suggesting a learning effect as we opened up our borders during this period of time.

There is still the issue that Mr. Stanford raised earlier of why the aggregate numbers do not move up higher in Canada relative to the aggregate numbers in the United States. We will look at that. I strongly suspect that there are some differences in the way the manufacturing sector in the United States is measured as opposed to ours over this period of time. All of our micro data that looks at the Canadian experience shows dramatic improvements in those firms and plants that were moving into export markets and were engaging in international trade. By the way, they were primarily the foreign-controlled plants. We get a

petites et moyennes entreprises au Canada. De plus, cet investissement de capitaux remonte souvent à bien des années, par rapport à ce qu'on observe aux États-Unis. Il faut encourager l'investissement de capitaux, en particulier dans les petites et moyennes entreprises.

Le deuxième facteur, c'est l'éducation, ce qui fait peut-être un peu cliché. Nous sommes assez bien instruits au Canada, mais nous pouvons toujours faire mieux. Il faut continuer d'accorder de l'importance non seulement à la formation dans les écoles, mais aussi dans l'apprentissage continu et la formation sur le terrain. Voilà un domaine dans lequel le gouvernement pourrait investir.

Quant à savoir pourquoi le secteur des services est moins productif ici qu'aux États-Unis, ce qui semble être généralisé, je dirai deux choses. Premièrement, j'ignore la réponse, et je m'en excuse. Deuxièmement, nous avons de graves problèmes de mesure ici. M. Baldwin pourrait en parler plus longuement. Il est très difficile de mesurer le rendement dans le secteur des services, et je ne suis pas certain que nous puissions nous fier aux données sur la productivité dans ce secteur, comme c'est le cas dans le secteur manufacturier ou minier.

M. Baldwin: Un certain nombre de facteurs pourraient expliquer les écarts dont j'ai parlé. Soit dit en passant, le fait que l'écart n'est pas aussi grand que certaines personnes l'ont prétendu ne signifie pas que la productivité n'est pas importante. Une plus grande productivité profiterait à tout le monde. Toutefois, cet écart s'explique en partie par des effets d'échelle. Nos marchés sont plus petits, et plusieurs études montrent que deux ou trois points de pourcentage pourraient être attribuables à cette situation.

La croissance vient-elle du marché international? Un certain nombre d'études visaient à savoir dans quelle mesure les établissements ont augmenté leur productivité plus rapidement que d'autres à mesure qu'ils s'introduisaient sur les marchés d'exportation et prenaient de l'expansion au cours de la dernière décennie — et ce sont eux qui ont pris de l'expansion, pour répondre à votre question. Ce sont ces entreprises qui se sont démarquées. Non seulement elles ont fait grimper leur niveau de productivité en s'introduisant sur les marchés d'exportation — une augmentation soutenue —, mais elles ont aussi connu une croissance beaucoup plus rapide après avoir percé ces marchés. De plus, elles se sont dotées de nouvelles technologies plus rapidement après s'être introduites sur ces marchés, ce qui laisse supposer un effet d'apprentissage tandis que nous avons ouvert nos frontières durant cette période.

Reste la question que M. Standford a soulevée tout à l'heure, à savoir pourquoi, dans l'ensemble, les augmentations n'ont pas été aussi importantes au Canada qu'aux États-Unis. Nous allons nous pencher sur cette question. Je soupçonne que le secteur manufacturier américain n'est pas mesuré de la même façon que le nôtre au cours de cette période. Toutes nos microdonnées qui portent sur l'expérience canadienne montrent des améliorations spectaculaires dans les firmes et les établissements qui se sont introduits sur les marchés d'exportation et se sont engagés dans le commerce international. Soit dit en passant, c'étaient surtout des

big difference over this period of time between the domestic and the foreign, not only in terms of the productivity but in terms of what investments were being made in technology. The domestic plants fall behind in the early 1990s and they barely keep up throughout the 1990s with the foreign plants. There is something affecting them during this period of time.

Senator Tkachuk: Mr. Baldwin, not being an economist, I got a little lost in your presentation. Hence, I will have you help me sort this out.

When talking about productivity, we suddenly got into hours of work. I suppose we could get into minutes. In the end, whether a person works 30, 40 or 50 hours a week, it is the amount of wealth that person produces that makes the economy productive. In other words, if 10 handicapped people in my plant who worked 50 hours a week produce more product than a person who works 40 hours, and the wealth that person produces over a year is due to the amount of work that they do, are they not more productive?

Mr. Darby: We have tended to measure productivity on an hourly basis — the output for every hour you work. There is a difference between productivity and wealth, or income. You can become rich without working very hard if you are sitting on an oil well and oil prices are \$100 a barrel. If you have a natural endowment and what you are producing is scarce and selling for a lot of money on the world market, you can become rich without being terribly productive. We are not all in that happy circumstance. As Mr. Baldwin points out, in general, for the Canadian economy, which is a fairly broadly diversified economy, there is a good link between how much you produce in every hour you work and how much income you have.

You can also choose to become richer by taking more work and less leisure. However, that does not make you more productive; it just means that you value the income from work, or just work, more than you value having a nice soak in the pool.

There are obviously returns to leisure. I enjoy my leisure time. You can have different attitudes toward how much you enjoy leisure and how much you enjoy the fruits of labour and income. These are choices that you make that affect the total amount of income or wealth that you might have.

Nevertheless, when we talk about basic, raw productivity, we tend to talk about how much output you get for every hour you work. There is a difference between that and income and wealth.

Mr. Baldwin: To add to what Mr. Darby said, productivity is measured narrowly and it has all of the problems of any summary statistic that is measured narrowly. There are many other statistics and things I would look at when I was trying to evaluate the success of an economy. The amount of wealth that is being produced is another one. The amount of leisure time that is

établissements sous contrôle étranger. Nous observons, au cours de cette période, un écart important entre les entreprises canadiennes et étrangères, non seulement au chapitre de la productivité, mais aussi en ce qui a trait aux investissements technologiques. Les établissements canadiens arrivaient derrière au début des années 90 et ont difficilement suivi le rythme des établissements étrangers tout au long des années 90, ce qui leur a nui durant cette période.

Le sénateur Tkachuk: Monsieur Baldwin, comme je ne suis pas économiste, je me suis perdu dans votre exposé. Je vais donc vous demander de m'aider à comprendre.

Lorsque nous avons parlé de productivité, nous en sommes arrivés tout à coup à parler d'heures de travail. J'imagine que nous pourrions parler de minutes. Au bout du compte, peu importe qu'une personne travaille 30, 40 ou 50 heures par semaine, c'est la richesse que cette personne produit qui rend l'économie productive. Autrement dit, si 10 personnes handicapées dans mon usine travaillent 50 heures par semaine et produisent davantage qu'une personne qui y travaille 40 heures, et si la richesse qu'une personne produit au cours d'une année est attribuable au volume de travail qu'elle fait, ces personnes ne sont-elles pas plus productives?

M. Darby: Nous avions tendance à mesurer la productivité sur une base horaire — le rendement produit durant une heure de travail. Il y a une différence entre la productivité et la richesse, ou le revenu. Vous pouvez devenir riche sans travailler très fort si vous êtes assis sur un puits de pétrole et que le pétrole se vend 100 \$ le baril. Si vous avez une ressource naturelle et que ce que vous produisez est rare et se vend chèrement sur le marché international, vous pouvez devenir riche sans être très productif. Nous n'avons pas tous cette chance. Comme M. Baldwin l'a fait remarquer, dans l'économie canadienne, qui est très diversifiée, il existe un lien certain entre ce que vous produisez pendant une heure de travail et le revenu que vous avez.

On peut aussi décider de s'enrichir en travaillant plus et en ayant moins de loisirs. Cependant, cela ne nous rend pas plus productif; cela signifie seulement qu'on accorde plus de valeur au revenu qu'on tire de son emploi ou à l'emploi lui-même qu'à une belle petite baignade dans la piscine.

Il y a évidemment des avantages aux loisirs. J'apprécie beaucoup mes périodes de loisir. On peut avoir différentes attitudes quant à la façon dont on apprécie ses loisirs et à celle dont on apprécie les fruits de son travail et son revenu. Ce sont des choix qu'on fait et qui ont des incidences sur notre revenu ou notre richesse totale.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il s'agit des principes de base, de la productivité brute, on tend à parler en termes de résultat obtenu pour chaque heure de travail. Il y a une différence entre cela, d'une part, et le revenu et la richesse d'autre part.

M. Baldwin: Pour ajouter à ce que M. Darby a dit, la productivité est mesurée étroitement et elle se caractérise par tous les problèmes propres aux statistiques sommaires mesurées étroitement. Il y a beaucoup d'autres statistiques et de facteurs que j'examinerais pour évaluer le succès d'une économie. La quantité de richesse produite est l'un d'eux. Le temps accordé aux

available to us is another one. The health and well-being of Canadians are others. You could have no change in productivity and you could have a substantially worsening situation in terms of GDP per capita because prices are falling.

We have gone through periods of time when commodity prices were not booming as they are at the present time and GDP per capita did very much poorer in that period of time though productivity was more or less constant. That was no fault of Canadians, other than the fact that we concentrated our output in markets that were highly volatile. There are many things one needs to look at.

The narrowly defined measure of productivity that we have just described is only one of them. It is relatively narrowly defined, and it is meant to capture the efficiency with which we turn our inputs into outputs — and that is all.

The Chairman: I have a point of order from the deputy chair.

Senator Angus: Do you all agree on the definition and how it is measured?

Mr. Darby: I think we would all agree. We would also want to be careful in noting that, first, it is difficult to measure accurately, especially in terms of the levels of making comparisons, as Mr. Baldwin has pointed out. Second, we would tend to agree also — and challenge me if I am wrong — that a broader measure of productivity, which we tend to call total factor productivity, is the more appropriate theoretical measurement of productivity, because it also tries to capture how productive your capital is, how productive your other inputs into the production process are. You might have very productive labour but be using your machinery in an awful way and not getting the overall productivity that is appropriate.

Labour productivity, as difficult as it is, is still much easier to measure often than capital productivity. Mr. Baldwin could wax eloquent on that issue I am sure, but it is important to recognize that the best measure, if we could get it, would be a broader measure of productivity that takes into account all of the inputs.

Mr. Stanford: I agree completely that we need to focus on productivity per hour, not total output, because otherwise we get into a very misleading world in which you look like you are getting richer just because you are working longer. That is absolutely erroneous.

Senator Tkachuk: Even if you are getting richer.

Mr. Stanford: You may be getting richer by one measure, but whether your life has improved is a very different issue. You get into the comparison between the Americans and the Europeans on this score. The Americans work longer hours now than any other industrialized country, including Japan. Therefore, they have the highest GDP per capita and everyone assumes they are the productivity leader. In GDP per hour, the Europeans match the Americans. The fact is that they socially have decided to take a bigger share of those dividends in time off. Europeans get six or seven weeks off per year; in the United States, there is still no

loisirs en est un autre. La santé et le bien-être des Canadiens, deux autres. La productivité peut ne pas changer du tout, mais le PIB par habitant peut empirer considérablement si les prix chutent.

Il y a eu des périodes où les prix des biens n'augmentaient pas comme ils augmentent en ce moment, et le PIB par habitant était beaucoup plus bas pendant cette période, même si la productivité était plus ou moins constante. Ce n'était pas de la faute des Canadiens, sauf que nous concentrions notre production sur des marchés très volatiles. Il y a beaucoup de choses à prendre en considération.

La mesure de la productivité très étroite que nous venons de décrire n'est qu'une des choses à prendre en compte. Cette définition est assez étroite et elle vise à évaluer l'efficacité avec laquelle nous produisons des résultats avec nos intrants, c'est tout.

Le président : Le vice-président fait un rappel au Règlement.

Le sénateur Angus : Êtes-vous tous d'accord sur la définition et sur la façon de mesurer la productivité?

M. Darby: Je pense que nous sommes tous d'accord. Nous voulons aussi faire preuve de prudence et souligner d'abord qu'il est difficile de mesurer la productivité avec exactitude et particulièrement de faire des comparaisons, comme M. Baldwin l'a souligné. Ensuite, corrigez-moi si je me trompe, mais nous aurions tendance à convenir qu'une mesure englobante de la productivité, que nous appelons souvent la productivité totale des facteurs, est le modèle théorique de mesure de la productivité le plus approprié parce qu'il vise à évaluer la productivité du capital ainsi que des autres intrants dans le processus de production. On peut avoir une main-d'oeuvre très productive, mais qui utilise très mal la machinerie et qui n'obtient pas un degré de productivité totale satisfaisant.

Bien souvent, même si ce n'est pas simple, il est beaucoup plus facile de mesurer la productivité du travail que la productivité du capital. M. Baldwin pourrait nous parler de cette question avec éloquence, j'en suis certain, mais il importe de reconnaître que la meilleure mesure possible serait une mesure plus générale de la productivité, qui tiendrait compte de tous les intrants.

M. Stanford: Je suis tout à fait d'accord qu'il faut nous concentrer sur la productivité par heure et non sur la production totale, faute de quoi nous allons entrer dans un monde très trompeur dans lequel on aurait l'impression de devenir plus riche simplement parce qu'on travaille plus longtemps. C'est tout à fait erroné.

Le sénateur Tkachuk: Même si l'on s'enrichit.

M. Stanford: On peut s'enrichir selon un indicateur donné, mais notre vie ne s'est pas nécessairement améliorée, c'est une toute autre question. On peut établir des comparaisons entre les Américains et les Européens à ce chapitre. Les Américains travaillent plus d'heures que les habitants de tout autre pays industrialisé, y compris le Japon. Par conséquent, ils ont le PIB par habitant le plus élevé, et tout le monde tient pour acquis qu'ils sont les champions de la productivité. Pour ce qui est du PIB par heure, les Européens font aussi bonne figure que les Américains. Ils ont simplement décidé socialement de prendre une plus grande

minimum legislated vacation period. That is an important choice that gets lost if you focus on total output rather than total output per hour.

In regard to labour versus other measures of productivity, labour productivity makes more sense. It is more concrete — hard to measure but possible to measure. Total factor productivity is so amorphous; the measurements of it are next to impossible.

Second, we are all human beings. We are actually trying to measure our improvement as human beings, not dividing by the amount of capital. We are not machines yet. It really is labour productivity that affects our well-being.

Mr. Baldwin: The world has evolved over 20 years — however, people still focus primarily on the labour productivity. A constantly asked question is this: Can we improve the measure and take into account other resources that are going into the process? Most statistical agencies in the world have moved beyond labour productivity measures to try to take into account the amount of capital that is being made use of in the system, the quality — the educated level of the workforce, if you will — and other changes that are occurring in the production system. That is being done because of the request by users to have information in those areas. Statistical agencies react to that.

Do I find when I talk to users of this data that they have an easy time of understanding it and, therefore, make use of it? No, it tends to be used for a specialized community. There is a demand for the more complex measures of productivity, but most people still focus on labour productivity.

Senator Tkachuk: The witnesses mentioned the fact that our productivity did not increase significantly because of free trade. That is possible; I do not know. However, in 1988, our dollar was as high as 84 cents, and then it dropped dramatically in the 1990s down to 65 cents. It seems to me that that would have gotten rid of any way to measure whether Canadians would have been more productive with an 84 cent dollar. When the dollar drops to 65 cents, exports become much cheaper very quickly. What possible incentive would there have been for Canadian industry to become more productive?

I find the arguments about the low dollar being a good thing for us difficult. We would be able to use the low dollar to continually go down — to increase our employment and everything else — and get down to 50 cents or 40 cents or even 30 cents and then we would really have a good economy. Would that not explain most of why we did not become very productive?

The Chairman: All of you have answered that, in part, so please be brief.

part des dividendes en temps libre. Les Européens ont six ou sept semaines de vacances par année; aux États-Unis, il n'y a toujours pas de nombre minimal de semaines de vacances dans la loi. C'est un choix important qu'on oublie si l'on met l'accent sur la production totale plutôt que sur la production totale par heure.

La mesure de la productivité du travail est plus logique que les autres mesures de la productivité. Elle est plus concrète; elle est difficile à mesurer, mais c'est possible de le faire. La productivité totale des facteurs est très amorphe, il est pratiquement impossible de la mesurer.

De plus, nous sommes tous des êtres humains. Nous essayons de mesurer notre amélioration en tant qu'êtres humains, sans la diviser par la somme de capital. Nous ne sommes pas encore des machines. C'est vraiment la productivité du travail qui influence notre bien-être.

M. Baldwin: Le monde a évolué depuis 20 ans, pourtant, on met encore surtout l'accent sur la productivité du travail. La même question revient constamment : pouvons-nous améliorer la mesure pour tenir compte des autre ressources qui entrent dans le processus? La plupart des organismes de statistiques du monde vont au-delà des mesures de la productivité du travail et essaient de tenir compte de la quantité de capital utilisé dans le système, de la qualité (du niveau d'éducation de l'effectif, si l'on veut) et d'autres changements qui s'opèrent dans le système de production. Ils le font parce que les utilisateurs veulent ces renseignements. Les organismes de statistiques réagissent à leur demande.

Est-ce que je trouve dans mes discussions avec les utilisateurs de ces données qu'ils ont de la facilité à les comprendre et par conséquent, à les utiliser? Non, ce sont surtout les spécialistes qui les utilisent. Ils demandent des mesures plus complexes de la productivité, mais la plupart des gens mettent toujours l'accent sur la productivité du travail.

Le sénateur Tkachuk: Les témoins ont mentionné que notre productivité n'avait pas augmenté beaucoup en raison du libre-échange. C'est possible; je ne le sais pas. Cependant, en 1988, notre dollar atteignait des sommets à 84 cents, puis il a chuté radicalement jusqu'à 65 cents dans les années 1990. Je me serais attendu à ce que cela signe l'arrêt de mort des mesures pour déterminer si les Canadiens étaient plus productifs lorsque le dollar valait 84 cents. Lorsque le dollar a descendu jusqu'à 65 cents, les exportations sont très vite devenues beaucoup plus abordables. Quel incitatif pourrait-il y avoir pour amener l'industrie canadienne à devenir plus productive?

Il est difficile pour nous de défendre l'argument que la faiblesse du dollar est une bonne chose pour nous. Nous pourrions utiliser la valeur du dollar et l'affaiblir sans cesse — pour augmenter notre taux d'emploi et tout le reste —, quitte à descendre aussi bas que 50, 40 ou même 30 cents, et nous aurions vraiment une bonne économie. Cela ne peut-il pas expliquer pourquoi nous ne sommes pas devenus très productifs?

Le président : Vous avez tous répondu en partie à cette question, donc je vous prierais d'être bref.

Mr. Darby: I would suggest that the low dollar did, at least in that core group of manufacturing industries that we have examined, have a negative impact on our productivity. Our productivity would be higher at a dollar that is higher.

Again, you are talking about social issues around those higher productivities as well. When Mr. Baldwin talks about a lot of our productivity gains coming from the less efficient firms closing, you have to deal with the social implications of that.

I would still argue that, under certain constraints and limits, but certainly in general, the low dollar did mask some productivity problems in the manufacturing sector in Canada.

Mr. Baldwin: The academic studies in this world — these are not ones that I have been engaged in — have tried to separate out the various influences that affected the Canadian economy at this period of time. There was a change in the exchange rate. There was, in the early 1990s, a very significant recession. You can see in some of the charts that I have produced that most of the gain in Canadian GDP growth relative to the American disappears in those late 1980s and the early 1990s.

We had been way ahead. Effectively, that long hiatus brought them up and moved them ahead of us. That was a very severe recession that lasted for a long time.

Finally, there was a dramatic change in technology occurring at this point in time. There was the introduction of massive changes in computerized ICT technologies, and companies had to deal with all of these at the same time. Then, there was a change in tariff rates, as a result of free trade and liberalization.

The academic studies have tried to tease out the impact of each of these. The ones that I am thinking of — and Mr. Darby just referred to Professor Trefler from Toronto who says, "After I have tried all of this, yes, free trade has a bit of an effect." It is a difficult task they face.

Mr. Stanford: One concrete example is the auto industry. When the dollar was falling and low, in the mid- to late 990s, we had a huge inflow of new investment into Canadian auto plants — on average, about \$5 billion a year spent on new technology in Canadian assembly plants. That is exactly when our productivity took off significantly above the Americans. In this crucial industry — and there are others like it — a low dollar was absolutely consistent with increases in productivity. We are worried we will lose that advantage now.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: I will speak to you in French, because although your tables are in English, this is such a complex issue that discussing it in English is difficult for me.

M. Darby: Je serais porté à croire que la faiblesse du dollar a eu un effet négatif sur notre productivité, du moins dans le groupe des principales industries de fabrication que nous avons examinées. Notre productivité serait supérieure si le dollar valait plus cher.

Encore une fois, il faut penser aux incidences sociales de cette productivité accrue aussi. M. Baldwin a dit que bon nombre de nos gains de productivité venaient de la fermeture des entreprises les moins efficaces, mais il faut tenir compte des incidences sociales.

Je suis d'avis que dans une certaine mesure, mais en général, la faiblesse du dollar masquait des problèmes de productivité dans le secteur manufacturier du Canada.

M. Baldwin: Diverses études universitaires (je n'y ai pas participé) ont été menées dans le monde pour distinguer les diverses influences qui se sont exercées sur l'économie canadienne pendant cette période. Le taux de change a changé. Au début des années 1990, il y a eu une récession très importante. Vous pouvez voir par les tableaux que j'ai produits que la plupart des gains acquis en matière de croissance du PIB canadien par rapport au PIB des Américains sont disparus à la fin des années 1980 et au début des années 1990.

Nous avions pris beaucoup d'avance. En réalité, ce grand écart leur a permis de prendre les devants et de nous dépasser. Il y a eu une très grave récession qui a duré longtemps.

Enfin, il y a eu des changements radicaux dans la technologie à ce moment-là. Il y a eu l'avènement de changements massifs dans les technologies de l'information et de la communication, et les entreprises ont dû s'y adapter tous en même temps. Ensuite, les taux tarifaires ont changé suite à la libération et à l'intensification du libre-échange.

Les universitaires ont essayé d'évaluer les incidences de chacun de ces facteurs. Je pense entre autres au professeur Trefler de Toronto, dont M. Darby vient de parler, qui a dit : « Après avoir essayé tout cela, je dirais que oui, le libre-échange a un certain effet. » C'est une tâche difficile à accomplir.

M. Stanford: L'industrie automobile en est un exemple concret. Lorsque la valeur du dollar a chuté, de la moitié à la fin des années 1990, un immense flux de nouveaux investissements est arrivé dans les usines automobiles canadiennes; en moyenne, environ 5 milliards de dollars par année étaient dépensés en nouvelles technologies dans les usines d'assemblage canadiennes. C'est exactement à ce moment que notre productivité s'est élevée considérablement au-dessus de celle des Américains. Dans cette industrie très importante — et il y en a d'autres semblables — un dollar faible est tout à fait compatible avec une augmentation de la productivité. Nous nous inquiétons de perdre cet avantage maintenant.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Je vais vous parler en français parce que même si vos tableaux sont en anglais, le sujet est tellement complexe que c'est difficile pour moi. Mr. Darby, when I look at most of the tables that show Ontario or Alberta as having the best productivity or performance in certain sectors, when I look at the forestry, wood products and furniture sectors and consider their combined performance vis-à-vis the oil and coal products, chemical and automobile sectors, I conclude that the Canadian economy is quite diversified and that the provinces have different vocations, so to speak.

Quebec and British Columbia appear to have similar parameters, with forestry being a fairly important industrial base, while Alberta has the mining sector. Alberta is also the only major oil producing province.

Is there any kind of direct link between the industry in which the provinces are involved and the geography associated with the sector? Quebec seems to be performing below Alberta and Ontario and much the same as British Columbia. Can we attribute this to the sectors of activity in which our respective provinces are involved? We are not about to become oil producing provinces overnight. I have not heard of any oil wells having been discovered in Quebec.

Is there a direct link between the nature of the sectors of activity in each province and productivity? Do have any statistics that you can share with us, Mr. Baldwin?

Mr. Baldwin: Perhaps 80 per cent of the difference can be attributed to geography.

Senator Massicotte: To geography or to the nature of the sectoral activity?

Mr. Baldwin: To the nature of the sector.

Senator Hervieux-Payette: This is linked to geography. I observed the very same thing in Mr. Stanford's tables. Of course, I would also have to include the financial industry, a sector largely based in Toronto, Ontario. We note that profit margins are much higher in Ontario and Alberta compared to the rest of Canada. Therefore, my hopythesis is based on the fact that there are some realities that we cannot change. Moreover, in sectors where change is possible, we look at productivity figures. However, it will not be easy to change the overall economies of each province. From a geographical standpoint, there are some things that we cannot change. I found it interesting to note that a percentage of productivity levels can be traced to foreign investments. In your opinion, is the Canada-U.S. Free Trade Agreement responsible in part for these foreign investments? Labour costs may be cheaper and we have an excellent health care system. Is it possible to pinpoint the factors that have brought about this increase in foreign investment? A number of barriers to foreign investment remain, including certain types of taxes. Would the level of foreign investments improve if, in addition to having access to the US market, foreign companies were subject to the identical taxation regime as Canadian companies?

Monsieur Darby, quand je regarde la plupart des tableaux qui mettent l'Ontario ou l'Alberta comme étant plus productifs ou plus performants concernant les différents secteurs, si je regarde le secteur de la foresterie, les produits du bois et les meubles, je mets cela ensemble, versus le pétrole et les produits du charbon, les produits chimiques et les véhicules automobiles, je fais une hypothèse que nous avons une économie diversifiée, donc, nous avons des provinces qui ont pratiquement des vocations différentes.

Le Québec et la Colombie-Britannique semblent avoir des paramètres assez semblables avec la forêt comme étant une base industrielle assez importante, et pour l'Alberta ce sont les mines. L'Alberta est la seule à avoir une production pétrolière extrêmement importante.

Est-ce qu'il y a un lien direct entre les secteurs dans lesquels les provinces sont impliquées qui sont parfois liées directement à la géographie du secteur? La performance du Québec semble être moindre que celle de l'Alberta et de l'Ontario et semblable à celle de la Colombie-Britannique. Est-ce que c'est à cause des secteurs d'activités dans lesquels oeuvrent nos provinces respectives? On ne se mettra pas à être un producteur de pétrole sous peu. Je n'ai pas entendu parler que nous avions des puits de pétrole au Québec.

Est-ce qu'il y a un lien direct entre la structure des secteurs de chaque province et la productivité? Monsieur Baldwin, peut-être que c'est une statistique?

M. Baldwin : Oui, peut-être 80 p. 100 de la différence est attribuable au secteur géographique.

Le sénateur Massicotte : La géographie ou le secteur?

M. Baldwin: Le secteur qui diffère.

Le Sénateur Hervieux-Payette : À cause de la géographie. Je voyais la même chose dans les tableaux de M. Stanford. Évidemment, j'ajouterais aussi la finance parce que c'est un secteur qui est en grande partie en Ontario, à Toronto. Nous voyons que les marches bénéficiaires sont beaucoup plus larges en Ontario et en Alberta. Ensuite, nous regardons le reste du Canada. C'est donc l'hypothèse que je faisais parce qu'il y a des choses que nous ne pouvons pas changer. Et pour les choses que nous pouvons changer, nous étudions la productivité, mais il sera difficile de changer tous les secteurs d'économie de chaque province. Géographiquement, il y a des choses que nous ne pouvons pas changer. Je trouvais intéressant de voir qu'une partie de la productivité vient des investissements étrangers. Est-ce que les investissements étrangers, selon vous, sont attribuables en partie à l'Accord de libre-échange avec les États-Unis? La main-d'œuvre est peut-être moins dispendieuse et nous avons un système de santé qui est excellent. Est-ce que nous pouvons déterminer les facteurs qui ont amené cette augmentation d'investissements étrangers? Il y a quand même encore des barrières à l'investissement étranger dont certaines taxes qui existent sur les investissements étrangers. Est-ce qu'on améliorerait l'investissement étranger si les entreprises étrangères avaient, en plus d'avoir accès au marché américain, un système de taxation identique aux entreprises canadiennes?

Mr. Baldwin: We have not done any studies in that area. **Senator Hervieux-Payette:** Mr. Darby?

[English]

Mr. Darby: The evidence on what determines foreign direct investment is tough. We have done surveys ourselves, both domestically and abroad, in terms of what factors would seem to explain foreign direct investment coming into Canada. Mr. Stanford makes a good point that, at a lower dollar, our labour costs in U.S. dollar terms are cheaper.

In addition, health care costs do come up as an important issue in terms of comparative costs between Canada and the United States. Americans see the overall labour cost including benefits as often being lower in Canada than the United States, particularly at a dollar that is attractive.

There are other issues around foreign investment that have to do with things such as political stability, and they are important. They do turn up in our surveys with respect to investing in Canada.

Also important, frankly, are the prospects entrepreneurs see for future profitability in various sectors. Investment in the oil and gas sector in Canada is beginning to take off for the simple reason that investors looking realistically at the market see a very good rate of return, given world oil prices. That is potentially the most important determinant of FDI coming in.

There are a number of factors. There was a time in the late 1990s and early in this decade in which, when we looked at our share of inward FDI, it had shrunk dramatically from what we had seen in previous decades, causing us to worry about whether Canada was seen as being an attractive destination. Potentially, because of the higher dollar, that may have changed the views of foreign investors. We are seeing that turn around again in the last year, partly because of investment in the oil patch. That is related to future profitability prospects, given high world energy prices. There are a lot of different factors on FDI, the dollar being one definitely.

The Chairman: Mr. Stanford, would you like to comment?

Mr. Stanford: I am a strong supporter of incoming foreign invest. It must be part of our overall investment strategy, although we need to have tools to ensure that incoming investments do respect Canadian priorities and social benefits and so on. Free trade has been disappointing in terms of its impact on foreign direct investment. At the time of the deal in the late 1980s, it was heralded that being an exporter to the U.S. would bring in a flood of new investment. In fact, it has had the reverse effect. Slide 18 in my deck shows the changing balance between inward foreign investment to Canada and outward foreign investment from Canadian corporations. About

M. Baldwin: Nous n'avons pas fait d'étude dans ce domaine.
Le sénateur Hervieux-Payette: Monsieur Darby?

[Traduction]

M. Darby: Il est difficile d'évaluer ce qui détermine l'investissement étranger direct. Nous avons nous-mêmes fait des analyses, à l'échelle nationale et à l'étranger, sur les facteurs qui semblent expliquer l'afflux d'investissements étrangers directs au Canada. M. Stanford fait valoir à juste titre que lorsque la valeur du dollar est plus faible, nos coûts de travail sont moindres en dollars américains.

De plus, nos frais de soins de santé sont un élément important lorsqu'on compare les coûts du Canada avec ceux des États-Unis. Les Américains considèrent que le coût global du travail, y compris les avantages, est souvent inférieur au Canada qu'aux États-Unis, particulièrement lorsque le dollar attire les investissements.

L'investissement étranger dépend aussi de choses comme la stabilité politique, et ce type de facteur est important. Il revient dans nos sondages sur l'investissement au Canada.

Franchement, il importe aussi de tenir compte des débouchés que les entrepreneurs voient en matière de rentabilité future dans divers secteurs. L'investissement dans le secteur pétrolier et gazier du Canada commence à s'intensifier pour la simple raison que les investisseurs voient d'un œil réaliste que le marché a un très bon rendement, compte tenu du prix du pétrole à l'échelle mondiale. Ce pourrait être l'élément le plus déterminant de l'IED au Canada.

Il y a divers facteurs. À la fin des années 1990 et au début des années 2000, nous nous sommes rendu compte que notre part d'IED à l'intérieur du pays avait diminué énormément depuis quelques décennies, ce qui nous a portés à nous demander si le Canada était toujours perçu comme une destination attirante. Il se pourrait que la valeur élevée du dollar ait changé la perception des investisseurs étrangers. Nous voyons une reprise de l'investissement depuis un an, notamment en raison des investissements dans les champs de pétrole. Cela découle du potentiel de rentabilité future attribuable aux prix élevé de l'énergie dans le monde. Il y a beaucoup de facteurs qui influencent l'IED, et le dollar est certainement l'un d'entre eux.

Le président : Monsieur Stanford, voulez-vous nous dire ce que vous en pensez?

M. Stanford: Je suis un fort partisan des mesures pour attirer les investissements étrangers. Cela doit faire partie de notre stratégie globale d'investissement, bien qu'il nous faille des outils pour veiller à ce que les nouveaux investissements respectent les priorités, les avantages sociaux et les autres valeurs canadiennes. Le libre-échange a eu des effets décevants sur l'investissement étranger direct. Au moment où l'accord a été conclu, à la fin des années 1980, on disait que le fait d'exporter des biens aux États-Unis attirerait tout un afflux de nouveaux investissements. L'effet a été tout le contraire. La diapositive 18 de ma présentation montre le changement d'équilibre entre l'investissement étranger

\$80 billion more in direct investment has left Canada since free trade than has come to Canada. Slide 20 in my deck confirms Mr. Darby's suspicion that much of the investment that has come has been focused in the energy and mining industry.

The health care issue is very important. In the auto industry, we have tried to quantify the value of medicare to the international cost comparisons that a company makes. We think our medicare system is worth about U.S. \$4 per hour worked in a Canadian assembly plant. It explains why our health care costs per vehicle add about \$150 to the price of a vehicle here compared to \$1,500 per vehicle in the U.S. That is a huge factor in attracting incoming investments.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: We have reached a point where we are subsidizing the Americans because they are the ones buying the same vehicles. However, that is merely a comment. You are suggesting that more profits be reinvested. You have not said much about taxation. Would the complete elimination of the capital gains tax create a climate conducive to profit reinvestment?

[English]

Mr. Darby: Absolutely, yes.

Mr. Stanford: There is a tax contribution, but I would go in a different direction. I do not think the across-the-board tax cut has had any impact or that capital gains will have any impact. That is all in the stock market, and not in the real world where we invest.

This is what I would do. I would increase the basic corporate rate again and then give a 100 per cent — I will think big here — depreciation allowance for companies. In other words, companies can write off the full cost of fixed capital investment in the year they make them. There is a huge tax incentive, but you have to do something to get it. Regarding an across-the-board tax cut, you do not have to do anything to get it.

The Chairman: You are more generous that the ITC, who asked for a 50 per cent allowance. You are much more conservative in your tax policies that even the ITC.

Mr. Stanford: Think big.

[Translation]

Senator Massicotte: According to the charts on page 6, Canada's GDP compares favourably to that of the United States. If we were to do the same analysis of the GDP on a per capita basis, would the results be similar?

Mr. Baldwin: I could not say.

au Canada et l'investissement des sociétés canadiennes à l'étranger. Le Canada a perdu des investissements directs d'environ 80 milliards de dollars depuis qu'il a adopté le libre-échange. La diapositive 20 de ma présentation confirme l'hypothèse de M. Darby qu'une grande partie des investissements effectués au pays sont concentrés dans l'industrie de l'énergie et des mines.

Les soins de santé sont aussi très importants. Dans l'industrie automobile, nous avons essayé de quantifier la valeur des soins de santé par rapport aux coûts internationaux des entreprises. Nous pensons que notre système de santé vaut environ quatre dollars américains par heure travaillée dans une usine d'assemblage canadienne. Cela explique pourquoi nos coûts de soins de santé par véhicule ajoutent environ 150 \$ au prix d'un véhicule ici comparativement à 1 500 \$ par véhicule aux États-Unis. C'est un facteur qui pèse très lourd pour attirer des investissements au Canada.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette: Nous sommes rendu au point où nous subventionnons les Américains parce que ce sont eux qui achètent les mêmes voitures, mais cela est un commentaire. Vous suggérez d'augmenter le réinvestissement des profits et vous n'avez pas beaucoup parlé de taxation, est-ce que l'élimination complète de la taxe sur le gain en capital pourrait favoriser le réinvestissement des profits?

[Traduction]

M. Darby: Absolument.

M. Stanford: Les taxes ont des incidences, mais j'opterais pour une autre stratégie. Je doute que les grandes réductions fiscales aient des incidences ou que les gains en capitaux aient des incidences. Tout se passe sur le marché des valeurs mobilières et non dans le vrai monde où nous investissons.

Voici ce que je ferais. J'augmenterais encore le taux de base des entreprises et j'accorderais un amortissement cumulé de 100 p. 100 aux entreprises — je vois grand. Autrement dit, les entreprises pourraient radier le coût total des investissements en capitaux immobilisés effectués au cours d'une année. C'est un immense incitatif fiscal, mais il faudrait faire quelque chose pour l'obtenir. Si l'on opte pour une grande réduction de taxe générale, elles n'auront rien à faire pour l'obtenir.

Le président : Vous êtes plus généreux que le CCI, qui demande un amortissement de 50 p. 100. Vous êtes beaucoup plus conservateur dans vos politiques fiscales que le CCI lui-même.

M. Stanford: Il faut voir grand.

[Français]

Le sénateur Massicotte : À la page 6, on voit que le PIB du Canada se compare facilement à celui des États-Unis. Si on faisait la même analyse par personne, est-ce que ce serait similaire?

M. Baldwin: Je ne sais pas.

Senator Massicotte: Still according to the charts on page 6, we see that the number of hours at work in Canada compare favourably to the figures for the United States.

However, according to the chart on page 9, the hours of work per capita account for two-thirds of our GDP gap. Is that correct?

Mr. Baldwin: The chart on page 6 shows growth trends.

Senator Massicotte: I realize that, but on page 9, in terms of productivity gaps in the GDP, the overall number of hours of work per capita accounts for two-thirds of the gap. Is that correct?

Mr. Baldwin: Yes.

Senator Massicotte: Yet, when I look at the hours of work per capita on page 9, this suggests that Canadians work fewer hours than their American counterparts. As I understand it, on page 9, these are per capita figures, while on page 6, the figures reflect the total population.

Mr. Baldwin: On page 6, the reference is to growth trends in respect of the total number of hours of work in the Canadian economy. On page 9, we compare the levels in Canada and the US.

[English]

We could start and do just as well over time as the Americans on page 6, but be starting at a level that is quite different.

Senator Massicotte: Your starting point is wrong. It is not wrong, but that is the difference.

Mr. Baldwin: We have been behind continuously is what this suggests. We have continuously worked fewer hours and we have had less of our population at work than the Americans.

Senator Massicotte: The trend is similar, but the starting point is different.

Mr. Baldwin: Starting point and end point.

Senator Massicotte: If I jump quickly to Mr. Darby, I am trying to understand your page 6 and your page 9. How do I read this? In other words, some industries I presume are more productive than others. How do I read these pages?

Mr. Darby: On page 6, what we have tried to do — it is based on work done at Industry Canada, so we cannot take credit for the work. Industry Canada has published data on labour productivity by industry in Canada compared to the United States.

Senator Massicotte: How do I read this?

Mr. Darby: Let us take an industry such as textiles and clothing. The data here suggest that in 1999, using an exchange rate of 67.4 per cent, which is roughly what it was in that year,

Le sénateur Massicotte : Encore à la page 6, si on prend le nombre d'heures travaillées, cela se compare encore une fois très bien au nombre d'heures travaillées aux États-Unis.

Cependant, si je vais à la page 9, le titre dit qu'effectivement, le deux tiers de notre différence de PIB est relatif au nombre d'heures travaillées par la population. C'est bien cela?

M. Baldwin: À la page 6, c'est le taux de croissance.

Le sénateur Massicotte : Oui, mais à la page 9, lorsqu'on parle de la différence dans le PIB, les deux tiers, c'est le nombre d'heures que la population travaille en totalité. C'est bien cela?

M. Baldwin: Oui.

Le sénateur Massicotte : Mais lorsque je regarde les heures par personne, à la page 9, cela suggère que l'on travaille moins d'heures que les Américains. D'après ce que je comprends, à la page 9, c'estpar personne, alors qu'à la page 6, c'est la population en général.

M. Baldwin: La différence est qu'à la page 6, nous parlons du taux de croissance de toutes les heures travaillées dans l'économie canadienne. À la page 9, on parle du niveau du Canada comparé à celui des États-Unis.

[Traduction]

Nous pourrions commencer et faire aussi bien avec le temps que les Américains à la page 6, mais commencer à un niveau assez différent.

Le sénateur Massicotte : Votre point de départ est faux. Il n'est pas faux, mais c'est là où il y a une différence.

M. Baldwin: Cela illustre que nous avons toujours été derrière eux. Nous avons toujours travaillé moins d'heures que les Américains, et la proportion de notre population active a toujours été inférieure à la leur.

Le sénateur Massicotte : La tendance est semblable, mais le point de départ est différent.

M. Baldwin: Le point de départ et le point d'arrivée.

Le sénateur Massicotte: Je vais revenir rapidement à M. Darby. J'essaie de comprendre vos tableaux des pages 6 et 9. Comment dois-je les interpréter? Autrement dit, je présume qu'il y a des industries plus productives que d'autres. Comment dois-je interpréter ces pages?

M. Darby: À la page 6, nous essayons de montrer... Ces données se fondent sur le travail effectué à Industrie Canada, donc nous ne pouvons pas en prendre le crédit. Industrie Canada a publié des données sur la productivité du travail par secteur au Canada comparativement aux États-Unis.

Le sénateur Massicotte : Comment dois-je interpréter tout cela?

M. Darby : Prenons une industrie comme celle du textile et du vêtement. Les données qu'on voit ici montrent qu'en 1999, à un taux de change de 67,4 p. 100, ce qui correspond à peu près au

textiles and clothing was only roughly about two thirds as productive as textiles and clothing in the United States.

Senator Massicotte: The labour productivity column is the important one in your view; correct?

Mr. Darby: The labour productivity column is the one we have been focusing on. I prefer multi-factor productivity, but there are measurement issues for sure.

If the number is larger than 1, we would argue that productivity in Canada was in fact lower than in the United States.

The Chairman: Mr. Baldwin, do you agree with that?

Mr. Baldwin: I am not familiar with that table.

The Chairman: If there is any qualification after the hearing, please get back to us on that.

Mr. Baldwin: Sure.

Senator Massicotte: I offer a work of caution. In the report from the Conference Board of Canada, your narrative would suggest otherwise. In other words, you indicate that the forestry industry is more productive than the American industry. I would read it differently.

Mr. Darby: For all of the service industries, we have suggested that our productivity is less than in the United States. This is the ratio of Canadian productivity to Americans.

When Mr. Stanford is talking about the auto industry, the ratio of productivity at this PPP exchange rate is certainly greater than 1, which supports the suggestion that we are more productive than the Americans.

Senator Massicotte: Therefore, if it is higher than one, it is good.

You conclude that any impediment to trade is negative. Specifically, what two or three things would you mention?

Mr. Darby: The most general impediment to trade is the exchange rate. Another would be tariff rates, of which we have almost none left, particularly with the United States. Non-tariff barriers as a result have become the most important. Procurement rules are a real issue. I would argue that perhaps the most single non-tariff barrier left are in fact rules around procurement. Therefore, government agencies, for example, are not buying from producers unless they have plants resident in their political jurisdictions and the Buy America program on the other side of the border is a good example of this.

Senator Massicotte: Could you give us a note indicating what the barriers to trade are — because you conclude that any barrier to trade is negative. Vis-à-vis the exchange rate, are you suggesting that we change the monetary policy?

taux moyen de cette année-là, l'industrie canadienne du textile et du vêtement avait une productivité équivalente environ aux deux tiers de celle des États-Unis.

Le sénateur Massicotte : La colonne sur la productivité du travail est importante à votre avis, n'est-ce pas?

M. Darby: La colonne sur la productivité du travail est celle sur laquelle nous mettons l'accent. Je préfère la productivité multifactorielle, mais il y a clairement des problèmes de mesure en ce sens

Si le chiffre est supérieur à 1, nous concluons que la productivité au Canada est inférieure à celle des États-Unis.

Le président : Monsieur Baldwin, êtes-vous d'accord?

M. Baldwin: Je ne connais pas bien ce tableau.

Le président : Si vous avez autre chose à nous dire après la séance, n'hésitez pas à communiquer avec nous.

M. Baldwin: Certainement.

Le sénateur Massicotte : Je pense qu'il faut faire preuve de prudence. Dans le rapport du Conference Board du Canada, vous laissez entendre autre chose. Autrement dit, vous indiquez que l'industrie forestière est plus productive que l'industrie américaine. J'interpréterais la chose différemment.

M. Darby: En ce qui concerne l'ensemble du secteur tertiaire, nous avons laissé entendre que notre productivité est moins élevée que celle des États-Unis. Il s'agit du ratio de la productivité canadienne à la productivité américaine.

Quant à l'industrie automobile, dont a parlé M. Stanford, le ratio de la productivité en fonction du taux de change selon la PPA est certes plus élevé que 1, ce qui vient appuyer l'idée que nous sommes davantage productifs que les Américains.

Le sénateur Massicotte : Si le ratio est plus élevé que 1, c'est donc dire que c'est bon.

En terminant, vous avez déclaré que tout obstacle au commerce est négatif. Pouvez-vous nous mentionner deux ou trois obstacles au commerce?

M. Darby: Le plus grand obstacle au commerce est le taux de change. Un autre serait les taux tarifaires, qui ont pratiquement tous disparus, particulièrement dans le cas des échanges commerciaux avec les États-Unis. Par conséquent, les obstacles les plus importants sont maintenant les barrières non tarifaires. Les règles d'approvisionnement constituent un véritable problème. Je dirais que ces règles constituent en fait maintenant la plus importante barrière non tarifaire. En conséquence, les organismes gouvernementaux, par exemple, choisissent de s'approvisionner auprès de producteurs qui exploitent des usines sur le territoire canadien; le programme Buy America chez nos voisins du Sud est un bon exemple de cette situation.

Le sénateur Massicotte : Pourriez-vous nous remettre une liste des obstacles au commerce, car vous en venez à la conclusion que tout obstacle au commerce est négatif. En ce qui concerne le taux de change, proposez-vous que nous modifiions la politique monétaire?

Mr. Darby: Not at all. It is just a general factor, and we have talked about that this morning at length.

Senator Massicotte: Mr. Stanford's observation was that when the exchange rate was low, our Canadian dollar was low. Obviously, exporters were advantaged. In fact, contrary to some theory four or five years ago, we actually saw a significant amount of investment. Do you agree with that observation?

Mr. Darby: I would agree with that. That is a very interesting issue that we do not necessarily take into account. I applaud Mr. Stanford for bringing it forward. We would have to look at the relative weight in terms of the importance of that investment on productivity versus the weight we would have to give to the fact that less productive firms could continue to survive in that lower exchange rate environment, which gets back to Mr. Baldwin's research on the impact of the free trade agreement on the disappearance of less productive firms. Two or three forces will be opposing each other in this discussion.

The Chairman: We do have evidence from the Bank of Canada — and Senator Massicotte was on the board there. We will try to look at the information on the impact of a lower or higher dollar in terms of its impact on productivity.

Senator Massicotte: We assume that it helps exports, but we import nearly as much as we export. What about importers — were they more productive?

Mr. Darby: I do not have that information, but definitely, yes, it lowers input costs.

Senator Massicotte: Business people argued some time ago that the dollar was too low and, therefore, that is why we are not being productive, we are not invested enough, but we actually saw it differently. If the theory holds, then importers should be doing exactly opposite what exporters do.

The Chairman: Senator Massicotte has put his finger on an issue. There is much conventional wisdom on the rise and lowering of the dollar. The data is not conclusive. We are trying to get at it as best we can. We would be interested in your views be this as well, Mr. Baldwin.

Mr. Baldwin: You should probably wait for the Bank of Canada presentation. We have done a joint study with them.

The Chairman: We have talked to the bank about this.

Mr. Baldwin: We have done a joint study and find very little influence.

Senator Tkachuk: Mr. Stanford, when you say, and others have alluded, that there was more investment in the automobile industry when the dollar dropped, when the dollar was at 65 rather than what it is now, what about the farmer in

M. Darby : Non, pas du tout. Ce n'est qu'un facteur général, et nous en avons parlé longuement ce matin.

Le sénateur Massicotte: M. Stanford a fait observer que, lorsque le taux de change était bas, notre dollar canadien était faible. De toute évidence, les exportateurs étaient avantagés. En fait, contrairement à la théorie qui prévalait il y a quatre ou cinq ans, nous avons bénéficié d'investissements considérables. Êtesvous d'accord avec cette observation?

M. Darby: Je suis d'accord. Il s'agit d'une question très importante dont on ne tient pas nécessairement compte. Je félicite M. Stanford de l'avoir soulevée. Nous devrions examiner l'importance de ces investissements pour la productivité comparativement à l'importance que nous devrions accorder au fait que les entreprises moins productives pourraient survivre dans un contexte de faible taux de change; cela a rapport avec la recherche de M. Baldwin au sujet de l'incidence de l'accord de libre-échange sur la disparition des entreprises moins productives. Deux ou trois points de vue vont s'affronter au cours de cette discussion.

Le président : Nous avons des preuves provenant de la Banque du Canada; le sénateur Massicotte a siégé à son conseil d'administration. Nous allons essayer d'étudier l'information qui existe au sujet des répercussions d'un dollar faible ou fort sur la productivité.

Le sénateur Massicotte: Nous présumons que cela favorise les exportations, mais il faut penser que nous importons pratiquement autant que nous exportons. Qu'en est-il des importateurs? Ont-ils été plus productifs?

M. Darby: Je ne le sais pas, mais il est certain que cela contribue à réduire les coûts des facteurs de production.

Le sénateur Massicotte : Certains gens d'affaires ont affirmé il y a quelque temps que le dollar est trop faible et que c'est pour cette raison que nous ne sommes pas productifs et que nous n'investissons pas suffisamment, mais nous ne sommes pas de cet avis. Si cette théorie est exacte, cela signifie que les importateurs devraient faire exactement le contraire de ce que font les exportateurs.

Le président : Le sénateur Massicotte a visé juste. Il existe beaucoup d'idées reçues au sujet de l'appréciation et de la dépréciation du dollar. Les données ne sont pas concluantes. Nous essayons de comprendre du mieux que nous pouvons. Nous aimerions obtenir votre point de vue à vous aussi, monsieur Baldwin.

M. Baldwin: Vous devriez probablement attendre la comparution des représentants de la Banque du Canada. Nous avons mené une étude conjointement avec eux.

Le président : Nous avons discuté de cela avec la Banque.

M. Baldwin: Nous avons mené une étude conjointe, et nous avons constaté que l'incidence est très minime.

Le sénateur Tkachuk: Monsieur Stanford, vous avez dit, et d'autres y ont aussi fait allusion, que l'investissement dans l'industrie automobile était plus important lorsque le dollar était faible, c'est-à-dire lorsqu'il s'établissait à 65 cents, mais qu'en

Saskatchewan who had to pay more for the combine and chemicals he was importing, the person who had to pay more for a TV set? Was that not a transfer of wealth, to compensate for the fact that someone could buy cheaper cars that were made in Canada?

The Chairman: Relate that then to the productivity factor within the agricultural sector.

Mr. Stanford: They were paying way more money.

The Chairman: There is a relationship as well to the productivity factor within the agricultural sector.

Mr. Stanford: Presumably, the farmer in Saskatchewan was selling a fair chunk, if not the majority, of his output to global markets. The deteriorating Canadian dollar translates to an increase in his income, which, if he is adding value in his operation, will more than offset the cost of the combine. If it is a value-added farm — that is, they are producing more than the cost of their combined inputs — his output will be more valuable in Canadian dollars. The cost he paid for his combine will be higher in Canadian dollars, but since he produces more than he pays — since he is running a farm, he has to stay in business — he should be a net winner. Any Canadian producer that sells into global markets will be a net winner when the dollar is lower rather than higher, because of the value-added in the Canadian economy.

Mr. Baldwin: There is an additional complication that we should not ignore when we are talking about the Canadian economy. Much of the discussion that has taken place this morning has been about the extent to which as the exchange rate changes the relative price of capital goods changes, because we are talking about imported capital goods. That is clearly important in the automobile industry, where a lot of the machinery and equipment comes from abroad. Less than half of our total capital stock comes from machinery and equipment.

We invest huge amounts in the production process in buildings, in what is called engineering construction. Farmers put a very large amount of investments into improving their land. Because of our economy, we put huge amounts of investments into our railways, into electrical investments and into communications investments. It makes up a much larger percentage of our total economy than it does for most other economies in the world. Most of that comes from domestic resources. Therefore, much of this discussion is not relevant to that and yet that part of our economy is very important and should not be forgotten.

The Chairman: Mr. Baldwin, if you have any statistics on that particular point, please send them to us. That would be useful.

était-il de l'agriculteur en Saskatchewan qui devait payer davantage pour sa moissonneuse-batteuse et ses produits chimiques importés et de la personne qui devait débourser davantage pour acheter un téléviseur? N'y a-t-il pas eu un transfert de la richesse, afin de compenser le fait qu'on pouvait acheter à bon marché des voitures fabriquées au Canada?

Le président : Faites le lien avec la productivité au sein du secteur agricole.

M. Stanford: Les agriculteurs payaient beaucoup plus.

Le président : Il y a aussi un lien avec la productivité dans le secteur agricole.

M. Stanford : Je présume que l'agriculteur en Saskatchewan vendait une bonne partie, sinon la totalité, de sa production sur le marché mondial. La dépréciation du dollar canadien se traduit par une augmentation de son revenu, ce qui, s'il ajoute de la valeur à son entreprise, fera plus que compenser le coût de la moissonneuse-batteuse. S'il s'agit d'une exploitation agricole à valeur ajoutée — c'est-à-dire, si elle produit davantage que le coût de l'ensemble des facteurs de production — sa production aura davantage de valeur en dollars canadiens. Le prix que l'agriculteur aura payé pour sa moissonneuse-batteuse sera plus élevé en dollars canadiens, mais puisqu'il produit davantage que ce qu'il débourse — étant donné qu'il exploite une ferme, il doit demeurer en affaires — il devrait être gagnant. Tout producteur canadien qui vend sur le marché mondial sera gagnant quand le dollar est faible en raison de la valeur ajoutée dans l'économie canadienne.

M. Baldwin: Il existe une autre complication que nous ne devrions pas oublier lorsque nous parlons de l'économie canadienne. La majeure partie de la discussion que nous tenons ce matin porte sur la mesure dans laquelle les variations du taux de change modifient le prix relatif des biens d'équipement, car nous parlons des biens d'équipement importés. Il ne fait aucun doute que cela est important dans l'industrie automobile, où une grande partie des machines et de l'équipement provient de l'étranger. Moins de la moitié de notre stock de capital est constitué de machines et d'équipement.

D'énormes sommes sont investies dans ce qu'on appelle le génie du bâtiment. Les agriculteurs consacrent des sommes considérables à l'amélioration de leur exploitation agricole. En raison de notre économie, nous investissons massivement dans les chemins de fer, l'électricité et les communications. Ces investissements représentent un pourcentage qui est beaucoup plus élevé dans notre économie que dans la plupart des autres économies du monde. La majeure partie provient de sources nationales. Par conséquent, une grande part de notre discussion ne concerne pas cette partie de notre économie, qui est pourtant très importante et qui ne devrait pas être oubliée.

Le président : Monsieur Baldwin, si vous avez des statistiques à ce sujet, veuillez nous les faire parvenir. Elles nous seraient utiles.

Senator Massicotte: Mr. Darby, it is public knowledge that productivity became unglued from investment, contrary to the previous 20 years, in the last four or five years. What are your thoughts on that? Why is that the case?

Mr. Darby: Again, I am not sure I have the absolute answer or that I have done detailed research required to answer your question directly. In the first part of the 1990s, much of what went wrong, especially with measured labour productivity, has a lot to do with the fact that the Canadian economy was not doing very well at that time. We were in a very bad recession for the first couple of years of that period and then we went through what was called a jobless recovery period.

The Chairman: We have that evidence. Is there anything new that you wanted to add?

Mr. Darby: No. That is the point and the best to that question.

[Translation]

Senator Plamondon: In light of the testimony that we have heard, I get the impression that Canada is becoming a country to which the multinationals contract out work..

You spoke of foreign investment. Let us take the example of a person who wants to invest in Canada in order to set up production facilities. If his company's productivity performance in Canada is not good enough, he will opt to move his production to another country where productivity standards are different than the ones you mentioned. Two countries that come to mind as possible destinations are China and India, for example.

Let us set aside the United States for now. We have examined a number of charts showing the situation in that country. In the textile sector, for instance, the United States is not about to pose a threat to our jobs. However, regardless of the productivity of Canadian textile industry workers, there is a real possibility that we may lose jobs to other countries.

Are we not becoming a nation of subcontractors, from the standpoint of foreign investment? Are we not in the process of losing our assets?

You spoke of barriers, Mr. Darby. I am concerned to hear you label regulations, safety standards and unions as barriers.

At one time, I sat on a committee that was examining the Free Trade Agreement. The committee hoped that this accord between Canada and the United States would give consumers the best of both worlds and better standards for Canadian and U.S. goods. If a certain type of labeling was adequate in the United States, then it could also be approved for use in Canada. Unfortunately, that is not what in fact happened. The lowest common denominator prevailed.

Le sénateur Massicotte : Monsieur Darby, est-ce un fait connu que la productivité en est venue à ne plus dépendre de l'investissement au cours des quatre ou cinq dernières années, alors qu'elle en dépendait depuis vingt ans. Quelles sont vos pensées à ce sujet? Pourquoi est-ce ainsi?

M. Darby: Je ne crois pas avoir la réponse absolue et je n'ai pas non plus effectué la recherche en profondeur nécessaire pour répondre à cette question. Dans la première moitié des années 1990, bon nombre des mauvais résultats que nous avons enregistrés, surtout au chapitre de la productivité du travail, étaient attribuables en grande partie au fait que l'économie canadienne ne se portait pas très bien à cette époque. Lors des deux premières années de cette décennie, nous avons connu une récession très grave, et, par la suite, nous avons vécu une période de reprise économique marquée par un taux de chômage élevé.

Le président : Nous savons cela. Avez-vous des éléments nouveaux à apporter?

M. Darby : Non. C'est la meilleure réponse que je puisse donner à votre question.

[Français]

Le sénateur Plamondon: À la lumière des témoignages que nous avons entendus, j'ai l'impression que le Canada devient un pays de sous-traitance pour les multinationales.

Vous avez parlé d'investissements étrangers. Prenons l'exemple d'une personne qui désire investir au Canada pour une partie de son produit. Si la productivité de son entreprise au Canada n'est pas suffisamment élevée, cette personne optera pour un pays dans lequel les critères de productivité sont différents de ceux que vous nous avez mentionnés — je pense à la Chine et à l'Inde, par exemple.

Mettons de côté les États-Unis. Nous avons pu examiner plusieurs tableaux illustrant leur situation. Dans l'industrie du textile, par exemple, les États-Unis ne mettront pas en péril nos emplois. Toutefois, quelle que soit la productivité des travailleurs canadiens dans le secteur du textile, nous perdront des emplois aux mains d'autres pays.

Ne sommes-nous pas en train de devenir un pays de soustraitance en ce qui a trait à l'investissement étranger? Ne perdonsnous pas nos acquis?

Monsieur Darby, vous avez parlé de barrières. Le fait que vous qualifiiez de barrières la réglementation, les normes de sécurité et la syndicalisation m'inquiète.

À une certaine époque, j'ai siégé sur un comité qui se penchait sur l'Accord de libre-échange. Lors de son étude, le comité espérait que cet accord entre le Canada et les États-Unis offrirait aux consommateurs le meilleur des deux mondes et de meilleures normes pour les produits américains et canadiens. Si un étiquetage s'avérait adéquat aux États-Unis, il pourrait être utilisé également au Canada. Malheureusement, ce n'est pas ce qui s'est produit. Nous avons obtenu le dénominateur commun le plus bas.

My sense is that from a prospective investment standpoint, Canada is increasingly viewed as the lowest common denominator. From a social standpoint, Canada is regressing. When I hear comments to the effect that health care and safety standards are a barrier to foreign investment, I have to wonder how far we can take our productivity standards which cannot easily be compared with those in place in India and China.

[English]

Mr. Darby: That is an excellent question. It gets back to the point that there are more goals for a society than simply having high productivity or high GDP per capita. You may have a very high GDP per capita, but you may be living in a soup of toxic gases. Regulations can be used as barriers or viewed as barriers to competition, but we put regulations in place for other reasons. In many cases, they would be valid regulations to protect consumers or to protect workers or to achieve desirable social goals.

Yes, I take your point. However, we have to recognize the fact that there is a regulatory burden and that we have to be careful that that burden is as low as possible, consistent with our social goals. We want to ensure that the regulatory system is efficient. We want to ensure that regulations are in place to protect consumers or to protect society or lead to the more efficient working of society, not simply put there to make sure that the competition is not able to play on the same playing field.

Mr. Stanford: Senator, referring to the challenge coming from the emerging market economies — you mentioned China and India, and there are others as well — this is a challenge being felt in textiles today. It will be felt in automobiles, aerospace and other high-technology sectors imminently. We are already seeing it in the auto industry. For example, in Canada, although we have an overall trade surplus in automotive products, we have a \$7-billion trade deficit in our automotive trade with emerging economies, Mexico, China, Korea and others. That will grow.

The Chairman: Can you give us those numbers objectively, from another source?

Mr. Stanford: I would be glad to report to your staff.

The other point is that two thirds of that deficit is due to imports of finished vehicles, not component parts. You hear this argument — I read in the paper the other say an individual from Watson Wyatt giving us advice on how to become more productive: Outsource as many jobs to China and India as you can and keep the value-added jobs here. When you are importing the finished vehicle, or the finished aircraft — which we will do soon from China — there are no value-added jobs to keep, except maybe in the auto dealers that are selling them.

J'ai l'impression que nous devenons, au Canada, le dénominateur commun le plus bas quand vient le temps d'investir. On est en train de nous retirer socialement. Lorsqu'on dit que les soins de santé et les normes de sécurité deviennent un handicap à l'investissement étranger, je me demande jusqu'où il faut aller avec ces normes de productivité qui se comparent difficilement avec celles qui existent en Inde et en Chine.

[Traduction]

M. Darby: C'est une excellente question. Vous faites ressortir le fait qu'une société ne doit pas viser simplement un taux de productivité ou un PIB par habitant élevé. Un pays peut avoir un PIB par habitant très élevé, mais sa population vit peut-être dans un milieu très pollué. La réglementation peut être utilisée comme obstacle ou être considérée comme un obstacle à la concurrence, mais elle existe pour d'autres raisons. Dans de nombreux cas, des règles existent pour protéger les consommateurs ou les travailleurs ou bien pour atteindre des objectifs sociaux souhaitables.

J'ai saisi votre point. Cependant, il faut veiller à maintenir le fardeau réglementaire le moins lourd possible, conformément à nos objectifs sociaux. Il faut faire en sorte que le régime de réglementation soit efficace. Les règles doivent protéger les consommateurs ou la société ou bien favoriser un meilleur fonctionnement de la société; elles ne doivent pas simplement servir à faire en sorte que nos concurrents ne bénéficient pas des mêmes règles du jeu.

M. Stanford: Sénateur, quant au défi que susciteront les pays à marché émergent — vous avez mentionné la Chine et l'Inde, mais il y a en d'autres également — je dois dire qu'il s'agit d'un défi auquel fait face actuellement l'industrie du textile. Bientôt, l'industrie automobile, l'industrie aérospatiale et les autres secteurs de la haute technologie y seront également confrontés. En fait, l'industrie automobile y fait déjà face. Par exemple, même si le Canada enregistre un excédent commercial dans le secteur des produits automobiles, il connaît un déficit commercial de 7 milliards de dollars dans le domaine automobile avec des pays à marché émergent comme le Mexique, la Chine, la Corée et d'autres. Et ce déficit s'accentuera.

Le président : Pouvez-vous nous fournir des chiffres qui proviendraient d'une autre source?

M. Stanford: Oui, je serais ravi de faire parvenir cette information à votre personnel.

Il faut souligner que les deux tiers de ce déficit sont attribuables aux importations de véhicules finis, et non pas aux importations de pièces. L'autre jour, j'ai lu dans le journal un article dans lequel un représentant de Watson Wyatt donnait des conseils sur la façon d'accroître la productivité, notamment en impartissant le plus grand nombre d'emplois possibles à la Chine et à l'Inde et en conservant les emplois à valeur ajoutée ici. Lorsqu'on importe un véhicule ou un aéronef fini — nous en importerons bientôt de la Chine — il est impossible de conserver des emplois à valeur ajoutée, mis à part peut-être les emplois au sein des concessionnaires.

The Chairman: We also heard Mr. Stronach say that there was a meltdown in North America and in Europe with respect to automobiles coming from these other sources as well.

Mr. Stanford: This explains part of the puzzling weakness in business investment in Canada that I have alluded to, despite the record profits and despite falling taxes. A lot of companies are saying, I am making good money in Canada for now, but looking forward I will make more money if I go there. It is a huge challenge. It is one where we have to rethink our traditional trade liberalization world view. The dislocations that will result from increased integration with China, in particular, will be too massive for us to tolerate. We will have to break away from that traditional mould, perhaps under the umbrella of those sector-specific strategies that I referred to in my presentation.

[Translation]

Senator Plamondon: Since investment comes from foreign sources, as do decisions, could Canada not demand, as a precondition, that machinery be upgraded? When equipment begins to deteriorate and no significant sums of money are invested to upgrade it, workers — at least those in my region — take this as a sign that the plant is on the verge of closing. Workers cannot be productive if they are operating outdated equipment. Furthermore, permanent ongoing training should be in place for workers to keep them abreast of the latest technologies, in the event another company might be willing to invest in the business if the plant shuts down.

[English]

Mr. Darby: The last point is very important. Much of the research we have done has shown that Canada's record on continuous learning, on-the-job training, is very poor compared to other industrialized countries. We do a poor job of continuing to train our workers as they move through life. It is an area where we really have to do better.

Mr. Baldwin: I talked earlier about the importance of capital intensity in contributing to labour productivity growth. There is also literature and some work that has been done looking at changes in the composition of the workforce — the Americans describe this as the quality of the workforce — and the extent to which this has been an important contributor to productivity growth over time. Indeed, in that area, Canada and the United States resemble one another. We have both been improving the extent to which our labour force can work with machines and is better qualified to do that. That has made an important contribution to our productivity growth over time. Whether we continue to do that will depend upon whether we continue the investment in education, training and other things that have done that in the past.

Le président : Nous avons aussi entendu M. Stronach déclarer que l'Amérique du Nord et l'Europe produisaient moins d'automobiles.

M. Stanford: Cela explique en partie la faiblesse des investissements des entreprises canadiennes, à laquelle j'ai fait allusion, malgré les profits record et les baisses d'impôts. Bon nombre d'entreprises qui réussissent bien au Canada constatent qu'elles feront davantage d'argent dans l'avenir si elles impartissent des emplois aux pays dont nous avons parlé. C'est un enjeu énorme. C'est pourquoi il faut revoir notre vision traditionnelle de la libéralisation des échanges. Les déplacements qui résulteront de l'intégration accrue avec la Chine, en particulier, seront trop nombreux pour que nous puissions en assumer les conséquences. Nous devrons sortir du moule traditionnel, peut-être par l'entremise des stratégies propres à chaque secteur dont j'ai parlé dans mon exposé.

[Français]

Le sénateur Plamondon: Étant donné que l'investissement et les décisions viennent de l'étranger, est-ce que le Canada ne pourrait pas en faire une condition que la machinerie devrait être améliorée? Pour les travailleurs, c'est un signe que l'usine va fermer quand la machinerie commence à se détériorer et qu'on ne voit pas d'investissements majeurs — en tout cas dans ma région. Les travailleurs ne peuvent pas être productifs s'ils travaillent avec une machine désuète. On devrait également avoir un système d'éducation permanente pour la main-d'oeuvre sur place afin de garder les travailleurs toujours au courant des derniers développements, au cas où d'autres voudraient investir si l'industrie ferme.

[Traduction]

M. Durby: Le dernier point est très important. Un grand nombre des recherches que nous avons menées ont révélé que le Canada fait très mauvaise figure au chapitre de l'apprentissage continu et de la formation en cours d'emploi par rapport à d'autres pays industrialisés. Nous enregistrons de mauvais résultats sur le plan de la formation continue des travailleurs. C'est un domaine dans lequel nous devons vraiment nous améliorer.

M. Baldwin: J'ai parlé plus tôt de l'importance de l'intensité du capital en ce qui a trait à la croissance de la productivité du travail. Des documents ont été rédigés et des travaux ont été menés sur les changements relatifs à la composition de la maind'œuvre — les Américains parlent de la qualité de la maind'œuvre — et sur la mesure dans laquelle ces changements ont contribué à faire augmenter la productivité au fil du temps. À cet égard, le Canada et les États-Unis se ressemblent. Nous avons tous les deux amélioré la capacité de notre main-d'œuvre de travailler avec des machines; elle est aujourd'hui mieux qualifiée. Cela a contribué de façon importante à hausser la productivité au fil du temps. Pour que la productivité ne cesse pas de progresser, nous devons continuer à investir dans l'éducation, dans la formation et dans d'autres domaines qui ont permis cette hausse de la productivité.

Mr. Stanford: Generally, I accept completely the value of skills and education for society as a whole. It is not really the crucial missing ingredient, however. Whether it has been an industry that has been successful, such as auto, or an industry experiencing a crisis, such as textiles, the actual skill quality of the workforce is not crucial in either case. Canadians are generally well trained, well educated and capable. What is missing in the textile industry is updated capital stock, updated investments in machinery and equipment that can allow Canadian-based facilities to compete globally. That is the most crucial ingredient.

Senator Moore: My question relates to the issue Senator Plamondon raised. We heard comments from Mr. Stanford on the importance of business investment in plant and equipment. In reading the national press this morning, I see we have a 42 per cent illiteracy rate. Where does that fit in terms of the productivity performance of our economy? You just said that skill quality is not a factor. That may be okay for the people who are currently in industry as workers, but what about replacements, people who would like to get in? Education is very important to me and to others around the table. I want to hear more comments from you gentlemen with regard to the role played by education with respect to the economy in terms of basic literacy, ability to work in numbers and the need for lifelong skills and learning.

You touched on it earlier, Mr. Darby.

Mr. Baldwin, do you have anything else to say about that? I do not see how you can say that skill quality is not important. I think it is very important.

The Chairman: Those numbers came from Statistics Canada. They were published today. Maybe you could give us a comparative analysis between functionally illiterate in the workplace, which Senator Moore refers to, and the same number in the United States, if there is that similar number.

By the way, Senator Moore puts it very well: We noticed that all of the witnesses were very light on the nature of education and the role it plays in terms of productivity. You reiterated the same today. We are interested in this topic.

Mr. Baldwin: I am not sure if I am the appropriate person to respond because I said that I thought it was terribly important and our studies show it is important. I did not prepare myself to discuss the release today. I do know something about that literature and the numbers that have been produced.

The Chairman: Please send it to us, make just a brief comment today, and we will hear from the other two witnesses.

M. Stanford: En général, je reconnais entièrement la valeur que revêtent les compétences et l'éducation pour la société. Ce n'est toutefois pas l'ingrédient essentiel qui manque. Qu'il s'agisse d'une industrie qui se porte bien, comme l'industrie automobile, ou d'une industrie en crise, comme celle du textile, la compétence de la main-d'oeuvre n'est pas un élément crucial. Les Canadiens sont bien formés en général, bien instruits et compétents. Ce qui fait défaut dans l'industrie du textile, c'est la désuétude du stock de capital et le manque d'investissements dans les machines et dans l'équipement. Cela fait en sorte que les usines canadiennes ne sont pas en mesure d'être concurrentielles sur le marché mondial. C'est le principal problème.

Le sénateur Moore: Ma question porte sur les propos du sénateur Plamondon. Nous avons entendu M. Stanford parler de l'importance des investissements des entreprises dans les usines et dans l'équipement. En parcourant la presse nationale ce matin, j'ai lu que le taux d'analphabétisme s'élevait à 42 p. 100 au Canada. Quelle est la conséquence de cette situation sur la productivité au sein de notre économie? Vous venez de dire que la compétence de la main-d'oeuvre n'est pas un facteur. C'est peutêtre vrai dans le cas des travailleurs qui occupent déjà un emploi dans le secteur industriel, mais qu'en est-il des personnes qui se cherchent un emploi dans ce secteur? L'éducation est très importante à mes yeux, et il en va de même pour les autres personnes ici présentes. J'aimerais entendre d'autres commentaires de votre part, messieurs, au sujet du rôle que joue l'éducation au sein de l'économie sur le plan de l'alphabétisme, de la capacité de travailler avec les chiffres, de l'apprentissage et de l'acquisition des connaissances.

Vous en avez parlé un peu plus tôt, monsieur Darby.

Monsieur Baldwin, avez-vous d'autre chose à dire à ce sujet? Je ne vois pas comment vous pouvez déclarer que la compétence n'est pas importante. Je crois qu'elle est très importante.

Le président : Ces chiffres proviennent de Statistique Canada. Ils ont été publiés aujourd'hui. Peut-être pourriez-vous comparer le taux d'analphabétisme au travail dans notre pays, auquel fait référence le sénateur Moore, à ce même taux aux États-Unis pour voir s'ils sont similaires.

En passant, le sénateur Moore l'a très bien dit : nous avons remarqué que tous les témoins ont accordé très peu d'importance à l'éducation et au rôle qu'elle joue sur le plan de la productivité. Vous avez fait de même aujourd'hui. Sachez que ce sujet nous intéresse.

M. Baldwin: Je ne sais pas si je suis la bonne personne pour répondre parce que j'ai dit que l'éducation était terriblement importante et que nos études l'ont d'ailleurs démontré. Je ne me suis pas préparé pour discuter des données qui ont été publiées aujourd'hui. Je sais par contre ce qui a été écrit sur la question et je connais les chiffres qui ont été révélés.

Le président : Veuillez nous les faire parvenir. Contentez-vous aujourd'hui d'émettre un bref commentaire, et ensuite, nous allons passer aux deux autres témoins.

Mr. Baldwin: Most of this morning's newspaper articles discussed the tail of the distribution. Only in the last part of the article did they note that Canada ranked relatively high compared to other countries. The mean is not a disaster by any means. However, there is a tail and that tail does look a little different occasionally from other countries. You should also remember that we have an economy that has not always valued some of those skills the same way other economies have and for a long period of time have provided well paying jobs in the resource sector that did not require the same degree of education as elsewhere. That is changing. That is partially what you see in some of these numbers. Over time, we have been upgrading our skills and have done so considerably. That has contributed to productivity growth in those industries where that has occurred.

The interesting policy question to me is whether or not we will have to increase the rate at which we upgrade those skills in the future across the board? We have several studies that are available on our website that look at the extent to which the skill upgrading has differed across industries and where it has been increasing most and where it has been increasing least. I would be glad to send you those particular studies.

Mr. Stanford: I would not for a moment want to suggest that education was not important, especially, if my two daughters are listening today. I completely support allocating more resources to training. I am saying that it is not a lack of skills that explains our poor productivity performance, and we will not solve that performance by embracing this idea that we all have to get more skills. There is a huge portion of our workforce that underutilizes the skills they have today. Our performance in terms of most educational indicators, school enrolment, basic education completion, post-secondary enrolment, compares favourably, typically, at the top, but there are a couple of specialized areas where we lag. Blue-collar skilled-trade apprentices are in short supply in Canada, and we do a lousy job of supporting apprentices. Masters and higher-level education is a factor that Roger Martin's group has emphasized. In general, a lack of skills is not our problem.

Mr. Darby: From a slightly contrarian view, my sense is that lack of skills has hurt us in the second half of the 1990s, and there are issues going forward that I think will only get worse. We have very high rates of post-secondary education, but we do not have comparatively high rates in engineering sciences or technical trades. We are looking at a changing workforce, as Mr. Baldwin has said, that is emphasizing a higher level of skills even in traditional jobs. What concerns me more is that when you do surveys of workers on the job, they tend to rate their literacy skills much higher than objective tasks. In other words, people actually think they know but they do not know.

M. Baldwin: La majeure partie de l'article paru ce matin porte sur la queue de la distribution. Ce n'est qu'à la fin de l'article qu'on souligne que le Canada se classe assez bien par rapport à d'autres pays. Cependant, il y a une queue de distribution, et elle paraît à l'occasion un peu différente par rapport d'autres pays. Cette moyenne n'est pas un désastre. Il faut se rappeler que certaines de ces compétences n'ont pas toujours eu la même valeur au sein de notre économie que la valeur qu'elles ont dans d'autres pays. En outre, pendant longtemps, notre économie a fourni des emplois bien rémunérés dans le secteur des ressources qui n'exigeaient pas le même niveau d'éducation que d'autres emplois. Cela est en train de changer. C'est en partie ce que traduisent certains des chiffres. Au fil du temps, nous avons mis à jour nos compétences, et ce de façon considérable. Il y a eu une hausse de la productivité au sein des industries dont les travailleurs ont amélioré leurs compétences.

Il faut nous demander, à mon avis, si nous allons devoir augmenter, dans l'ensemble des industries, le rythme auquel nous améliorons nos compétences. Notre site Web contient plusieurs études sur le degré d'amélioration des compétences dans les différentes industries et sur les industries où il y a eu le plus et le moins d'amélioration. Je serais ravi de vous faire parvenir ces études.

M. Sanford: Je ne voudrais pas laisser entendre que l'éducation n'est pas importante, surtout si mes deux filles écoutent aujourd'hui. Je suis entièrement en faveur d'une affectation plus importante de ressources à la formation. Selon moi, ce n'est pas un manque de compétences qui explique notre piètre performance en matière de productivité, et nous n'allons pas régler ce problème en pensant que nous devons tous acquérir plus de compétences. Un pourcentage énorme de notre maind'œuvre sous-utilise les compétences dont elle dispose aujourd'hui. Notre performance par rapport à la plupart des indicateurs éducationnels comme l'inscription scolaire. l'achèvement d'études de base et l'inscription postsecondaire, soutient avantageusement la comparaison, mais nous accusons du retard dans quelques domaines spécialisés. Les apprentis de métiers manuels spécialisés ne sont pas assez nombreux au Canada et nous sommes assez nuls dans ce domaine. Les études supérieures et au niveau de la maîtrise sont un facteur que le groupe de Roger Martin a souligné. En général, le manque de compétences n'est pas un problème au Canada.

M. Darby: Je ne suis pas vraiment de votre avis, puisque, selon moi, le manque de compétences a nui à notre pays dans la deuxième moitié des années 90 et je crois qu'à certains égards, les choses ne vont qu'empirer. Nous enregistrons des taux très élevés d'études postsecondaires, mais ce n'est pas le cas dans le domaine des sciences du génie ou des métiers. Nous assistons à une évolution du travail, comme l'a indiqué M. Baldwin, qui met l'accent sur un niveau plus élevé de compétences même dans le cas d'emplois traditionnels. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que les travailleurs qui répondent à des sondages ont tendance à considérablement surévaluer leur degré d'instruction par rapport aux tâches objectives. En d'autres termes, les gens pensent avoir certaines connaissances, alors que ce n'est pas le cas.

Hence, I would argue that this is an area that we need to be concerned about going forward, and especially as the nature of work changes.

Senator Moore: If we are talking about enhancing the rate of productivity and providing incentives for investment in plants and equipment, why would we not look at some sort of policy that would provide similar incentives for people who work in the various sectors of our economy? That is just as important an investment, perhaps, as plant and equipment.

Senator Massicotte: Two thirds of the GDP per capita gap is number of hours worked, one third is productivity gap, is that correct?

Mr. Baldwin: Yes.

Senator Massicotte: How much of that one third existed in 1961? How much is historical structure within our economy and how much is lack of efficiency of our companies, if you wish?

Mr. Baldwin: I cannot answer the question. The study that I have referred to and made use of today only looked at the late 1990s. We have not taken it back to that point.

Senator Oliver: Mr. Darby referred to productivity-enhancing investments that are required in Canada both for labour and capital. Could you give us more details on the types of productivity-enhancing investments you would like to see?

Mr. Darby: It would depend by industry, but we are looking at investment in more modern equipment. The plant in some ways has become less important. It is a shell for the machinery that is in place in the plant. We need to pay some attention to the small and medium-sized enterprises. They are somewhat of a forgotten sector, in terms of the kinds of investments they have put in place. We need to ensure that they receive support, so they know the latest technology available to them and learn how they can become more efficient and best use this technology.

The Chairman: Thank you, gentlemen. Your testimony was very compelling.

I should like to welcome our next panel. We shall begin with the representative from C.D. Howe Institute.

Please proceed, Mr. Guillemette.

Mr. Yvan Guillemette, Policy Analyst, C.D. Howe Institute: Thank you for inviting me to address the important topic of productivity in Canada. I have prepared a brief statement. The C.D. Howe Institute and others have done work on this topic over the past few years that can help shape policy. Let me draw what I believe are the most important points from that research.

First, in a 2003 commentary for the C.D. Howe Institute, I discussed some evidence to the effect that population aging may exert a drag on the future rate of productivity growth. We also know that aging will slow down the growth in labour input to a halt and could possibly slow down the rate of capital

Par conséquent, je dirais que c'est un domaine dont il faut se préoccuper, surtout face à l'évolution de la nature du travail.

Le sénateur Moore: Si on veut accroître la productivité et offrir des incitatifs en faveur de l'investissement dans les usines et l'équipement, pourquoi ne pas prévoir un genre de politique qui offrirait la même chose à ceux qui travaillent dans les divers secteurs de notre économie? C'est un investissement tout aussi important peut-être que l'investissement dans les usines et l'équipement.

Le sénateur Massicotte : Les deux tiers de l'écart PIB per capita correspondent au nombre d'heures travaillées, le dernier tiers correspond à l'écart de productivité, n'est-ce pas?

M. Baldwin: Oui.

Le sénateur Massicotte : Ce tiers existait-il en 1961 et dans quelle mesure? Jusqu'à quel point peut-on parler d'une structure historique de notre économie et dans quelle mesure s'agit-il d'un manque d'efficience de nos sociétés?

M. Baldwin: Je ne peux pas répondre à cette question. L'étude dont j'ai fait mention et que j'ai utilisée aujourd'hui ne porte que sur la fin des années 90. Nous ne sommes pas remontés si loin.

Le sénateur Oliver: M. Darby a dit que des investissements permettant d'accroître la productivité s'imposent au Canada, à la fois pour le travail et le capital. Pourriez-vous nous donner plus de détails sur ces genres d'investissements que vous souhaiteriez?

M. Darby: Cela dépend des secteurs de l'industrie, mais nous souhaiterions des investissements dans de l'équipement plus moderne. L'usine, à certains égards, est devenue moins importante, elle ne fait qu'abriter les machines. Il faut prêter attention aux petites et moyennes entreprises qui représentent un secteur quelque peu oublié, en ce qui concerne les investissements prévus. Il faut faire en sorte qu'elles bénéficient d'un appui afin qu'elles soient au courant de la technologie de pointe et apprennent ainsi à devenir plus efficientes et à utiliser au mieux cette technologie.

Le président : Merci, messieurs de votre témoignage si éloquent.

J'aimerais souhaiter la bienvenue au groupe suivant et nous allons commencer par le représentant de l'Institut C.D. Howe.

Allez-y, monsieur Guillemette.

M. Yvan Guillemette, analyste de politique, Institut C.D. Howe: Merci de m'inviter pour parler du sujet important de la productivité au Canada. J'ai préparé une brève déclaration. Ces dernières années, l'Institut C.D. Howe et d'autres ont fait du travail sur ce thème qui pourrait faciliter l'élaboration de politiques. Permettez-moi de citer les points les plus importants qui découlent de cette recherche.

Tout d'abord, dans un commentaire que j'ai publié en 2003 pour l'Institut C.D. Howe, j'aborde certains points prouvant que le vieillissement de la population peut ralentir le futur taux de croissance de la productivité. Nous savons également que le vieillissement va ralentir et arrêter la croissance de l'intrant que

accumulation through its effects on savings. These projections make it all the more important and urgent to focus on raising productivity in this country.

A central determinant of labour productivity is the rate of innovation, new ideas and technologies that improve the efficiency with which firms and workers use the capital at their disposal. Governments in Canada have understood that innovation is important, and today Canada has one of the most, if not the most, generous systems of tax assistance to R & D in the world.

Despite that generous tax assistance, the latest OECD numbers put Canada's R & D spending as a share of GDP just below 2 per cent. That is about middle of the pack compared to the other OECD countries, and less than half the levels of the leader countries like Sweden.

A study by Rick Harris, to be published next week by C.D. Howe Institute, discusses why this may be the case. Harris identifies a number of roadblocks that stand in the way of raising R & D spending in Canada. They include the relative openness and small scale of the Canadian market relative to the U.S. market and other big economies, the forces of agglomeration acting upon private-sector R & D activities within North America, and the state of Canada-U.S. economic integration, which has so far, not been extended to include the U.S. innovation system.

In my view, the second factor, agglomeration forces, is especially crucial. Because the forces of agglomeration of R & D activities are so strong, and because of the natural advantages of the U.S. in attracting such activities within North America, it may be far more beneficial for us to focus on facilitating R & D transfers from the U.S. rather than offering costly tax breaks to attract these activities here. There are studies that demonstrate large spillover effects from the U.S. R & D into Canada. According to one prominent study, the average value of a dollar of U.S. R & D to Canadian productivity is 78 per cent of the value of a domestic dollar of Canadian R & D. As Rick Harris from the study I cited earlier puts it, "Given that U.S. R & D spending is about 40 times that of Canada, this implies that U.S. R & D spending is at least far more important for Canadian productivity growth than is Canada's own R & D spending." We cannot do much, policy-wise, to stimulate R & D spending in the U.S, but what we can do is facilitate transfers of technologies from the U.S. to here through the spillover effects that I alluded to.

It is now a well-established research finding that one of the main channels through which foreign technology spills over into Canada is foreign direct investment. Therefore, one of the most important things that Canada can do to profit from U.S. R & D is to facilitate investment by U.S. and other countries'

représente le travail et peut-être aussi ralentir le taux d'accumulation de capital en raison de ses effets sur l'épargne. C'est en raison de ces prévisions qu'il est encore plus important et urgent de mettre l'accent sur l'accroissement de la productivité dans notre pays.

L'innovation, les nouvelles idées technologiques qui améliorent l'efficience d'utilisation du capital par les sociétés et les travailleurs, sont un déterminant essentiel de la productivité du travail. Les gouvernements au Canada ont bien compris l'importance de l'innovation et aujourd'hui, notre pays offre l'un des régimes d'aide fiscale pour la R-D les plus généreux — sinon le plus généreux — au monde.

Malgré cette aide fiscale généreuse, selon les derniers chiffres de l'OCDE, les dépenses R-D du Canada comme part du PIB correspondent à un peu moins de 2 per cent. Le Canada se retrouve donc au milieu des autres pays de l'OCDE et bien en dessous des pays qui se démarquent dans ce domaine, comme la Suède.

Dans une étude que l'Institut C.D. Howe doit publier la semaine prochaine, Rick Harris explique pourquoi c'est sans doute le cas. Il cite plusieurs obstacles qui empêchent d'augmenter les dépenses R-D au Canada, comme l'ouverture relative et la petitesse du marché canadien par rapport au marché américain et à celui d'autres grands pays, les forces de regroupement qui ont un effet sur les activités R-D du secteur privé en Amérique du Nord et l'état de l'intégration économique Canada-É.-U. qui, jusqu'à présent, n'a pas permis d'inclure le système d'innovation américain.

À mon avis, le deuxième facteur, les forces de regroupement, est particulièrement crucial. Étant donné que ces forces de regroupement des activités R-D sont si prononcées, et à cause de l'avantage naturel dont disposent les États-Unis pour attirer de telles activités en Amérique du Nord, il serait beaucoup plus avantageux pour nous de mettre l'accent sur la facilitation de transferts R-D des É.-U. plutôt que d'offrir des allégements fiscaux coûteux pour attirer ces activités dans notre pays. D'après certaines études, la R-D qui se fait aux É.-U. a d'importantes retombées pour le Canada. Selon une étude prestigieuse, la valeur movenne d'un dollar américain consacré à la R-D pa rapport à la productivité canadienne correspond à 78 p. 100 de la valeur d'un dollar canadien affecté à la R-D. Comme l'indique Rick Harris dans l'étude que j'ai citée plus haut, étant donné que les dépenses américaines R-D sont près de 40 fois supérieures à celles du Canada, cela veut dire que les dépenses américaines R-D sont au moins beaucoup plus importantes pour l'accroissement de la productivité du Canada que les propres dépenses R-D du Canada. On ne peut pas prendre beaucoup de mesures, au plan politique, pour stimuler les dépenses R-Daux É.-U., mais par contre, on peut faciliter les transferts de technologies des É.-U. au Canada grâce aux retombées dont je viens de parler.

Il est maintenant bien établi que l'investissement direct étranger est l'un des principaux moyens qui permet au Canada de tirer profit de la technologie étrangère. Par conséquent, l'une des mesures les plus importantes que peut prendre le Canada pour tirer profit de la R-D américaine consiste à faciliter multinationals in Canada, in particular. However, investment from other countries investment is not only a channel for international technology transfers, but the amount of physical capital as we have heard from the three other witnesses is itself a determinant of labour productivity because capital goods embody the technological advances that arise from innovation. Therefore, it is crucially important that Canada become an attractive investment location. Unfortunately, it is not.

Canada's share of the world foreign direct investment, FDI, stock is lower now than it was 10 years ago. Canada's share of North American FDI is lower now than it was 10 years ago. Canada's share of whatever foreign direct investment the U.S. is exporting abroad is lower than it was 10 years ago.

As my colleagues Danielle Goldfarb and Bill Robson show in a short paper released just last week that I have distributed to all of you, not only our foreign investment performance but our overall investment performance lags behind other OECD countries and especially behind the United States. Business investment in machinery and equipment per worker was roughly 10 per cent lower in Canada than the average OECD country from 2000 to 2004, and roughly 17 per cent behind the U.S. for the same period. That is Can. \$1,800 less in investment per Canadian worker than the U.S. That is in figure two on the handout have you.

There are many reasons for that. I would pinpoint two areas in which we can most easily take action. The first is the restrictions we still have on foreign investment. We still have foreign ownership restrictions in a number of sectors, for example, that serve no useful purpose. We have screening requirements on foreign investment. These reduce our attractiveness as an international investment location.

Taxation also plays an important role. Unfortunately, Canada still has one of the highest effective tax rates on capital among industrialized countries. According to the latest estimates from my colleagues Jack Mintz and Duanjie Chen, our business investment taxes are still the third highest in the world, in a sample of 20 industrialized countries. Only China and Germany have effective tax rates on investment higher than us. Reducing taxes on investment would stimulate both domestic and foreign investment. In a study last year, Mr. Mintz and I estimated that each percentage point reduction in that statutory corporate income tax rate in Canada could increase the inflow of foreign investment in Canada by more than \$1 billion a year.

l'investissement par des multinationales américaines et d'autres pays au Canada. Toutefois, non seulement l'investissement d'autres pays permet-il les transferts internationaux de technologie, mais le capital physique, comme les trois autres témoins l'ont indiqué, est lui-même un déterminant de la productivité du travail, car les biens d'équipement symbolisent les progrès technologiques qui découlent de l'innovation. Par conséquent, il est extrêmement important que le Canada devienne un pôle d'attraction pour les investisseurs. Malheureusement, ce n'est pas le cas.

La part du Canada quant à l'investissement direct étranger — l'IDE, est moins importante aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a 10 ans, tout comme sa part de l'IDE nord-américain, ainsi que sa part de quelque investissement direct étranger que ce soit que les É.-U. exportent.

Comme le démontrent mes collègues Danielle Goldfarb et Bill Robson dans un court document publié la semaine dernière et que je vous ai distribué, non seulement notre performance en matière d'investissement étranger, mais aussi notre performance globale en matière d'investissement, accusent du retard par rapport à d'autres pays de l'OCDE, dont les Etats-Unis en particulier. L'investissement commercial dans les machines et l'équipement par travailleur au Canada était environ 10 p. 100 inférieur par rapport à la moyenne OCDE entre 2000 et 2004, et près de 17 p. 100 inférieur par rapport aux États-Unis pour la même période. Cela correspond à 1 800 \$CAN de moins en investissement par travailleur canadien par rapport aux États-Unis. C'est ce qui apparaît à la figure deux du document que je vous ai remis.

On peut l'expliquer de nombreuses façons. Je mettrais l'accent sur deux domaines à propos desquels nous pouvons facilement prendre certaines mesures. Premièrement, il faut parler des restrictions que nous continuons d'imposer en matière d'investissement étranger. Ainsi, nous imposons toujours des restrictions en matière de propriété étrangère dans plusieurs secteurs, qui ne servent absolument à rien. Nous avons des exigences en matière de contrôle liées à l'investissement étranger. Tout cela diminue l'attrait du Canada comme pays favorisant l'investissement international.

L'imposition joue également un rôle important. Malheureusement, le Canada a l'un des taux d'imposition réels sur le capital les plus élevés parmi les pays industrialisés. Selon les dernières estimations de mes collègues Jack Mintz et Duanjie Chen, nos impôts sur l'investissement commercial occupent toujours le troisième rang au monde, sur un échantillonnage de 20 pays industrialisés. Seules la Chine et l'Allemagne affichent des taux d'impôt réels sur l'investissement plus élevés que le Canada. Réduire l'impôt sur l'investissement stimulerait à la fois l'investissement national et étranger. Dans une étude que nous avons faite l'année dernière, M. Mintz et moi-même estimons que chaque point de pourcentage de réduction de ce taux d'impôt des sociétés prévu par la loi au Canada pourrait augmenter l'afflux d'investissement étranger au Canada de plus d'un milliard de dollars par année.

There are many ways to set about raising productivity, but in my opinion the low-hanging fruits currently lay in the tax system. We have made progress on improving the investment climate over the past decade, but other countries are also making progress and we must keep pace. In the U.S., President Bush has appointed a panel to draft a fundamental tax reform proposal expected by some to recommend an overhaul of the tax code that would drastically cut, if not eliminate, taxes on savings and investment. We do not need to wait to respond to U.S. changes. We can act now, or as soon as we have a functioning government.

Mr. Wimal Rankaduwa, Associate Professor, Department of Economics, University of Prince Edward Island, as an individual: Honourable senators, thank you for giving me this opportunity to appear before you. As I mentioned, I work as an associate professor of economics at the University of Prince Edward Island. I also work as an adjunct professor at Dalhousie University in Halifax, Nova Scotia. I plan to make a brief presentation based on a recent study, copies of which have been given to the committee already. This study reviewed the relationship between standard of living and productivity in Prince Edward Island relative to Canada and the United States.

The study used an accounting framework that relates the standard of living to a set of economic variables affecting overall economic performance and economic well-being of the people in the region. These variables include level of productivity, employment rate, participation rate, working age population rate, among other variables. In this study, I tried to identify gaps in the standard of living and productivity relative to Canada and the United States that prevails in the Prince Edward Island economy.

Some factors that may have contributed to these gaps were also examined. The study was done for the regional office of Industry Canada. I will present some of the main findings of the study in these opening remarks. I will be focusing on P.E.I. because it highlights the issues of the Atlantic region.

The period covered by the study is 1981 to 2001. The findings of the study can be summarized as follows. Prince Edward Island's standard of living improved at a faster rate than the Canadian average from 1981 to 2001. Despite these improvements, there has been a persistent standard of living gap on the island relative to Canada. The gap was about 33 per cent. Prince Edward Island's standard of living is 33 per cent below the national average. That is what it means.

Relative to the United States, the gap is about 43 per cent. If you take all of the states and provinces together, P.E.I. ranks the second lowest in terms of standard of living.

Senator Tkachuk: What is the lowest?

Mr. Rankaduwa: The lowest is Newfoundland and Labrador. There have been slight changes in recent years.

On peut accroître la productivité de nombreuses façons, mais à mon avis, la solution la plus simple se trouve dans le régime fiscal. Nous avons réussi à améliorer quelque peu les possibilités d'investissement ces dix dernières années, mais d'autres pays font également des progrès dans ce domaine et nous ne devons pas nous laisser distancer. Aux États-Unis, le président Bush a créé un groupe chargé de rédiger une proposition de réforme fiscale qui, d'après certains, devrait recommander une refonte du code des impôts qui diminuerait considérablement les impôts sur l'épargne et l'investissement — voire, les éliminerait. Nul besoin d'attendre pour réagir aux changements qui vont survenir aux États-Unis. Nous pouvons agir dès maintenant ou dès que nous aurons un gouvernement opérationnel.

M. Wimal Rankaduwa, professeur associé, Département de science économique, Université de l'Île-du-Prince-Édouard, à titre personnel: Honorables sénateurs, merci de me donner l'occasion de comparaître devant vous. Comme je l'ai indiqué, je suis professeur agrégé d'économie à l'Université du Prince-Édouard. Je travaille également en qualité de professeur auxiliaire à l'Université Dalhousie, à Halifax, en Nouvelle-Écosse. Je vais faire un exposé rapide qui s'appuie sur une étude récente dont des exemplaires ont déjà été remis au comité. Cette étude examine le rapport qui existe entre le niveau de vie et la productivité à l'Île-du-Prince-Édouard par rapport au Canada et aux États-Unis.

Pour cette étude, nous avons utilisé un cadre comptable qui établit un rapport entre le niveau de vie et une série de variables économiques touchant la performance économique globale et le bien-être global des habitants de la région. Ces variables comprennent le niveau de productivité, le taux d'emploi, le taux de participation, le taux de la population d'âge actif, entre autres choses. Dans cette étude, j'essaie de déterminer les écarts de niveau de vie et de productivité qui se manifestent dans l'économie de l'Île-du-Prince-Édouard par rapport au Canada et aux Etats-Unis.

Certains des facteurs qui ont pu contribuer à ces écarts sont également examinés. L'étude a été faite pour le bureau régional d'Industrie Canada et je vais en présenter certaines des grandes conclusions dans ma déclaration liminaire. Je vais m'attarder sur l'I.-P.-É., puisque cette province permet d'illustrer les problèmes de la région Atlantique.

L'étude vise la période entre 1981 et 2001; on peut en résumer les conclusions de la façon suivante. Le niveau de vie de l'Île-du-Prince-Édouard a augmenté à un rythme plus rapide que la moyenne canadienne entre 1981 et 2001. Malgré ces améliorations, on observe un écart constant en matière de niveau de vie sur l'île par rapport au Canada. Cet écart est d'environ 33 p. 100. Le niveau de vie de l'Île-du-Prince-Édouard est inférieur de 33 p. 100 par rapport à la moyenne nationale. C'est ce que cela veut dire.

Par rapport aux États-Unis, cet écart correspond à près de 43 p. 100. Par rapport à tous les États et provinces, l'I.-P.-É. se classe à l'avant-dernier rang pour ce qui est du niveau de vie.

Le sénateur Tkachuk : Qui arrive au dernier rang?

M. Rankaduwa: Terre-Neuve et Labrador. On a observé de légers changements ces dernières années.

We looked at both per worker productivity and per hour productivity. I realize that the previous discussion focused much on per hour productivity. However, it is very important, if we are looking at the standard of living in the region, to look at the per worker productivity. Therefore, it is important to look at both per worker productivity and per hour productivity.

Prince Edward Island has only about 75 per cent of national per worker productivity, about 25 per cent below the national average when it comes to the per worker productivity. Relative to the United States, this gap is about 37 per cent. Actually, in terms of per worker productivity, P.E.I. has the lowest. It is the same when we look at even the per hour productivity measure. P.E.I. has only about 72 per cent of national per hour productivity, which is again the lowest in the country. Although the productivity per hour relative to Canada has increased over time, a gap of 28 per cent persisted over the period of 1987 to 2001.

In this study, we have identified the productivity gaps as the single most important contributor to the standard of living gap that P.E.I. has. This goes for all the other provinces in the region and for the region.

Senator Angus: The Atlantic region?

Mr. Rankaduwa: The Atlantic region, yes.

Employment rate was one of the variables we looked at. P.E.I.'s employment rate relative to Canada also remained below the national average. It was about 5 per cent below the national average.

One of the reasons my presentation is important for this committee is that in this presentation I ask for a regional focus in policy making. In the discussion that we hear about productivity, what we always hear is the concern for the national level of productivity compared to the United States. If you look at a region like the Atlantic region, you can understand how far below the region itself lies. If you are talking about a national productivity policy or productivity strategy, we should be taking into account every corner of the country. Promoting productivity in these low productivity areas will definitely contribute to the promotion of the national level of productivity. Therefore, the reason I am talking about P.E.I.'s productivity here is to ask you to focus on recommendations that take into account the regional and provincial concerns.

When we look at the industrial productivity gaps in P.E.I., we see gaps in construction, trade, provisional and technical services, education, accommodation and food services, health and public administration. In these areas, the productivity gaps have increased. In the productivity differences between Canada and the U.S., it is always highlighted that there are some high productivity industries in the United States and in Canada those high productivity industries do not perform well. When it comes

Nous avons examiné à la fois la productivité des travailleurs et la productivité horaire. Je sais que la discussion précédente a porté essentiellement sur la productivité horaire. Toutefois, il est très important, lorsqu'on examine le niveau de vie de la région, de prendre en compte la productivité des travailleurs. Par conséquent, il est important d'examiner à la fois la productivité des travailleurs et la productivité horaire.

L'Île-du-Prince-Édouard n'affiche que 75 p. 100 environ de la productivité nationale des travailleurs, soit 25 p. 100 environ en-dessous de la moyenne nationale. Par rapport aux États-Unis, cet écart est de près de 37 p. 100. En fait, l'I.-P.-É. se classe au dernier rang pour ce qui est de la productivité des travailleurs. C'est la même chose dans le cas de la productivité horaire, soit 72 p. 100 de la productivité horaire nationale, ce qui fait que l'I.-P.-É. se classe au dernier rang du pays. Même si la productivité horaire par rapport au Canada a augmenté, un écart de 28 p. 100 s'est maintenu au cours de la période de 1987 à 2001.

Dans cette étude, nous sommes arrivés à la conclusion que les écarts de productivité sont ceux qui contribuent de la façon la plus importante à l'écart de niveau de vie que l'on observe à l'I.-P.-É. Cela s'applique également à toutes les autres provinces de la région et à la région.

Le sénateur Angus : La région Atlantique?

M. Rankaduwa: Oui.

Le taux d'emploi est l'une des variables que nous avons examinées. Le taux d'emploi de l'I.-P.-É. par rapport au Canada reste également en-dessous de la moyenne nationale, près de 5 p. 100 en-dessous.

Si mon exposé est important pour votre comité, c'est que je demande une perspective régionale dans l'élaboration des politiques. Dans la discussion relative à la productivité, on ne cesse de se faire dire que le Canada s'inquiète du niveau national de la productivité par rapport aux ÉtatsUnis. Il suffit d'examiner une région comme celle de l'Atlantique pour comprendre jusqu'à quel point elle est elle-même à la traîne. Si vous parlez d'une politique ou d'une stratégie nationale de productivité, nous devons alors prendre en compte chaque région du pays. Favoriser la productivité dans ces régions à faible productivité contribuera certainement à l'amélioration du niveau national de productivité. Par conséquent, si je parle aujourd'hui de la productivité de l'I.-P.-É., c'est pour vous demander de faire des recommandations qui tiennent compte des enjeux régionaux et provinciaux.

Il suffit d'examiner les écarts de productivité industrielle à l'I.-P.-É. pour s'apercevoir qu'ils se retrouvent dans les domaines de la construction, des métiers, des services d'approvisionnement et techniques, de l'éducation, du logement et de l'alimentation, de la santé et de l'administration publique. Dans ces domaines, les écarts de productivité se sont creusés. Pour ce qui est des différences de productivité entre le Canada et les États-Unis, on souligne toujours que certaines industries à forte

to a region like the Atlantic region or Prince Edward Island, what we see is many sectors, not just those potentially high productivity industries, but many other sectors do not perform to expectations. That is of major concern.

In the previous discussion, speakers were talking about ways productivity can grow. Sometimes productivity can grow because the productivity within the industries itself has grown. The productivity can also grow because of the changes in the employment composition or the industrial structure of employment changes. In other words, when the employment share of high productivity industries increase, the productivity in the nation will also increase.

In our study, what we have seen is that when it comes to P.E.I., the slight increase in productivity was mainly due to the increase in productivity in the industries, not because of the shifts between industries. This clearly shows that there is a potential for improving productivity within these sectors and enhanced overall productivity in these regions.

We have looked at possible reasons for these productivity gaps. Among them, one of the variables we looked at was spending on research and development by various sectors in the jurisdiction. If we are making policies to promote productivity, those policies must be geared not only toward the short term, but also the long term. When you look at the long-term policies, we see that it is very important to invest in resources, which include human resources, which can generate higher productivity in future. In economics, people generally refer to investments in human capital as promising vis-à-vis improving productivity in the future.

The Chairman: I apologize for interrupting, but given the shortness of time I would ask you to wind up your presentation — because you have given us a very extensive written brief.

Mr. Rankaduwa: One of the main reasons that productivity gaps may be higher is due to very low spending on R & D in these areas.

There are other reasons as well, which I will address if related questions come up in the discussion.

The Chairman: I want to thank you for your written presentation. It is an excellent brief, and one that gives us a different perspective.

Senator Moore: Chair, before I ask a couple of questions, I want to put on the record that during yesterday's round table on productivity, Mr. Bruce Winchester, of the Atlantic Institute for Market Studies, provided information that I thought was quite inaccurate with regard to ACOA. He mentioned that, for example, the repayment rate figure of the loans put out was only 15 per cent. I did some homework last night, and the fact is the repayment rate is 92 per cent.

I will have a written paper prepared and submitted to the clerk of our committee.

productivité aux ÉtatsUnis et au Canada n'affichent pas un bon rendement. Lorsqu'on pense à une région comme la région Atlantique ou l'Île-du-Prince-Édouard, on s'aperçoit que de nombreux secteurs, pas seulement ces industries à haute productivité, mais beaucoup d'autres secteurs, n'affichent pas la performance attendue. C'est très préoccupant.

Dans la discussion précédente, les intervenants ont parlé des façons d'accroître la productivité. Parfois, la productivité peut augmenter, car la productivité au sein des industries a elle-même augmenté. La productivité peut également s'accroître en raison des changements dans la structure de l'emploi ou la structure industrielle de la variation de l'emploi. En d'autres termes, lorsque la part de l'emploi des industries à forte productivité augmente, la productivité du pays augmente également.

Dans notre étude, nous concluons que dans le cas de l'I.-P.-É., le moindre accroissement de productivité s'explique essentiellement par l'accroissement de la productivité industrielle, et non par les différences d'une industrie à l'autre. Cela indique clairement qu'il est possible d'améliorer la productivité dans ces secteurs ainsi que la productivité générale de ces régions.

Nous avons cherché à connaître les raisons qui sous-tendent ces écarts de productivité. Parmi celles-ci figurent les dépenses que consacrent divers secteurs à la recherche et au développement. Les politiques qui visent à promouvoir la productivité doivent porter non seulement sur le court terme, mais également sur le long terme. Il est essentiel d'investir à long terme dans les ressources, y compris les ressources humaines, pour générer plus de productivité. Dans le milieu économique, les investissements dans le capital humain sont considérés comme une bonne affaire, non comme une initiative qui contribuera à améliorer la productivité dans les années futures.

Le président : Je m'excuse de vous interrompre, mais comme nous n'avons pas beaucoup de temps, je vais vous demander de conclure votre exposé — vous nous avez soumis un mémoire très détaillé.

M. Rankaduwa : Si les écarts de productivité sont plus grands, c'est, entre autres, à cause du faible niveau de dépenses consacrées à la recherche et au développement dans ces secteurs.

Il y a d'autres raisons. J'en parlerai si on me pose des questions à ce sujet.

Le président : Je tiens à vous remercier pour l'excellent mémoire que vous avez préparé. Il nous donne une perspective nouvelle.

Le sénateur Moore: Monsieur le président, je voudrais faire une mise au point avant de poser des questions: au cours de la table ronde sur la productivité que nous avons eue, hier, M. Bruce Winchester, du Atlantic Institute for Market Studies, a fourni au sujet de l'APECA des renseignements que je juge inexacts. Il a dit, par exemple, que le taux de remboursement des emprunts n'était que de 15 p. 100. J'ai effectué quelques recherches, hier soir, et j'ai constaté que le taux de remboursement était plutôt de 92 p. 100.

Je préparerai une note là-dessus et je la remettrai au greffier du comité.

The Chairman: Senator Moore, that would be terrific if you could do that. Could you also send a copy to Mr. Winchester, so that he can respond to your comments?

Senator Moore: Absolutely.

Mr. Guillemette, I was interested in the second page of your presentation with regard to investment. You say that it "is crucially important that Canada become an attractive investment location. Unfortunately, it isn't." What are your solutions? You mention the restriction in foreign investment being removed altogether, a revamping of the taxation program. What do you see as the answers?

Mr. Guillemette: There are a number of things. In terms of investment attractiveness in general, the numbers I cited show that, compared to other industrialized countries throughout the word, we still have one of the highest effective tax rates on investment. That is a disincentive to invest, as much for domestic producers as it is for foreign producers. The tax system is the most readily available tool that we have to increase our investment attractiveness.

There are other factors, however, such as foreign ownership restrictions, which in a number of sectors do not seem to matter any more. Why do we have foreign ownership restrictions in the communications sector, for example? That is something I do not really understand. Why do we still have screening requirements for foreign investment in Canada? The Investment Canada Act sets thresholds above which investments must be screened; as well, paperwork must be done. Any investment proposal must be seen. Since the Investment Canada Act was passed in 1989, I believe, not one single investment has been turned down. Why do we still do this?

There are still trade restrictions, not necessarily tariff restrictions, but non-tariff restrictions like rules of origin requirements, which are a disincentive to foreign producers to establish themselves here in Canada because then they have to deal with that or they have to deal with the borders. Border delays are another disincentive.

The tax system is the easiest tool we have to deal with. We have to lower the general corporate tax rate. We are still above the OECD average. The OECD average corporate tax rate is 30 per cent. We are at 35 per cent. We are still above.

We can look at depreciation allowances to bring them in line with real economic depreciations on the number of assets. We are still far off the true rates of economic depreciation. We can look at withholding taxes. We can look at capital taxes that the federal government has pledged to eliminate, but not fast enough. A number of provinces still have capital taxes that they could remove. Ontario is planning to eliminate them by 2012, I believe. For sales taxes on capital inputs, a number of provinces could go to a value-added tax such as the GST, which does not penalize

Le président: Très bien, sénateur Moore. Pourriez-vous en faire parvenir une copie à M. Winchester, pour qu'il puisse répondre à vos commentaires?

Le sénateur Moore: Bien sûr.

Monsieur Guillemette, vous faites un commentaire intéressant à la page 2 de votre mémoire. Vous dites qu'il est très important que le Canada devienne un lieu d'investissement attrayant, ce qui, malheureusement, n'est pas le cas présentement. Quelles solutions proposez-vous? Vous dites qu'il faudrait éliminer les restrictions à l'investissement étranger, procéder à une refonte du régime fiscal. Avez-vous des suggestions à formuler?

M. Guillemette: J'en ai plusieurs. Pour ce qui est de faire du Canada un lieu d'investissement attrayant, les chiffres que j'ai cités montrent que, comparativement à d'autres pays industrialisés, nous possédons un des taux réel d'imposition les plus élevés au monde, ce qui n'incite aucunement les producteurs canadiens ou étrangers à investir. Le régime fiscal constitue l'outil le plus facilement accessible que nous avons pour faire du Canada un lieu attrayant où investir.

D'autres facteurs, toutefois, doivent être pris en compte. Mentionnons, par exemple, les restrictions à la propriété étrangère qui, dans plusieurs secteurs, n'ont plus leur raison d'être. Pourquoi avoir des restrictions à la propriété étrangère dans le secteur des communications? Je ne comprends pas. Pourquoi les investissements étrangers au Canada doivent-ils toujours faire l'objet d'un examen? La Loi sur Investissement Canada établit des seuils au-delà desquels les investissements sont sujets à examen. Il y a aussi les formalités qui doivent être remplies. Toutes les propositions d'investissement doivent être analysées. Depuis l'adoption, en 1989, de la Loi sur Investissement Canada, pas une seule proposition n'a été rejetée. Pourquoi continuons-nous d'imposer cette exigence?

Par ailleurs, les restrictions au commerce, pas nécessairement les restrictions tarifaires, mais les restrictions non tarifaires, comme les règles d'origine, n'incitent pas les producteurs étrangers à s'implanter au Canada, puisqu'ils doivent ensuite se plier à ces règles ou composer avec les retards à la frontière. Ces retards constituent un autre facteur de dissuasion.

Le régime fiscal est l'outil le plus simple dont nous disposons. Nous devons réduire le taux d'imposition général des sociétés. Nous nous situons toujours au-dessus de la moyenne de l'OCDE. Le taux moyen d'imposition des sociétés des pays de l'OCDE est de 30 p. 100. Au Canada, il est de 35 p. 100. Nous nous situons toujours au-dessus de la moyenne.

Nous pourrions faire en sorte que les provisions pour amortissement concordent avec la dépréciation économique réelle de certains actifs. Nous sommes encore loin des taux réels de dépréciation économique. Nous pourrions jeter un coup d'œil aux retenues d'impôt à la source, à l'impôt sur le capital que le gouvernement fédéral s'est engagé à éliminer, mais pas assez rapidement. Plusieurs provinces continuent de prélever un impôt sur le capital. Elles pourraient l'abolir. L'Ontario prévoit le faire d'ici 2012. Pour ce qui est des taxes de vente sur les charges en

producers when they buy capital equipment. These things are all spelled out in a number of our publications that look at the taxation system.

Senator Moore: Mr. Jim Stanford, who was here earlier, thought that we should be increasing corporate taxes but, on the other side, provide a 100 per cent depreciation writeoff in the year of investment in plant and equipment. Do you have any comments?

Mr. Guillemette: I disagree with the recommendation to increase the general corporate tax rate. The goal is to create a level playing field between different industries, companies and sectors. If you jack up the general rate and then you give special investment tax credits to certain industries, or by sectors, what you end up doing is tilting the playing field between different industries. You do not want to do that. You want a tax system that is as neutral as possible so that investors and capital gets allocated to their best uses.

If you want to talk about fast writeoffs, or 100 per cent writeoffs, or eliminating capital gains tax, if you do only one thing, you end up creating distortions between the tax treatment of dividends, capital gains, and interest payments. We could go to a complete consumption tax system, where we would not tax savings, capital gains, or capital income any more. That is one possibility that the U.S. might be going towards. We could certainly look at that. However, I would argue against specific measures that would diminish the neutrality of the tax system.

Senator Moore: Mr. Rankaduwa, your study goes from 1981 to 2001. Have you looked at anything beyond that? At the University of Prince Edward Island, there seems to be a lot more things happening with respect to research and the establishment of the new national research facility on the island. Have you looked at those things? Is there any turnaround or positive development with respect to productivity on the island?

Mr. Rankaduwa: Spending on research in the recent years was not included in this study. We did not have the data. In listening to Mr. Baldwin, the data available to them is not easily available to anybody else. The data we used here did come from Statistics Canada, but we can get only a certain type of data.

There may be reasons, especially, when it comes to the industry-specific data and privacy concerns — things that are at play.

Senator Moore: Therefore, you do not have any response to the recent developments that I think are positive on the island.

capital, plusieurs provinces pourraient adopter une taxe sur la valeur ajoutée, comme la TPS, qui ne pénalise pas les producteurs quand ils achètent des biens d'équipement. Toutes ces mesures sont énoncées dans nos nombreuses publications sur le régime fiscal

Le sénateur Moore: M. Jim Stanford, qui a comparu plus tôt, a proposé que l'on augmente l'impôt des sociétés, mais que l'on accorde une déduction pour amortissement de 100 p. 100 dans l'année où les fonds sont investis dans des immobilisations. Quel est votre avis là-dessus?

M. Guillemette: Je ne suis pas d'accord avec l'idée d'augmenter le taux général d'imposition des sociétés. Il faut établir des règles du jeu équitables entre les différents secteurs, industries et entreprises. Si vous augmentez le taux général et que vous accordez ensuite des crédits d'impôt à l'investissement à certaines industries, ou par secteurs, vous allez créer une certaine inégalité entre les différentes industries. Vous ne voulez pas faire cela. Vous voulez un régime fiscal aussi neutre que possible pour faire en sorte que les investissements et les capitaux soient utilisés à bon escient.

Concernant la déduction pour amortissement accéléré, la déduction totale ou encore l'élimination de la taxe sur les gains en capital, si vous n'adoptez qu'une seule de ces mesures, vous allez créer des distorsions entre le traitement fiscal accordé aux dividendes, aux gains en capital et aux paiements d'intérêt. Nous devrions plutôt adopter un régime de taxe à la consommation où les économies d'impôt, les gains en capital ou le revenu du capital ne seraient plus imposés. Il est possible que les États-Unis adoptent cette approche. Nous pourrions sûrement y jeter un coup d'œil. Toutefois, je n'adopterais pas de mesures qui compromettraient la neutralité du régime fiscal.

Le sénateur Moore: Monsieur Rankaduwa, votre étude vise la période allant de 1981 à 2001. Avez-vous réalisé des analyses qui vont au-delà de cette date? On semble faire beaucoup dans le domaine de la recherche à l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard. De nouvelles installations de recherche viennent d'être inaugurées. Vous êtes-vous penché là-dessus? Y a-t-il eu des changements, des progrès au chapitre de la productivité sur l'île?

M. Rankaduwa: Les dépenses consacrées à la recherche au cours des dernières années n'ont pas été incluses dans l'étude. Nous n'avions pas accès aux données. D'après M. Baldwin, les données qu'ils ont obtenues ne sont pas accessibles à tous. Celles que nous avons utilisées viennent de Statistique Canada, mais nous pouvons uniquement avoir accès à un certain type de données.

Il se peut, surtout pour ce qui est des données qui visent l'industrie, la protection des renseignements personnels — que d'autres facteurs entrent en jeu.

Le sénateur Moore: Par conséquent, vous n'êtes pas en mesure de commenter les récents développements qui, à mon avis, sont positifs.

Mr. Rankaduwa: Definitely, they have added to the capacity on the island. However, as I said in the paper, P.E.I.'s spending on research by all the sectors is less than 1 per cent of Canada. It is very low.

The Chairman: Again, what year — because there has been a dramatic change? I was at the University of Toronto recently, where 10 years ago they were giving \$50 million annually for research but it is now \$500 million annually. There has been a dramatic ramp up in research in natural sciences, engineering, ecology, and so on. It is important that we keep our data up to date. If you have up-to-date data for P.E.I, it would be useful.

Senator Tkachuk: He lives there.

The Chairman: There has been a huge ramp up in this last two or three years in this particular sector. I used the Toronto example, but it must be the same right across the country.

Senator Angus: Mr. Rankaduwa, with respect to P.E.I., you went to great lengths to tell us how bad it is there. Could you give us some reasons for that? I know it is in your brief, but what are the four main reasons?

Mr. Rankaduwa: If you look at the region, the provincial governments are concerned with many issues. I do not think it is an exaggeration to say that at no time in recent history, at least, were all the governments in the region so concerned with promoting productivity and trying to increase the inflow of skilled worker into the region. Productivity promotion is a major concern, and must be part of the overall strategy in the region.

If you are talking about policies in the Atlantic region, from the union side, they are arguing for higher wages. We have a major shortage of skilled workers. One reason we cannot attract skilled workers is that the wages and salaries are not high enough. However, raising salaries would amount to discouraging investments coming into the province. Immediately, there are some conflicting goals when it comes to policies.

The Chairman: Resolve that for us.

Senator Angus: I want to get to the reasons. I will put it to you this way. Senator Moore was a little bit upset, but I do not think with justification when he hears this. It was suggested by Mr. Winchester yesterday that there is a disincentive in Atlantic Canada to be productive and to work, according to him, because there are so many different government assistance programs available. I know I am generalizing.

Let me give you an example in Prince Edward Island. Near the Summerside end of the island, where there used to be an air force base, the government, working with federal agencies such as ACOA, has encouraged industries to come in, particularly, in the aeronautical field. These are government-assistance programs. To my personal knowledge, this has, in turn, has created jobs, where the people are learning skills and where the outputs are very

M. Rankaduwa: Il y a eu un renforcement des capacités. Toutefois, comme je l'ai indiqué dans mon mémoire, les dépenses que consacre l'Île-du-Prince-Édouard, tous secteurs confondus, à la recherche représentent moins de 1 p. 100 de celles du Canada. C'est très peu.

Le président: Encore une fois, quelle année — car il y a eu des changements notables? Je me suis rendu à l'Université de Toronto, récemment. Il y a 10 ans, l'établissement consacrait 50 millions de dollars par année à la recherche. Aujourd'hui, ce chiffre atteint 500 millions par année. On a considérablement accéléré la recherche dans le domaine des sciences naturelles, du génie, de l'écologie, ainsi de suite. Il est important d'avoir des données qui sont à jour. Si vous avez des données à jour pour l'Île-du-Prince-Édouard, nous aimerions bien les avoir.

Le sénateur Tkachuk: Il habite là.

Le président : On a considérablement intensifié les travaux de recherche au cours des deux ou trois dernières années dans ce secteur en particulier. J'ai utilisé l'exemple de Toronto, mais on doit observer la même chose dans toutes les régions.

Le sénateur Angus: Monsieur Rankaduwa, vous nous avez très bien expliqué les difficultés que connaît l'Île-du-Prince-Édouard. Quelles en sont les raisons? Je sais que vous les énoncez dans votre mémoire, mais quelles sont les quatre principales raisons qui expliquent cette situation?

M. Rankaduwa: Les gouvernements provinciaux dans la région sont confrontés à de nombreux problèmes. Il n'est pas exagéré de dire que jamais, au cours des dernières années à tout le moins, les gouvernements ne se sont-ils autant attachés à accroître la productivité, à encourager l'arrivée de travailleurs qualifiés dans la région. La promotion de la productivité est un enjeu majeur et doit faire partie de la stratégie globale dans la région.

Pour ce qui est des politiques visant la région de l'Atlantique, les syndicats réclament des salaires plus élevés. Nous manquons cruellement de travailleurs qualifiés. Si nous n'arrivons pas attirer de tels travailleurs, c'est, entre autres, parce que les salaires ne sont pas assez élevés. Toutefois, augmenter les salaires équivaudrait à décourager les investissements dans la province. Il y a des objectifs contradictoires qui sous-tendent les politiques.

Le président : Il faut régler le problème.

Le sénateur Angus: Je voudrais revenir aux raisons. Voici ce que je pense. Le sénateur Moore était un peu contrarié, mais il va se rendre compte qu'il n'avait aucune raison de l'être quand il va entendre ce qui suit. Hier, monsieur Winchester a déclaré qu'il n'y a rien qui incite les habitants de la région de l'Atlantique à être productifs et à travailler parce qu'ils bénéficient d'un très grand nombre de programmes d'aide du gouvernement. Je sais que je généralise.

Prenons l'Île-du-Prince-Édouard. Le gouvernement, de concert avec des organismes fédéraux comme l'APECA, a encouragé les industries, surtout celles qui oeuvrent dans le domaine de l'aéronautique, à s'implanter dans la région de Summerside, où il y avait jadis une base aérienne. Il a eu recours à des programmes d'aide. Cette initiative a favorisé la création d'emploi. Elle a permis aux gens d'acquérir des compétences, ce qui a entraîné une

exceptional, on the early returns, at least. I am not ready to accept the fact that government aid and assistance programs are not a good thing in areas, especially greenfield areas such as you have described. Can you comment on that, please?

Mr. Rankaduwa: The government's support for the industries may help in the need for increasing employment in these regions. However, increasing employment does not necessarily promote productivity, unless we really promote industries where the productivity can be improved. For the most part, industries were supported by these programs mainly because government wanted to increase employment. That is not unnatural, given that the Atlantic region has the highest unemployment rates in the country. That is why I mentioned earlier that it important to understand that there are special circumstances in designing policies for this region. If I can give voice to that, my presentation here has been worth it.

What happens generally is that we always look at the national question and we try to develop policies for the nation, at times without much regard to regional circumstances.

The Chairman: Just on that point, the Federal Reserve in the United States has made studies of regional markets. I was at a meeting in Chicago. We will be looking at this question as we consider your point. Your point has been well made. There is the national macro analysis, and then there is the more micro analysis as we go to regional markets.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: To answer the question as to why efforts are being made to prevent companies from gaining control over communications in Canada through foreign ownership restrictions, I believe the reason has to do with cultural property and the safeguards that are being sought from the World Trade Organization. This is an important Canadian value, particularly since the advent of convergence, where signal transmission can benefit the information technology sector and where the transmission of televised images, or in other words, cultural content, is possible. The two areas cannot be separated.

I had an opportunity to appear before the U.S. Federal Communications Commission. I have to tell you that barriers in place are greater still in the U.S., for security reasons. Those listening to us have to understand the reason for the 30 per cent limit — which can go as high as 40 per cent — on foreign ownership in the telecommunications field.

The presentation by the C.D. Howe Institute contains a table showing "Investment per worker for provinces, Canada as a whole, OEDC countries on average and the U.S.". Can you explain to us the figure for Quebec, which is one of the lowest in Canada? The figure listed for Prince Edward Island is very low at \$6,100, while the figure for Quebec is \$6,500. Figures such as \$7,000, \$9,000, \$10,000 and \$11,000 are shown for other

hausse exceptionnelle de la productivité, selon les premiers résultats, à tout le moins. Je ne suis pas prêt à dire que les programmes d'aide du gouvernement ne sont pas une bonne chose, surtout dans les secteurs nouveaux que vous décrivez. Quel est votre avis là-dessus?

M. Rankaduwa: L'aide qu'accorde le gouvernement aux industries peut contribuer à accroître l'emploi dans ces régions. Toutefois, cela ne favorise pas nécessairement la productivité, sauf si nous mettons l'accent sur les secteurs où la productivité peut être améliorée. La plupart des industries ont bénéficié du soutien de ces programmes parce que le gouvernement voulait essentiellement favoriser la création d'emplois, ce qui est tout à fait normal, la région de l'Atlantique étant celle qui affiche le taux de chômage le plus élevé au Canada. Voilà pourquoi j'ai dit, plus tôt, qu'il est important de tenir compte des circonstances particulières de la région au moment d'élaborer des politiques. Si j'arrive à faire passer ce message, mon exposé aura servi à quelque chose.

De manière générale, nous accordons toujours la priorité aux intérêts nationaux. Nous nous efforçons d'élaborer des politiques qui s'appliquent à l'ensemble du pays, mais qui, parfois, ne tiennent pas compte des circonstances propres aux régions.

Le président : À ce sujet, la Réserve fédérale aux États-Unis a réalisé des études sur les marchés régionaux. J'ai assisté à une réunion à Chicago. Nous tiendrons compte de vos observations lorsque nous examinerons la question. Vous avez raison. Il y a d'abord l'analyse macro-économique nationale, et ensuite, l'analyse micro-économique régionale.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette: Pour répondre à la question pourquoi on empêche de donner le contrôle dans les télécommunications au Canada en élevant le pourcentage de propriété, je pense que c'est du côté de la propriété culturelle et qu'il y a aussi des protections qu'on veut obtenir avec l'Organisation mondiale du commerce. C'est une valeur canadienne importante, surtout depuis qu'il y a la convergence où le transport d'un signal peut profiter à l'informatique et, en même temps, transmettre des images télévisées, donc un contenu culturel. C'est le même véhicule. On ne peut pas séparer les deux.

J'ai eu l'occasion de comparaître devant la Federal Communications Commission aux États-Unis. Je peux vous dire que les barrières sont encore plus hautes aux États-Unis, pour des raisons de sécurité. C'est important. Les gens qui nous écoutent doivent comprendre pourquoi il y a une limite de 30 p. 100 — qui peut aller jusqu'à 40 p. 100 — de propriétés étrangères dans le domaine des télécommunications.

Il y a un tableau dans le document de l'Institut C.D. Howe qui présente les « investment per worker for provinces, Canada as a whole, OECD countries on average and the U.S. ». Pouvez-vous nous donner une explication sur le montant relatif au Québec qui est à peu près un des plus bas au Canada? Il y a l'Île-du-Prince-Édouard qui est très bas avec 6 100 et le Québec avec 6 500. Ailleurs au Canada c'est 7 000, 9000, 10 000 et 11 000. Quelle en

provinces. What is the reason for this low figure? What type of investment is an "investment per worker for provinces"? Are we talking about overall investment, that is local and foreign?

Mr. Guillemette: Yes, this includes investment from all sources. In this case, we are talking about investment in machinery, equipment and infrastructure, about non-residential fixed-capital investments. Why are the numbers so low in Quebec's case? There are two main reasons. First, Canada has one of the highest effective tax rates on capital in the world, and the rate in Quebec is one of the highest in Canada. Despite the fact that Quebec has a lower corporate tax rate, other measures combine to make the effective tax rate higher. Therefore, if we were to consider Quebec as a country and compare it to other nations, the rate is very high. Not that I am suggesting anything!

Second, the rate of growth of Quebec's population is much lower than elsewhere, this according to research done by Mr. Pierre Fortin of UQAM. His study showed that in order to maintain a certain level of capital stock as the population grows, it is critical to invest. Capital stock always means worker capital. Population growth in Quebec is slower than elsewhere and therefore, less investment is needed to maintain capital stock at a certain level. If we look at this capital stock, we can see that Quebec's performance is not too shabby. However, this table shows investment and in that area, Quebec is not faring as well.

Senator Hervieux-Payette: There is a small dichotomy. Yesterday, we were told that only 30 per cent of the workers' funds were invested in the Quebec economy, while 70 per cent were invested in bonds and other securities that do not necessarily impact productivity in the manufacturing sector. Quebeckers already have an amazing amount of money accumulated in surplus savings in pension funds and these funds could be reinvested in some productive way in the manufacturing sector and in other profit-producing sectors, instead of being invested in government bonds. That is what I trying to get at.

Professor Rankaduwa, on page 34 of your document you focus on the "GDP per worker relative to the United States". We are not economists. On comparing the State of Maine to the State of New York, can you explain to me why the figure for New York is 128 per cent? Why is it higher than 100 per cent? I thought 100 per cent was the maximum that could be scored. Maine, with a rating of 79 per cent, has an economy similar to that of the Atlantic region, but its rating is 50 percentage points lower than that for New York.

[English]

The Chairman: Please give us a very brief comment. We would ask you to respond more fully in writing.

Mr. Rankaduwa: One hundred twenty-eight indicates that the state has 28 per cent more than the national average of the U.S. itself. That is what it indicates.

Senator Hervieux-Payette: Maine has 20 per cent less than the national average.

est la raison? Quelle sorte d'investissements sont les « investment per worker for provinces »? Est-ce que ce sont des investissements globaux, c'est-à-dire locaux et étrangers?

M. Guillemette: Oui, cela comprend toutes les sources de fonds, mais ici on parle d'investissements en machinerie, en équipement et en structure. Il s'agit d'investissement fixe non résidentiel. Pourquoi c'est si bas au Québec? Il y a deux facteurs principaux. Premièrement, le Canada a un des taux effectifs de taxation sur le capital les plus élevés dans le monde et le taux du Québec est un des plus élevés au Canada. Malgré le fait que le taux de taxation corporatif au Québec est plus bas, d'autres mesures font que le taux effectif de taxation est plus haut. Donc, si on prend le Québec comme un pays et qu'on le compare à la grandeur du monde, c'est très élevé. Sans vouloir faire de suggestion!

Deuxièmement, la croissance de la population au Québec est beaucoup plus faible qu'ailleurs. Cela nous vient des recherches de M. Pierre Fortin, de l'UQAM, qui a démontré que si on veut maintenir un certain niveau de stocks de capital au fur et à mesure que la population augmente, il faut investir. Quand on parle de stocks de capital, on parle toujours de capital par travailleur. Au Québec, la population croît moins vite qu'ailleurs, on a donc moins besoin d'investir pour maintenir un certain niveau de stocks de capital. Si on regarde les stocks, le Québec ne performe pas si mal. Cependant, ce tableau se rapporte à l'investissement et le Québec est plus bas.

Le sénateur Hervieux-Payette: Il y a une petite dichotomie. Hier, on nous disait que seulement 30 p. 100 des fonds des travailleurs sont investis dans l'économie du Québec et 70 p. 100 sont investis en obligations et autres titres qui ne sont pas nécessairement productifs dans le secteur manufacturier. Il y a déjà un surplus incroyable d'épargne des Québécois, parce que c'est quand même ce qui va dans les fonds de pension. Il y a donc de l'épargne qui pourrait être réinvestie de façon productive dans le secteur manufacturier et dans les secteurs qui produisent des profits plutôt que d'avoir tout simplement à acheter un titre gouvernemental. C'était la relation que je voulais établir.

Professeur Rankaduwa, dans votre document, à la page 34, vous avez une section sur le « GDP per worker relative to the United States ». Nous ne sommes pas économistes. Si on compare l'État du Maine avec celui de New York, pouvez-vous nous expliquer pourquoi le chiffre pour New York est de 128 p. 100? Je me demande pourquoi on a plus que 100 p. 100? Je pensais que la limite était de 100 p. 100. Le Maine, avec 79 p. 100, a une économie semblable à celle de la région de l'Atlantique. C'est presque 50 points de moins que l'État de New York.

[Traduction]

Le président : Soyez bref. Vous pourrez nous donner une réponse plus détaillée par écrit.

M. Rankaduwa: Le chiffre 128 signifie que le taux affiché par l'État est de 28 p. 100 supérieur à la moyenne nationale aux États-Unis. C'est ce qu'il signifie.

Le sénateur Hervieux-Payette : Dans le cas du Maine, le taux est de 20 p. 100 inférieur à la moyenne nationale.

The Chairman: Witnesses and senators, thank you very much. This concludes this round table on productivity. We intend to proceed very swiftly and be as productive as possible. We will have draft recommendations ready by next week for senators to consider and, it is hoped, get the report out.

I want to thank our witnesses and the listening audience and others who have sent us material by email. We will consider it all. We will also take into consideration some information that has not been available, and that is the "World Public Sector Report 2003 on E-Government at the Crossroads" — which goes to productivity — published by the UN. We will take a look at the 2004 report.

We feel that we have had a snapshot here, and the snapshot is not accurate. We will respond in a report that is a snapshot report, but there is more that must be worked at here, both in the private sector and the government sector. The private sector has a huge job ahead of it to be more productive. The government has a huge job in showing leadership in terms of productivity. Educators and scientists also have a job to do. We are not as productive as we would like to be. We will make some strong recommendations about how to increase productivity in Canada. We are falling behind and we do not like it.

I want to thank the senators for their diligence. We will get the report out as quickly as possible. This session and the evidence on this matter is now terminated.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, May 18, 2005

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:35 p.m. to examine and report on consumer issues arising in the financial services sector.

Senator Jerahmiel S. Grafstein (Chairman) in the chair.

[English]

The Chairman: Honourable senators, welcome. This is our final meeting on our study of consumer protection issues within the financial services sector. Our meeting is being broadcast live across Canada on CPAC and the Internet.

We welcome the representatives from the RCMP. This is a new and very important area of concern that we want to investigate and we appreciate your assistance and cooperation in this. We are delighted that you are here to tell us about the work you are doing with respect to the ultimate form of consumer protection — criminal prosecution. This is something the committee wants to pay more attention to. I thank you for your excellent and pointed brief.

Please proceed.

Le président: Chers témoins et chers collègues, merci beaucoup. La table ronde sur la productivité est terminée. Nous entendons nous mettre à l'œuvre tout de suite et être aussi productifs que possible. Les projets de recommandations seront prêts la semaine prochaine. Les sénateurs pourront les examiner. Nous préparerons ensuite, je l'espère, notre rapport.

Je tiens à remercier nos témoins, les auditeurs et tous ceux qui nous ont envoyé de la documentation par courriel. Nous allons en tenir compte. Nous allons également examiner certains documents, dont le « World Public Sector Report 2003 on E-Governement at the Crossroads » — qui porte sur la productivité — publié par les Nations Unies. Nous allons également jeter un coup d'œil au rapport de 2004.

On nous a brossé un tableau général de la situation, un tableau qui manque de rigueur. Nous allons nous aussi produire un rapport général. Toutefois, il reste encore beaucoup à faire tant dans le secteur privé que public. Le secteur privé doit redoubler d'efforts s'il veut être plus productif. Le gouvernement, lui, doit faire preuve de leadership dans le domaine de la productivité. Les milieux universitaires et scientifiques ont eux aussi du travail à faire. Nous ne sommes pas aussi productifs que nous souhaiterions l'être. Nous allons formuler des recommandations très fermes sur la façon d'améliorer la productivité au Canada. Nous sommes en train de perdre du terrain, et cela ne nous plaît pas.

Je tiens à remercier les sénateurs de leur diligence. Nous allons produire un rapport le plus tôt possible. Notre travail sur cette question est maintenant terminé.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 18 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 35, pour examiner, afin d'en faire rapport les questions concernant les consommateurs dans le secteur des services financiers.

Le sénateur Jerahmiel S. Grafstein (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Honorables sénateurs, bienvenue. C'est notre dernière réunion pour notre étude concernant les questions de protection des consommateurs dans le secteur des services financiers. Notre réunion est diffusée en direct dans l'ensemble du Canada sur la CPAC et Internet.

Nous accueillons les représentants de la GRC. C'est un nouveau sujet de préoccupation très important que nous voulons examiner et nous apprécions votre aide et votre coopération à cet effet. Nous sommes heureux que vous soyez ici pour nous parler de votre travail sur le mécanisme ultime de protection des consommateurs — la poursuite au criminel. Le comité veut consacrer plus d'attention sur ce sujet. Je vous remercie pour votre mémoire excellent et pointu.

Vous avez la parole.

Chief Superintendent Peter M. German, Director General, Financial Crime, Royal Canadian Mounted Police: Thank you, Mr. Chairman, for your kind comments. With me is Superintendent John Sliter, who is Director of the Integrated Market Program for the RCMP. We bring greetings from Commissioner Zaccardelli. We are pleased to be here. We have been following with interest the work of the committee and look forward to being able to assist in any way we can.

Honourable senators, investor confidence in Canada was threatened following corporate scandals in the United States, such as Enron and WorldCom in 2001-02. The Government of Canada, in an effort to strengthen and maintain the integrity of Canada's capital markets, announced in the 2003 budget that the RCMP and federal partners would receive up to \$30 million a year over five years to create integrated market enforcement teams, IMETs, composed of police, lawyers and other investigative experts in Canada's four major cities: Toronto, Vancouver, Montreal and Calgary. Through collaborative efforts, the IMETs objective was to ensure that individuals and companies that violate the public trust face punishment consistent with the seriousness of the violation.

The RCMP commenced implementation of the IMET initiative in June 2003. We can attest that the initiative has strengthened the law enforcement community's ability to detect, investigate and deter capital markets fraud by focussing resources on the investigation and prosecution of the most serious corporate frauds and market illegalities. It sends the message that those who commit serious capital markets fraud offences will be brought to justice in an effective and timely fashion. We are well on our way to promoting compliance with the law in the corporate community and ensuring investors that Canada's markets are safe and secure.

Six IMETs are currently operational across Canada; three in Toronto and one each in Vancouver, Montreal and Calgary. These teams are backed up by a support branch in Ottawa that provides effective centralized management and accountability mechanisms. The RCMP is awaiting authority from Treasury Board to launch the final three IMETs as per the implementation schedule; one additional IMET in each of Vancouver, Montreal and Calgary.

The teams are jointly managed by are the RCMP, Justice Canada and partner departments and agencies. They work very closely with securities regulators and other federal and provincial authorities, building on the RCMP's existing partnerships for these organizations.

Surintendant principal Peter M. German, directeur général, Criminalité financière, Gendarmerie royale du Canada: Merci, monsieur le président, pour vos aimables remarques. Je suis accompagné du surintendant John Sliter qui est le directeur du Programme intégré des marchés financiers de la GRC. Nous vous transmettons les salutations du commissaire Zaccardelli. Nous sommes heureux d'être ici. Nous avons suivi avec beaucoup d'intérêt les travaux du comité et nous espérons pouvoir vous aider dans toute la mesure de nos moyens.

Honorables sénateurs, la confiance des investisseurs au Canada a été ébranlée par suite des scandales corporatifs survenus aux États-unis, tels que Enron et WorldCom en 2001-2002. Afin de renforcer et maintenir l'intégrité des marchés financiers du Canada, le gouvernement canadien a annoncé dans son budget de 2003 que la Gendarmerie royale du Canada et ses partenaires fédéraux recevraient jusqu'à 30 milliards de dollars par année, pour les cinq prochaines années, afin de mettre sur pied des équipes intégrée de la police des marchés financiers (connues sous l'abréviation EIPM) composées de policiers, d'avocats et d'autres experts-enquêteurs dans les quatre grande villes du Canada, soit Toronto, Vancouver, Montréal et Calgary. L'objectif des EIPMF consistait à s'assurer, grâce à des efforts de collaboration, que les personnes et les entreprises qui trompent la confiance du public se voient imposées une peine qui correspond à la gravité de l'infraction commise.

La GRC a commencé à la mise en œuvre des EIPM en juin 2003. Nous pouvons confirmer que cette initiative a renforcé la capacité de la collectivité à détecter les fraudes commises dans les marchés financiers, à les décourager et à enquêter sur ces fraudes en concentrant les ressources sur les enquêtes et les poursuites relatives aux fraudes commerciales et les actes illégaux touchant les marchés les plus graves. Elle envoie un message aux personnes qui commettent des fraudes graves au détriment des marchés financiers selon lequel elles seront traduites en justice de manière efficace et opportune. Nous sommes en bonne voie de promouvoir l'observation de la loi dans la collectivité commerciale et d'assurer aux investisseurs que les marchés du Canada sont sécuritaires.

À l'heure actuelle, on compte six EIPM en activité dans l'ensemble du Canada. Trois d'entre elles se trouvent à Toronto et Vancouver, Montréal et Calgary en comptent une respectivement. Ces équipes sont appuyées par un service de soutien basé à Ottawa qui fournit des mécanismes efficaces de gestion et de comptabilité centralisés. La GRC attend que le Conseil du Trésor accorde son autorisation pour lancer les trois dernières EIPM en respectant l'échéancier de mise en œuvre. Ainsi, Vancouver, Montréal et Calgary compteront une EIMP de plus, respectivement.

Les équipes sont conjointement dirigées par la GRC, le ministère de la Justice du Canada et des ministères et des organismes partenaires et elles travaillent en étroite collaboration avec des organismes de réglementation du commerce des valeurs mobilières ainsi qu'avec d'autres autorités fédérales et provinciales, tout en mettant à profit les partenariats déjà établis avec ces organisations.

An important element of IMET is our intention to complete large and complex investigations in a shorter period of time. By using an integrated team-based approach, with the knowledge of many experts, it is hoped that we will conclude an investigation in a fraction of the time it would otherwise take. This ultimately means more criminals can be brought to justice in a timely manner.

With respect to human resources, the RCMP component of the IMET mandate consisted of 106 employees, approximately one half of whom are civilians. Police officers chosen for IMET work are highly qualified financial investigators. The RCMP has adopted a competency-based selection process that ensures only the most qualified candidates are even invited to apply. Successful applicants are asked to commit themselves for a minimum of three to five years. Our goal is to ensure that we have the right people in the right place for the right period of time. The civilian component of the IMET program consists of accountants, market experts, investigative analysts, electronic major case management support and legal advisors from the Department of Justice.

IMET's authority in the enforcement of securities fraud-related offences found in the Criminal Code stems from a Treasury Board decision of May 4, 1967 that called for the establishment of security fraud investigation squads. That original mandate was revitalized in the fiscal 2003 federal budget as a component of an initiative calling for enhanced protection of Canada's capital markets.

The RCMP component of the IMET mandate consists of 106 FTEs and is outlined in the approved Treasury Board decision of February 2, 2004.

The scope of the RCMP's securities fraud enforcement mandate was widened by Parliament on March 30, 2004 when Bill C-13 received Royal Assent thereby creating a new Criminal Code offence, in section 382.1, of improper insider trading that will target those who use privileged information not available to others in order to benefit themselves.

The IMET program has also incorporated a quick-start capability, allowing the RCMP to respond swiftly to major corporate frauds and market irregularities anywhere in Canada. All team members are available to be deployed rapidly if we must launch an immediate investigation in a location other than Toronto, Montreal, Calgary or Vancouver. In the short term, these resources develop the necessary operational plan, begin investigative work, and set up the necessary infrastructure. Over time, their duties are assumed by local commercial crime investigators, counsel and support staff. A permanent coordination capacity is established at RCMP headquarters in Ottawa.

Notre intention de mener à bien des enquêtes vastes et complexes en peu de temps est également un élément important de l'EIMP. En adoptant une approche collective intégrée et en recourant aux connaissances de nombreux experts, nous espérons pouvoir conclure une enquête en une fraction du temps que cela prendrait avec d'autres approches. Finalement, cela signifie qu'un plus grand nombre de criminels seront traduits en justice en tant opportun.

En ce qui concerne les Ressources humaines, la composante du mandat des EIMP qui revient à la GRC comprend 106 employés, dont environ la moitié sont des civils. Les agents de police affectés aux EIPM sont des enquêteurs financiers hautement qualifiés. La GRC a adopté un processus de sélection axé sur les compétences selon lequel on s'assure que seuls les candidats les plus qualifiés sont invités à poser leur candidature. On demande aux candidats retenus de s'engager à y rester pendant une période de trois à cinq années au moins. Nous voulons ainsi nous assurer que les bonnes personnes occupent les bons emplois durant une durée appropriée. La composante civile du programme des EIPM comprend des comptables, des experts du marché, des analystes d'enquête, du personnel de soutien en gestion électronique des cas graves et des conseillers juridiques du ministère fédéral de la Justice.

Les pouvoirs des EIPM dans le cadre de l'application de la loi sur les infractions liées aux fraudes en valeurs mobilières stipulées dans le Code criminel découlent d'une décision rendue par le Conseil du Trésor le 4 mai 1967 qui préconise la mise sur pied des équipes d'enquête sur la fraude en valeurs mobilières. Le mandat d'origine a été reconduit dans le budget fiscal fédéral de 2003, à titre de composante d'une initiative préconisant une meilleure protection des marchés financiers du Canada.

La composante du mandat des EIPM qui provient de la GRC comprend 106 équivalents temps plein (ETP) et est présentée brièvement dans la décision du Conseil du Trésor approuvée le 2 février 2004.

La portée du mandat de la GRC relatif à l'application de la loi sur les valeurs mobilières a été élargie par le Parlement le 30 mars 2004, lorsque le projet de loi C-13 a reçu la sanction royale, ce qui a donc permis de faire ce qui suit : créer une nouvelle infraction au Code criminel liée au délit d'initié (article 382.1) qui ciblera les personnes qui se servent de renseignements privilégiés dont les autres ne disposent pas pour en tirer elles-mêmes des avantages.

Le programme des EIPM intègre également une capacité de déploiement rapide, ce qui permet à la GRC d'intervenir rapidement en cas de fraudes commerciales majeures et d'irrégularités touchant les valeurs mobilières, et ce, n'importe où au Canada. Tous les membres des équipes sont disponibles pour être déployés sans délai si nous devons ouvrir immédiatement une enquête ailleurs qu'à Toronto, Montréal, Calgary ou Vancouver. À court terme, ces ressources élaborent le plan opérationnel nécessaire, commencent le travail d'enquête et mettent en place l'infrastructure nécessaire. Avec le temps, leurs fonctions sont assumées par des enquêteurs commerciaux, des conseillers et du personnel de soutien locaux. On a établi une capacité de coordination permanente à la Direction générale de la GRC à Ottawa.

The term "integrated" in the IMET nomenclature refers to both internal and external partners. The IMET program has accepted full-time secondments or assigned employees from a number of securities and law enforcement agencies in Canada. Currently, in the final year of implementation, the IMET program has secondments from each of the following agencies: British Columbia Securities Commission, Sûreté du Quebec, Ontario Securities Commission, Canada Revenue Agency, Organized Crime Agency of British Columbia and Vancouver Police Service.

IMETs enhance the traditional commercial crime mandate of securities fraud enforcement by utilizing an integrated, teambased approach and focussing on cases of national or international significance that pose a serious threat to Canada's capital markets. The IMETs focus only on cases that are most significant and demanding of a team approach to the investigation and are not intended to investigate each and every reported capital markets crime. This focus on project status investigations requires the dedication of one full team to each investigation. Therefore, upon reaching full strength of nine teams, as scheduled for 2005, the IMETs will have the limited capacity to investigate approximately nine project status investigations at any given time. This will likely result in IMET managers having to turn away some complaints. The complainant may similarly be turned away by our commercial crime sections or other local police jurisdictions, as those units often have a very limited capacity to undertake project status investigations.

Finally, the IMET program has some very significant investigations underway. We have seven active project status investigations and 26 somewhat less serious active investigations. The capitalization of the companies at risk is estimated at \$55 billion Canadian.

We would be glad to expand on those remarks in response to your questions.

The Chairman: Thank you for those remarks.

Senator Moore: Welcome, gentlemen.

Superintendent Sliter, what is your role within the service?

Superintendent J.R. (John) Sliter, Director, Integrated Market Enforcement Branch, Federal and International Operations, Royal Canadian Mounted Police: I am the director of the IMET program based in Ottawa.

Senator Moore: Are the complaints that you investigate originated by another party or are they situations that arise from other investigations that the RCMP have carried out at another level? You mentioned that with the number of teams you have you can currently have seven active project status

Le terme « intégré » qui apparaît dans la nomenclature des EIPM se rapporte aux partenaires internes et externes. Le programme des EIPM accepte des employés à plein temps, détachés ou affectés, qui proviennent d'un certain nombre d'organismes de réglementation du commerce des valeurs mobilières et de services de police au Canada. Le programme des EIPM, qui en est à sa dernière année de mise en œuvre, compte du personnel détaché de chacun des organismes suivants : British Columbia Securities Commission, Sûreté du Québec, Commission des valeurs mobilières de l'Ontario, l'Agence du revenu du Canada, Organized Crime Agency de la Colombie-Britannique, Service de police de Vancouver.

Les EIPM renforcent le mandat traditionnel dans le cadre d'infractions commerciales relatif à l'application de la Loi sur les fraudes en valeurs mobilières en utilisant une approche collective intégrée et en se concentrant sur les cas d'intérêt national et international qui menacent sérieusement les marchés financiers du Canada. Les EIPM ne s'intéressent qu'aux cas les plus importants et à ceux qui exigent l'adoption d'une approche d'équipe d'enquête. Elles ne servent pas à enquêter tous les crimes signalés relatifs aux marchés financiers. L'accent qu'elles mettent sur les enquêtes de type « projet majeur » nécessite l'affectation de toute une équipe à chacune des enquêtes. Par conséquent, lorsqu'elles seront enfin au nombre de neuf en 2005, les EIPM jouiront d'une capacité limitée d'enquêter sur quelque neuf enquêtes de type de projet majeur pendant une période donnée. Ainsi, les gestionnaires des EIPM se trouveront vraisemblablement dans la situation de devoir renvoyer certaines plaintes. Nos Sections des délits commerciaux ou d'autres autorités policières locales peuvent également faire rebrousser chemin au plaignant, car ces services disposent souvent d'une très faible capacité pour mener des enquêtes majeures.

Enfin, le programme des EIPM a des enquêtes très importantes en cours. Nous menons sept enquêtes actives ou projets et 26 enquêtes sur des fraudes un peu moins graves. La capitalisation des entreprises à risque est estimée à 55 milliards de dollars canadiens.

Nous serons heureux de développer ces remarques dans nos réponses à vos questions.

Le président : Merci pour ces remarques.

Le sénateur Moore : Bienvenue messieurs.

Monsieur le surintendant Sliter, quel est votre rôle dans le service?

Surintendant J.R. (John) Sliter, directeur, Division des équipes intégrées de la police des marchés, Affaires fédérales et internationales, Gendarmerie royale du Canada: Je suis le directeur du programme EIPM à Ottawa.

Le sénateur Moore: Est-ce que les plaintes que vous étudiez proviennent d'une autre partie ou de situations découlant d'autres enquêtes menées par la GRC à un autre niveau? Vous avez dit que le nombre de vos équipes vous permet aujourd'hui de mener sept enquêtes de type « projet majeur ». N'avez-vous reçu que sept

investigations. Did you receive only seven complaints, or did you reduce the cases to seven after preliminary investigation determined that a full-blown IMET investigation was not warranted?

Chief Supt. German: I will give you a framework for the response and then will turn to Superintendent Sliter for some details.

As the Director General, Financial Crime, I have three areas of reporting, two of which are relevant to this discussion. One is our commercial crime sections, which have been around for many years. The other is this new entity, the IMETs, which Superintendent Sliter operates. The third component is money laundering, or proceeds of crime, which is not relevant here.

In response to your question, we receive complaints from any number of sources. The issue is which complaints we will investigate. Complaints come from the public, securities commissions and other RCMP units. Complaints could also be self-generated, that is, issues that have come to the attention of the IMETs through other investigations. We assess the complaints we receive, prioritize them and determine which ones we are in a position to investigate within our mandate.

Supt. Sliter: You asked how many complaints it would take to arrive at seven project status investigations. We would do several hundred reviews of complaints from the various sources that Chief Superintendent German listed. The complaints are refined through that review process. Some of them result in the launch of investigations, and some of those go on to become project status investigations.

Senator Moore: Is that several hundred complaints per year or in the history of the IMET program?

Supt. Sliter: Since our implementation last year, we have done close to 200 investigations for review.

Senator Moore: You do not investigate credit card crime, do you? That is another division.

Chief Supt. German: It is important to understand that there are a large number of investigators doing commercial crime work. Although the IMETs may not take on a particular case, that does not mean that our commercial crime offices, or other police departments, will not take it on.

The commercial crime units deal with the full gamut of white collar crime — political corruption, counterfeiting, credit card crime and telemarketing. They have a huge mandate. The IMET mandate is quite restricted by comparison to that of the commercial crime units, which is a bit of a catch-all in the white-collar crime area.

Senator Moore: IMETs deal primarily with corporate offences?

plaintes ou avez-vous réduit le nombre de cas à sept après que l'enquête préliminaire a déterminé qu'une enquête complète par les EIPM n'était pas nécessaire?

Le sdt pal German: Je vais décrire le contexte de la réponse, puis le surintendant Sliter vous donnera des détails.

À titre de directeur général, Criminalité financière, je suis chargé de trois domaines, deux d'entre eux sont pertinents à cette discussion. Notre Section des délits commerciaux qui existe depuis de nombreuses années est l'un de ces domaines. Un autre est les équipes intégrées de la police des marchés, c'est la nouvelle entité dirigée par le surintendant Sliter. Le blanchiment d'argent ou les produits de la criminalité qui ne sont pas pertinents à cet examen constituent le troisième domaine.

Pour répondre à votre question, les plaintes reçues proviennent de diverses sources. La question est de déterminer les plaintes que nous allons étudier. Les plaintes sont envoyées par les citoyens, la commission des valeurs mobilières et d'autres unités de la GRC. Les plaintes peuvent aussi être déposées par les EIPM qui ont découvert des problèmes dans d'autres enquêtes. Les plaintes que nous recevons sont évaluées, nous établissons un ordre de priorités et nous déterminons celles que nous pouvons enquêter dans le cadre de notre mandat.

Le sdt Sliter: Vous avez demandé le nombre de plaintes qu'il faudrait recevoir pour mener sept enquêtes de type « projets majeurs ». Nous faisons plusieurs centaines de revues de plaintes provenant des sources indiquées par le surintendant principal M. Germain. Ce processus de révision permet de trier les plaintes. Des enquêtes sont lancées suite à certaines de ces plaintes et d'autres plaintes mènent à des enquêtes de type « projets majeurs ».

Le sénateur Moore: Des centaines de plaintes par an ou depuis la création du programme EIPM?

Le sdt Sliter: Depuis la mise en vigueur l'année dernière, nous avons fait près de 200 enquêtes.

Le sénateur Moore: Vous ne faites pas d'enquêtes sur les cartes de crédit frauduleuses, n'est-ce pas? C'est la responsabilité d'une autre section.

Le sdt pal German: Il importe de savoir que les infractions commerciales occupent un grand nombre d'enquêteurs. Même si les EIPM peuvent ne pas s'occuper d'un cas particulier, cela ne veut pas dire que nos bureaux des infractions commerciales ou d'autres services de police ne s'en occuperont pas non plus.

Les unités des infractions commerciales traitent de tous les types de crimes des cols blancs — la corruption politique, la contrefaçon, les cartes de crédit frauduleuses et le télémarketing. Leur mandat est énorme. Le mandat des EIPM est très limité par rapport à celui des unités d'infractions commerciales qui traitent de pratiquement tout ce qui est lié aux crimes des cols blancs.

Le sénateur Moore : Les EIPM s'occupent principalement des fraudes dans les entreprises?

Chief Supt. German: Yes. The mandate of the IMETs is to protect the largest publicly traded companies in this country to ensure that we do not run into an Enron-WorldCom situation. If there were not criminal enforcement on the markets, there would be a lack of confidence. The focus is the companies with the largest capitalization.

Senator Oliver: You stated that you are interested in large cap companies, the capitalization of which is \$55 billion. You also stated that the main thing you are looking at are cases of national or international significance that pose a threat to Canada's capital markets. Are you working with Interpol and CSIS to get information on companies that may have interests outside of Canada?

Chief Supt. German: We do work in close partnership with many agencies. Interpol tends to be a clearinghouse for warrants. It serves many useful purposes, but we tend to deal directly with law enforcement agencies in other countries.

CSIS is a strong partner of the RCMP, but with regard to investigative work we must ensure that whatever we come into possession of can be used for evidentiary purposes in court. In the U.S., our partners are the SEC and the FBI, the traditional enforcement agencies on the civil and criminal side. Within Canada, we work very closely with the Ontario Securities Commission, the British Columbia Securities Commission and local police.

Senator Oliver: Of the 26 cases that are somewhat serious that you are now investigating, are they mostly insider trading and fraud cases, or is there another major category?

Chief Supt. German: There is a fraud component to virtually all the cases.

Senator Oliver: What about insider trading, which is the new section?

Chief Supt. German: The majority of them would not be insider trading cases. This section is new, and although that is something we are interested in exploring from the criminal perspective, most of the cases we now have fit under the general rubric of fraud.

Senator Oliver: Could you give us an example of the types of fraud into which those 26 cases fall?

Chief Supt. German: Market manipulation is an area of great interest. There are fraud provisions in the Criminal Code, but there are specialized forms of fraud, including market manipulation, false financials and fraudulent bankruptcy.

The Chairman: Superintendent, could you give us a list of those crimes along with a statistical analysis of their categorization? We do not want details about individual prosecutions, but we would like to see the statistics on what you are investigating to see

Le sdt pal German: Oui. Le mandat des EIPM est de protéger les plus grandes sociétés cotées en bourse au Canada pour empêcher une situation du type Enron-WorldCom. S'il n'y avait pas d'application de la Loi sur les marchés, il y aurait un manque de confiance. L'accent est mis sur les sociétés à plus grande capitalisation.

Le sénateur Oliver: Vous avez dit que vous vous intéressez aux sociétés à grande capitalisation, soit de 55 milliards de dollars. Vous avez aussi dit que vous recherchez surtout les cas d'importance nationale ou internationale qui menacent les marchés financiers du Canada. Collaborez-vous avec Interpol et le SCRS pour obtenir des renseignements sur des sociétés qui peuvent avoir des intérêts à l'extérieur du Canada?

Le sdt pal German: Nous collaborons étroitement avec un grand nombre d'agences. Interpol a tendance à être un centre d'échanges pour les mandats. Interpol sert à beaucoup de choses, mais nous avons tendance à traiter directement avec les organismes d'application de la loi d'autres pays.

Le SCRS est un grand partenaire de la GRC, mais en ce qui concerne le travail d'investigation nous devons nous assurer que ce qui vient en notre possession peut être utilisé comme preuve devant les tribunaux. Aux États-Unis, nous collaborons avec la SEC et le FBI, c'est-à-dire les organismes classiques d'application de la loi pour ce qui est du civil et du criminel. Au Canada, nous collaborons très étroitement avec la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario, la Commission des valeurs mobilières de la Colombie-Britannique et la police locale.

Le sénateur Oliver: Sur les 26 enquêtes des fraudes un peu moins graves que vous menez aujourd'hui, s'agit-il plus de cas de délit d'initié et de fraude ou y a-t-il une autre catégorie importante?

Le sdt pal German: Il y a un élément de fraude dans pratiquement tous les cas.

Le sénateur Oliver : Qu'en est-il du délit d'initié, quelle est la nouvelle Section?

Le sdt pal German: En majorité ne serait pas des cas de délit d'initiés. C'est une nouvelle Section et bien que ce soit quelque chose que nous aimerions explorer du point de vue criminel, la plupart des cas que nous avons aujourd'hui entrent dans la rubrique générale des fraudes.

Le sénateur Oliver : Pouvez-vous nous donner un exemple de la catégorie de fraude à laquelle appartiennent ces 26 enquêtes?

Le sdt pal German: Les manipulations frauduleuses d'opération boursière suscitent énormément d'intérêt. Il y a des dispositions sur la fraude dans le Code criminel, mais il existe des formes de fraude spécialisées, y compris la manipulation frauduleuse d'opération boursière, les états financiers falsifiés et la faillite frauduleuse.

Le président : Monsieur le surintendant, pourriez-vous nous donner une liste de ces crimes et une analyse statistique de leur catégorisation? Nous ne voulons pas de détails sur des poursuites intentées contre des individus, mais nous aimerions voir les

whether you have sufficient finances and whether you have directed your attention to the broad spectrum of the code. That is what Senator Oliver is getting at.

Senator Angus: I consider you the thin edge of the wedge on this matter. I am concerned about restoring investor confidence in our capital markets and I rejoiced when the 2003 federal budget provided various measures that led to Bill C-46, although it unfortunately died on the Order Paper

You started the IMETs prospectively without the enabling legislation in place, and therefore you did not have the money to do it the way the RCMP would have liked to do it. Is that a fair statement?

Chief Supt. German: It is a fair statement, sir. We are probably the thin edge of the wedge. Some would describe this as a targetrich environment. That is the situation of white-collar crime everywhere and is not specific to Canada. There are more cases than we can deal with.

The commissioner has been personally involved with the IMET initiative from the beginning. Once we knew that the federal government was interested in pursuing this initiative, he was prepared to risk manage the setup of the program, which is what we did. The enabling legislation has followed. With the implementation of three more teams, we will be fully operational.

Senator Angus: That is encouraging. I do not want you to infer any pejorative connotation from what I am saying, because I think we are all on the same page on this. In this study we are trying to get a sense of what has been put in place for the protection of the consumers of our financial services industry subsequent to the institution of big reforms in Bill C-8 several years ago.

This committee studied that and we recommended that we should have the RCMP try to correct what was referred to by witnesses as a "leaking sieve" in Canada. We were told that the industry was rampant with insider trading and a great variety of corporate fraud, far beyond the several examples you outlined for Senator Oliver.

What can we do to help you get the tools you need to really make a difference in this area? I do not think there is any controversy about whether you should be doing this. There is no controversy or debate that \$30 million over five years is a drop in the bucket, and I do not think there is any debate that your budget should be beefed up and you should be given the tools of the trade in this modern electronic age when billions of dollars can be transferred in a nanosecond by the push of a button.

Tell us what resources, be they legislative, financial or otherwise, that, if reasonable, we could recommend.

The Chairman: Superintendent, it is important that you give us this information. If you cannot give it verbally now, we would like it in writing. We would like you to think about this. We would like you to tell us whether you think the provisions under the

statistiques de ce que vous enquêtez afin de déterminer si vous disposez de fonds suffisants et si vous vous êtes soucié de respecter l'ensemble du Code. C'est ce à quoi le sénateur Oliver veut en venir.

Le sénateur Angus: Je considère que vous êtes le fer de lance dans cette affaire. Ce qui me préoccupe, c'est de restaurer la confiance des investisseurs dans nos marchés financiers et j'ai applaudi quand le budget fédéral de 2003 a fourni diverses mesures qui ont abouti au projet de loi C-46, même s'il est malheureusement mort au Feuilleton.

Vous avez créé les EIPM de manière prospective sans loi habilitante et vous n'aviez donc pas l'argent pour le faire comme vous, la GRC, auriez voulu le faire. Est-ce que je me trompe?

Le sdt pal German: Pas du tout. Nous sommes probablement le fer de lance. Certains diraient « abondance de cible de l'autre côté ». C'est la situation des crimes des cols blancs partout et pas seulement au Canada. Nous n'avons pas les moyens de traiter tous les cas qui se présentent.

Le commissaire a participé à l'initiative des EIPM dès le début. Dès que nous avons appris que le gouvernement fédéral était intéressé à poursuivre cette initiative, il était prêt à gérer le risque de la mise en œuvre du programme et c'est ce que nous avons fait. La loi habilitante a suivi. Nous serons entièrement opérationnels quand nous aurons trois équipes de plus.

Le sénateur Angus: C'est encourageant. Ne croyez pas que ce que je dis est péjoratif, car je crois que nous partageons tous le même avis sur cette question. Dans cette étude, nous essayons de comprendre ce qui a été mis en place pour protéger les consommateurs dans notre secteur de services financiers après l'introduction des grandes réformes du projet de loi C-8 il y a plusieurs années.

Le comité a étudié cette question et il a recommandé que la GRC devrait essayer de corriger ce que les témoins ont appelé « une passoire » au Canada. On nous a dit que les délais d'initiés et une grande diversité de fraudes commises par les entreprises, et qui dépassent de loin les exemples que vous avez donnés au sénateur Oliver, sévissent dans l'industrie.

Que pouvons-nous faire pour vous aider à obtenir les outils dont vous avez besoin pour vraiment changer cette situation? Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui s'oppose à ce que vous le fassiez. Personne ne conteste que 30 millions de dollars sur cinq ans est une goutte d'eau dans l'océan et je ne crois pas que quelqu'un s'oppose à une augmentation de votre budget et à ce que l'on vous accorde les moyens nécessaires à cette époque électronique où des milliards de dollars peuvent être transférés en une nanoseconde seulement en appuyant sur un bouton.

Dites-nous quelles sont les ressources raisonnables, qu'elles soient législatives, financières ou autres que nous pourrions recommander.

Le président: Monsieur le surintendant, il est important que vous nous donniez ces renseignements. Si vous ne pouvez pas le faire maintenant, nous aimerions les avoir par écrit. Nous aimerions que vous y réfléchissiez. Nous aimerions que vous

Criminal Code are satisfactory. I do not think they are. I know that there are some gaps in the Criminal Code. It is important, as we consider increasing penalties for young offenders and in other areas, that we look at the corporate sector as well. If you feel that Parliament has been insensitive to the needs of a \$55-billion industry, which is very important and in which credibility is important, please tell us whether some fair and appropriate amendments to the code would help you in your work.

Senator Angus: It is not only a question of amendments to the Criminal code but also things such as enforcement tools.

The Chairman: Second, we looked at your budget, and we do not think it is enough. I see you nodding in agreement. This has come late and the criticism made of our system is that our regulator is not here but rather in New York City.

Please give us the benefit of your advice to determine whether that is inappropriate. If there are any other administrative issues or issues with respect to regulatory agencies from which you are not getting cooperation, please tell us that as well. I am sure you have a catalogue of complaints. We will not accept them all, but we would like insight into the main problems.

Chief Supt. German: I appreciate that open-ended question. This is not something I have to think about too long. It is something we think about all the time.

In terms of Criminal Code amendments, we have to give the current amendments a chance. Three recent amendments are important to us. One is the criminalization of insider trading. I am a lawyer, but I am not an expert on legal drafting. It remains to be seen how effective that section will be. We have to see some cases in the courts before we can assess that provision.

It is important that the police have the tools to obtain the evidence they require. The amendments also provide for production orders. Again, it remains to be seen how effective the production orders will be. They are being used already. It would be premature to say that they are good, bad or indifferent. We like to say they are an improvement, and whether they require fine tuning is for a later day.

Third, the legislation provides for concurrent jurisdiction to allow the federal government to prosecute fraud cases. We view that as very important. That gives us the best of both worlds. It gives us the opportunity to go to the provincial Crown with a Criminal Code fraud case. If the provincial Crown does not have the resources or the ability to pursue the case, we can ask the federal Crown to take the case. That provision is not yet in force, but we understand that the Department of Justice is consulting

nous disiez que si vous croyez que les dispositions prévues dans le Code criminel sont satisfaisantes. Je ne crois pas qu'elles le soient. Je sais qu'il y a quelques lacunes dans le Code criminel. Il est important, alors que nous envisageons d'augmenter les peines pour les jeunes délinquants et dans d'autres domaines, que nous étudions aussi le secteur des entreprises. Si vous estimez que le Parlement a été insensible aux besoins d'une industrie de 55 milliards de dollars, qui est très importante et au sein de laquelle la crédibilité est importante, je vous prie de nous dire si des amendements équitables et appropriés au Code vous aideraient dans votre travail.

Le sénateur Angus: Ce n'est pas uniquement une question de modification du Code criminel, mais également de choses comme les outils d'application de la loi.

Le président : Deuxièmement, nous avons regardé votre budget et nous ne pensons pas qu'il soit suffisant. Je vous vois faire signe que oui de la tête. C'est quelque chose qui est arrivé tardivement et le reproche que l'ont fait à notre système, c'est que notre organisme de réglementation ne se trouve pas ici, mais à New York.

S'il vous plaît, laissez-nous profiter de vos conseils pour déterminer si c'est inapproprié. S'il y a d'autres questions administratives ou des questions concernant des organismes de réglementation dont vous n'arrivez pas à obtenir la collaboration, veuillez nous le dire également. Je suis certain que vous avez une longue liste de doléances. Nous ne les accepterons pas toutes, mais nous aimerions pouvoir voir quels sont les problèmes principaux.

Le sdt pal German: Je vous remercie de cette question ouverte. Je n'aurai pas à réfléchir trop longtemps puisque c'est une question à laquelle nous pensons tout le temps.

Pour ce qui est des modifications au Code criminel, nous devons laisser le temps aux modifications actuelles de faire leurs preuves. Trois modifications récentes sont importantes à nos yeux. L'une d'entre elles est la criminalisation du délit d'initié. Je suis un avocat, mais je ne suis pas un expert dans la rédaction de la loi. Il reste à voir à quel point cet article sera efficace. Nous voulons voir des causes plaidées devant les tribunaux avant d'évaluer cette disposition.

Il est important que les policiers aient les outils appropriés pour obtenir les preuves nécessaires. Les modifications prévoient également des ordonnances de production. Encore une fois, il faudra voir combien efficaces seront ces ordonnances. On les utilise déjà. Il serait prématuré de se prononcer dans un sens ou dans l'autre. Nous aimons dire qu'il s'agit d'une amélioration et ce n'est que plus tard que nous saurons si des améliorations s'imposent.

Troisièmement, la législation prévoit dans le cas des compétences simultanées que le gouvernement fédéral soit autorisé à intenter des poursuites dans les cas de fraude. Nous voyons cela comme une mesure très importante. Cela nous permet d'avoir le meilleur des deux mondes. Cela nous donne la possibilité de présenter une cause de fraude relevant du Code criminel devant les tribunaux d'une province. Si la Couronne provinciale n'a pas les ressources nécessaires pour poursuivre ou

with the provinces. We are hoping that that provision of concurrent jurisdiction will be in force soon. That will also be a very good step.

The Chairman: When will that happen?

Chief Supt. German: I do not know. The Department of Justice is working on it.

In terms of legislation, we have to wait and see with regard to those three issues. In terms of resources, the mandate or vision of the IMETs is very narrow in terms of the large sphere of white collar crime, and the program is properly resourced for what we are currently attempting to do. There is no question that we could take on more projects, but we are in a growth period right now. We are putting the program together and it seems to be gathering speed. It is being noticed and I think it is having an impact. It is properly resourced for what we are currently trying to do.

The bigger issue is the commercial crime sections. They have been with us for 40 years and have evolved from being investigators dealing with fraudulent behaviour. It all started with organized crime-related murders in Montreal in the 1960s. That led to the creation of bankruptcy squads, which then led to securities squads. They have now expanded to the point that our units are investigating counterfeit, political corruption and fraud against the federal government and against provincial governments where we are the contract police. Telemarketing is an area where we are spending a lot of time, because the senior citizens of our country, the United Kingdom and the United States are being victimized.

We have to strike a balance between corporate fraud and securities fraud, which is fairly large, and telemarketing cases that involve lone consumer victims. In balancing that we use a system called "proof" to prioritize cases. In our larger units, Toronto and Vancouver, for example, we have police officers whose full-time occupation is "proofing" incoming files to determine which ones we will take forward.

In areas such as telemarketing fraud, we use the team approach integrated with U.S. authorities. It is an international approach to fighting crime. We are having different successes in different areas. However, with regard to resources, I do not think anyone would deny that white-collar crime is a growth industry in Canada and elsewhere, as is fraud. We see evidence of this with spam on the Internet.

I would not be completely honest if I said that we do not need more resources on the commercial crime side. It is certainly an issue.

la capacité de le faire, nous pouvons demander à la Couronne fédérale de le faire à sa place. Cette disposition n'est pas encore en vigueur, mais nous croyons savoir que le ministère de la Justice est en train de consulter les provinces. Nous espérons que cette disposition sur les compétences simultanées sera en vigueur prochainement. Ce sera également un élément très important.

Le président : Quand cela se fera-t-il?

Le sdt pal German : Je l'ignore. Le ministère de la Justice y travaille.

Pour ce qui est de la législation, nous devrons attendre de voir ce qui arrive dans le cas de ces trois modifications. Pour ce qui est des ressources, le mandat de l'EIPM est très étroit par rapport à l'univers très vaste des crimes de cols blancs et le programme dispose de ressources appropriées pour ce que nous essayons de faire actuellement. Il ne fait aucun doute que nous pourrions prendre plus de projets, mais nous sommes actuellement dans la période de croissance. Nous sommes en train de réunir les éléments du programme ensemble et il semble que les choses s'accélèrent. Le programme se fait remarquer et je pense qu'il a un impact. Les ressources sont suffisantes pour ce que nous essayons de faire à l'heure actuelle.

La question plus vaste concerne les sections de lutte contre les délits commerciaux. Elles existent chez nous depuis 40 ans et, à l'origine, il s'agissait d'enquêteurs traitant du comportement frauduleux. Tout a commencé par les meurtres liés au crime organisé à Montréal dans les années 60. Cela a entraîné la création des sections des faillites ce qui, à son tour, a amené la création des sections des valeurs mobilières. L'expansion a été telle que maintenant, nos services font des enquêtes sur la contrefaçon, la corruption politique et la fraude à l'endroit du gouvernement fédéral et des gouvernements des provinces où nous agissons à titre de police contractuelle. Nous passons beaucoup de temps sur la question du télémarketing parce que cette activité fait des victimes parmi les personnes âgées au Canada, au Royaume-Uni et aux États-Unis.

Nous devons établir un équilibre entre les fraudes commerciales et les fraudes en valeurs mobilières, qui est un secteur assez vaste, et les cas de télémarketing qui font intervenir des consommateurs individuels comme victimes. En établissant cet équilibre, nous utilisons un système de tri pour établir la priorité des cas. Dans nos sections plus grandes, Toronto et Vancouver, par exemple, nous avons des agents dont le travail à plein temps consiste à faire le tri des dossiers qui arrivent pour déterminer lesquels feront l'objet d'un suivi.

Dans des domaines comme la fraude par télémarketing, nous utilisons une approche d'équipe intégrée avec les autorités américaines. Il s'agit d'une approche internationale à la lutte contre le crime. Nous avons enregistré différents succès dans différents domaines. Cependant, en ce qui concerne les ressources, je ne pense pas que personne ne nierait que le crime de cols blancs soit une activité en pleine croissance au Canada et ailleurs, tout comme la fraude. Les pourriels sur Internet en témoignent.

Je mentirais si je disais que nous n'avons pas besoin de plus de ressources du côté des délits commerciaux. Il s'agit certainement d'un problème.

The Chairman: Is it fair to say that you have tailored the economic suit to fit the agenda? If you had more resources, could you broaden your spectrum?

Chief Supt. German: It is true that we are being as strategic as possible with what we have. The person in the office next to me heads the drugs and organized crimes unit and on the other side of me is the director general responsible for border integrity. They have very legitimate issues as well, and I am not pretending that ours are more important than theirs.

Some would ask where this will end. We do not purport to be able to stamp out all fraud, but we want to do enough to give confidence in all these areas. We want our elderly to be confident that they will not be victimized. We do not want people to be afraid to accept the \$100 bill, so we work on counterfeiting. We try to spread ourselves as evenly as possible.

Senator Chaput: Do you have any statistics on the volume of credit card crimes in Canada? It would be of interest to the committee to have those.

Chief Supt. German: I do not have those statistics with me. There are a number of studies under way on that. The Competition Bureau of Canada and Statistics Canada, partially with funding from ourselves, are trying to determine the extent of such fraud in the country. Currently, the best credit card fraud statistics are from the credit card granters themselves because that is generally the first place people call to complain. In many cases, they will not call the police because their credit granter will deal with it.

We could certainly obtain some statistics for you.

Mr. Chair, may I respond to the question with regard to our relationship with regulatory agencies?

Senator Angus: It was with regard to the OSC and the Toronto Stock Exchange.

Chief Supt. German: They are cooperating with us.

The Chairman: Who is not cooperating?

Chief Supt. German: The securities commissions are not only cooperating; they have seconded people to be on our IMET teams. In fact, the Ontario Securities Commission was the first place we went when we put the IMET strategy together, and they embraced it.

We also have joint intelligence units of RCMP and securities regulators in Quebec, Ontario, British Columbia and Alberta that are in various stages of formation. These units look strictly at the intelligence coming in from the market. They feed both the Le président : Est-il juste de dire que vous avez adapté votre programme à vos ressources économiques? Si vous aviez plus de ressources, est-ce que vous élargiriez votre spectre d'activités?

Le sdt pal German: Il est vrai que nous essayons d'être aussi stratégiques que possible avec ce que nous avons. La personne qui occupe le bureau voisin du mien dirige le service de lutte contre les drogues et le crime organisé, et juste à côté il y a le directeur général responsable de l'intégrité des frontières. Ils ont des préoccupations bien légitimes eux aussi et je ne prétends pas que les nôtres soient plus importantes que les leurs.

Certains pourraient se demander où cela finira-t-il. Je ne prétends pas être en mesure d'éradiquer totalement la fraude, mais nous voulons en faire assez pour instaurer la confiance dans tous ces domaines. Nous voulons que nos personnes âgées soient confiantes qu'elles ne deviendront pas des victimes. Nous ne voulons pas que les gens aient peur d'accepter un billet de 100 \$, alors nous travaillons sur la contrefaçon. Nous essayons de nous répartir aussi également que possible.

Le sénateur Chaput : Avez-vous des données statistiques sur l'importance des crimes liés aux cartes de crédit au Canada? Ces données intéressent le comité.

Le sdt pal German: Je n'ai pas ces données statistiques avec moi. Il y a un certain nombre d'études en cours sur cette question. Le Bureau de la concurrence du Canada et Statistique Canada, avec un financement partiel provenant de nous, tentent de déterminer l'ampleur de cette fraude au pays. À l'heure actuelle, les meilleures données qui existent sur les fraudes reliées aux cartes de crédit proviennent des établissements qui émettent des cartes de crédit eux-mêmes parce que c'est généralement l'endroit où les gens s'adressent en premier pour se plaindre. Dans bien des cas, les gens n'appelleront pas la police parce que l'émetteur de la carte de crédit s'occupe du problème.

Nous pouvons certainement vous obtenir des données statistiques.

Monsieur le président, puis-je répondre à la question concernant notre relation avec les organismes de réglementation?

Le sénateur Angus : Cela concernait la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario et de la Bourse de Toronto.

Le sdt pal German: Elles collaborent avec nous.

Le président : Qui ne collabore pas?

Le sdt pal German: Non seulement les commissions des valeurs mobilières collaborent avec nous, mais elles ont également détaché des gens dans nos EIPM. En fait, la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario a été la première porte à laquelle nous avons frappé lorsque nous avons créé les EIPM et elle a répondu avec enthousiasme.

Nous avons également des groupes de renseignement conjoints de la GRC et des organismes de réglementation du commerce des valeurs mobilières au Québec, en Ontario, en Colombie-Britannique et en Alberta, qui en sont à diverses étapes de regulators and us with information that might be of interest to investigative units. It is a good relationship, and that has to be put on the record.

We also work very closely with the Investment Dealers Association and the Toronto Stock Exchange, but in terms of regulators it is a partnership.

Senator Moore: You said that you started with hundreds of complaints and now have seven active "project status" investigations and 26 somewhat less serious active investigations. Are we to presume that all or most of those came from the capital market centres of Toronto, Montreal and Vancouver, or are they spread across the country?

The Chairman: Due to our time constraints, will you provide that to us in writing?

Chief Supt. German: I will do that.

Senator Angus: We went down to the United States after Enron to find out what lessons could be learned. We were advised that across the board, be it in New York, Washington, at the SEC, at the New York Stock Exchange or in Attorney-General Eliot Spitzer's backyard, they are short of financial resources. They said that the problem is so massive that they can only deal with a drop in the bucket.

No less a person than the head of the Federal Reserve met with us privately, and he told us that no laws like Sarbanes-Oxley will restore investor confidence. He said that the only thing that will is 10 CEOs in handcuffs and orange suits on the 11 o'clock news. That still pertains. We have still seen a lot of orange suits on the news, but not so many in Canada.

Chief Supt. German: Senator, your point is well taken. We do not aspire to take over the role of compliance with the IMET initiative. Our mandate is to strengthen corporations. As our commissioner has said, our role is that of criminal enforcement.

The Chairman: Would you give some consideration to whether we should centralize federal prosecution in one Crown branch? I know that you are working on this. We think there is a cost benefit to having centralized criminal prosecutions for larger matters. Have you given any consideration to that with regard to efficiency?

It is very difficult to get busy Crown attorneys across the country to focus on these large prosecutions. Would you give us your best advice about how it would work if there were centralized federal Crowns for the major cases?

formation. Ces groupes examinent strictement les renseignements qui viennent des marchés. Ils alimentent à la fois les organismes de réglementation et la GRC avec de l'information qui pourrait intéresser nos services d'enquête. Il s'agit d'une bonne relation et cela doit figurer au compte rendu.

Nous travaillons également en étroite collaboration avec l'Association des courtiers en valeurs mobilières et la Bourse de Toronto, mais pour ce qui est des organismes de réglementation, il s'agit d'un partenariat.

Le sénateur Moore : Vous avez dit que vous avez commencé avec des centaines de plaintes et que maintenant vous avez sept enquêtes actives considérées comme des projets majeurs et 26 enquêtes actives considérées un point moins sérieuses. Devonsnous présumer que toutes ces enquêtes ou la plupart d'entre elles sont concentrées dans les grands marchés de capitaux que sont Toronto, Montréal et Vancouver, ou sont-elles éparpillées dans l'ensemble du pays?

Le président : À cause des contraintes de temps, pouvez-vous nous fournir ces renseignements par écrit?

Le sdt pal German: Oui.

Le sénateur Angus: Nous nous sommes rendus aux États-Unis après le scandale d'Enron pour voir quelles leçons nous pouvions tirer. On nous a affirmé que partout, que ce soit à New York, à Washington, à la SEC, à la bourse de New York ou au bureau de l'Attorney-General Eliot Sptizer, tout le monde manque de ressources financières. On nous a dit que le problème état d'une telle envergure qu'on ne pouvait s'occuper que d'une infime partie des cas.

Nous avons même eu une rencontre privée avec un personnage aussi influant que le chef de la Réserve fédérale qui nous a dit qu'aucune loi comme la loi Sarbanes-Oxley ne pourra rétablir la confiance des investisseurs. La seule chose qui le fera, a-t-il dit, c'est de voir 10 pdg parader menottes aux poings et en vêtements de prisonnier au bulletin de nouvelles du soir. Cela est toujours vrai. Nous avons vu beaucoup de vêtements de prisonnier défiler dans les nouvelles, mais pas beaucoup au Canada.

Le sdt pal German: Sénateur, nous avons compris. Nous n'aspirons pas à nous approprier le rôle de la conformité avec l'initiative des EIPM. Notre mandat est de renforcer les entreprises. Comme l'a dit notre commissaire, notre rôle est celui de la mise en application des lois sur la criminalité.

Le président : Allez-vous réfléchir sur la question de savoir si nous devrions centraliser les poursuites au fédéral dans un organisme de la Couronne? Je sais que vous travaillez sur cette question en ce moment. Nous pensons qu'il y a des économies à réaliser lorsqu'on centralise les poursuites au criminel pour les questions plus importantes. Avez-vous envisagé cette question du point de vue de l'efficacité?

Il est très difficile de faire en sorte que les avocats de la Couronne, très occupés partout au pays, se concentrent sur ces poursuites plus importantes. Pourriez-vous nous donner votre avis sur la façon dont cela devrait fonctionner s'il y avait des organismes fédéraux centralisés pour traiter les cas principaux?

Chief Supt. German: The Department of Justice is an equal partner with us on the IMET initiative. As I indicated, with the concurrent jurisdiction amendment, we believe that we have the best of both worlds.

We are working closely with the department. In fact, we have a two-day retreat scheduled for next week where we will look at relative roles. The Department of Justice is working on developing their own expertise in this area, which has not been a federal prosecution area.

The Chairman: Perhaps after your retreat you could give us some insight as to whether this would be a good recommendation to make. It is our sense that it would be. It is our sense that some of this is too fragmented and should be more centralized if it will be efficient and reflect the objectives that Senator Angus set out.

Chief Supt. German: We would be pleased to come back or report to you in writing.

The Chairman: Thank you very much.

The committee adjourned.

Le sdt pal German: Le ministère de la Justice est un partenaire égal avec nous dans l'initiative des EIPM. Comme je l'ai indiqué, grâce à la modification législative concernant les compétences simultanées, nous croyons que nous avons le meilleur des deux mondes.

Nous travaillons étroitement avec le ministère. En fait, nous avons une séance de réflexion de deux jours prévue la semaine prochaine pour examiner les rôles respectifs. Le ministère de la Justice travaille sur l'élaboration de sa propre expertise dans ce domaine, qui n'est pas un domaine où le gouvernement fédéral avait l'habitude d'intervenir auparavant.

Le président : Peut-être qu'après votre séance de réflexion, vous pourriez nous dire s'il s'agit d'une bonne recommandation à faire. Nous pensons que c'est le cas. Nous pensons qu'une partie de tout cela est trop fragmentée et que l'on devrait centraliser davantage pour que ce soit efficace et que cela reflète les objectifs fixés par le sénateur Angus.

Le sdt pal German: Nous serons heureux de revenir devant le comité ou de vous faire rapport par écrit.

Le président : Merci beaucoup.

La séance est levée.

CAW Canada:

Jim Stanford, Economist.

Statistics Canada:

John R. Baldwin, Director, Micro Economic Studies and Analysis Division.

C.D. Howe Institute:

Yvan Guillemette, Policy Analyst.

As an individual:

Wimal Rankaduwa, Associate Professor, Department of Economics, University of Prince Edward Island.

Wednesday, May 18, 2005

(Consumer issues arising in the financial services sector)

Royal Canadian Mounted Police:

Chief Superintendent Peter M. German, Director General, Financial Crime;

Superintendent J.R. (John) Sliter, Director, Integrated Market Enforcement Branch, Federal and International Operations.

TCA Canada:

Jim Stanford, économiste.

Statistique Canada:

John R. Baldwin, directeur, Division des études de l'analyse microéconomique.

Institut C.D. Howe:

Yvan Guillemette, analyste de politique.

À titre personnel:

Wimal Rankaduwa, professeur associé, Département de science économique, Université de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le mercredi 18 mai 2005

(Les questions concernant les consommateurs dans le secteur des services financiers)

Gendarmerie royale du Canada:

Surintendant principal Peter M. German, directeur général, Criminalité financière;

Surintendant J.R. (John) Sliter, directeur, Division des équipes intégrées de la police des marchés, Affaires fédérales et internationales.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada – Publishing and Depository Services Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Les Éditions et Services de dépôt Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, May 11, 2005 (Issues dealing with productivity and competitiveness)

The Fraser Institute:

Niels Veldhuis, Senior Research Economist.

As an individual:

Jean-Marc Suret, Director, School of Accountancy, Laval University and Fellow CIRANO.

Information Technology Association of Canada:

Bernard Courtois, President and Chief Executive Officer.

Centre for the Study of Living Standards:

Andrew Sharpe, Executive Director.

Atlantic Institute for Market Studies:

Bruce Winchester, Director of Research Services.

Thursday, May 12, 2005

(Issues dealing with productivity and competitiveness)

The Conference Board of Canada:

Paul Darby, Vice-President and Chief Economist.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 11 mai 2005

(Les diverses questions relatives à la productivité et la compétitivité)

Institut Fraser:

Niels Veldhuis, économiste principal de recherche.

À titre personnel:

Jean-Marc Suret, directeur, École de comptabilité, Université Laval et Fellow CIRANO.

Association canadienne de la technologie de l'information :

Bernard Courtois, président-directeur général.

Centre d'étude des niveaux de vie :

Andrew Sharpe, directeur exécutif.

Atlantic Institute for Market Studies:

Bruce Winchester, directeur des services de recherche.

Le jeudi 12 mai 2005

(Les diverses questions relatives à la productivité et la compétitivité)

Le Conference Board du Canada:

Paul Darby, vice-président et économiste en chef.

(Suite à la page précédente)